

- Première partie -

Cadre théorique de la bêtise

Si vous avez manqué le début...

Dans l'épisode précédent, je tentais d'élaborer une critique du mode de réflexion consensuel, ce dernier étant utilisé aujourd'hui comme panacée de la discussion. Il apparaît donc des insuffisances et surtout un détournement du sens même du concept qui ne sert, aujourd'hui, qu'à fonder des normes pour légitimer un agir scientifique. Si le dissensus offre des voies motrices pour continuer la réflexion, et qu'à mon sens il est préférable à un consensus mou et réducteur, il n'en reste pas moins que ce dissensus demeure une solution boiteuse car empêchant la décision.

Aujourd'hui, quand la science oblige, c'est la nature qui s'interroge. Dans cette nouvelle ambiguïté, souvent au pied du mur, le manque de normes « de natura déorum » comme décrites par Cicéron, pousse l'homme à fonder ses propres normes et à trouver des solutions acceptables de l'ordre du moindre mal.

Si, le consensus appauvrit la discussion de par sa logique du plus petit dénominateur commun, le dissensus, lui, empêche la décision et renvoie à une voie sans issue. Comment sortir de ce dilemme ?

Combien de jeux de pouvoir, de quête de gloire et de fortune ne se dissimulent derrière des discours utilitaristes pour l'obtention de faux consensus qui ne serviront qu'à promouvoir les intérêts d'une minorité ? Combien d'idées reçues indécorables, de peur de se soumettre ou de volonté de vaincre, nourrissent les dissensus sans trouver de solution acceptable pour permettre l'action ?

Entre dissensus et consensus s'imposait alors une conclusion « Bouvard-et-Pécuchéenne » sur l'éthique de la discussion :

Celui qui est d'accord avec moi est suspect,
Celui qui ne l'est pas est un emmerdeur !

Pour avoir raison, et rallier l'autre à sa cause, l'homme va tenter de convaincre sans toutefois respecter les attitudes nobles de persuader à la manière de Pascal ou de conférer à la façon de Montaigne. Il semble qu'aujourd'hui on ne s'embarrasse guère de cet *éthos* de la rhétorique Aristotélicienne qui garantissait l'intention de Bien du locuteur. Il ne reste plus qu'un esprit téléologique où la fin justifie les moyens. Chaque fois que des jeux de pouvoir, des quêtes de gloire ou de fortune s'immiscent dans la discussion un même parasite semble se produire.

Flirtant avec deux concepts de prédilection que sont l'ignorance et le mal Il est tentant d'imaginer que l'on puisse qualifier de « bêtise » la souche principale de ce parasite.

La bêtise est-elle un concept ? Il semble que plus je l'approche et plus elle s'échappe, ou plutôt devrais-je dire ... plus elle *m'échappe* ! Je l'aborderai donc prudemment dans un premier temps, en tant que concept fuyant, qui surgit aussi vite qu'il se dérobe et qui dérange plus celui qui le décèle que le porteur lui-même qui se pense sain. Beaucoup ne s'y sont pas risqué ou peut-être n'ont-ils pas daigné, du haut de leur intelligence porter attention à ce sujet, jugé trop bas. Il en résulte, en tout état de cause un nombre d'écrits très réduit.

Soyons prudent à l'image de Michel Adam ou Robert Musil, car « quiconque veut parler de la bêtise ou tirer quelques profits de tels propos doit partir de l'hypothèse qu'il n'est pas bête lui-même, c'est à dire s'autoproclamer intelligent, bien que cela même passe

généralement pour une marque de bêtise !¹» Ou comme Georges Picard : « j'écris sur la connerie pour conjurer la mienne » Eux, en tout cas, sont conscients d'emblée de cette perméabilité de l'homme pour la bêtise.

D'une autre façon, Cervantes déclarant ainsi *intelligence* la bêtise de Don Quichotte, va pouvoir la décliner, suivant les différentes aventures, comme une forme de sagesse. Le chevalier de la triste figure deviendra ainsi le fou éclairé, modèle d'ambiguïté flottant entre bêtise et sagesse.

D'autres, par exemple sont moins conscients de cette perméabilité : « la pétition contre la guerre à l'intelligence » fut très maladroitement titrée et n'invitait que des Bouvard et des Pécuchet à la signer. Le personnage de Paul Valéry, M. Teste, lui aussi, aurait pu prêter sa signature car il se définissait comme ascète de l'intelligence « la bêtise n'est pas mon fort » disait-il.

Ce qui est certain c'est que la recherche autour de la bêtise oblige l'humilité. Comment parler de la bêtise sans admettre d'en être empreint soi-même ? Ce préambule dicté par ma conscience m'autorise peut-être un peu plus maintenant à confesser qu'il m'arrive quelques fois avec délice, de déceler la paille dans l'œil du voisin sans pour autant être gêné par la poutre qui se trouve dans le mien.

Mais si le sujet n'a pas été exploité, ou si peu, en tant que tel, il n'en reste pas moins qu'il apparaît en filigrane dans de nombreuses œuvres et qu'il a nourri les plus grands scénarios.

Ainsi, dans *le Passe-Muraille* de Marcel Aymé (1943) par exemple, le héros est un pauvre petit bureaucrate qui se voit conférer le pouvoir de traverser les murs, et prend ainsi sur les hommes une supériorité qui le venge de son existence mesquine, mais il finit prisonnier d'un mur. Nous verrons que cette symbolique d'enfermement colle à la peau de la bêtise.

Il est des livres qui nous accompagnent le long de notre vie, ceux à qui l'on est resté fidèle. Ils nous ont amusés, agacés, confondus, attendris, mais par-dessus tout, ils nous ont fait grandir. Telle est pour moi l'œuvre de Gustave Flaubert notamment autour de *Mme Bovary* et *Bouvard et Pécuchet*. Cet auteur eut le bonheur d'évoluer dans un siècle où le temps s'écoulait au rythme des pas de l'homme. Flaubert pensait que le silence était une grande cause d'exaltation intellectuelle, il trouvait dans sa villa de Croisset les conditions favorables à son écriture sans pour autant être devenu « l'ermite de Croisset » que certains critiques accusait d'avoir préféré l'art à la vie. A ces derniers, il rendait facilement la monnaie de leur pièce, d'une plume jubilatoire, il menait des attaques vengeresses contre leur bêtise.

La bêtise, voilà bien un concept qui l'occupait, « voilà la vraie immoralité, l'ignorance et la bêtise, le diable n'est pas autre chose. Il se nomme légion.² » « Quel abîme que la bêtise humaine[...]Une seule chose m'indigne, la bêtise, la grosse ignorance, l'aveuglement de bourgeois.³ » Il en a fait une telle allégorie dans *Bouvard et Pécuchet* qu'il élève ce roman sur un niveau philosophique aux enseignements intemporels. Je me servirai de ce lien comme fil conducteur pour le développement de ma réflexion.

¹. Robert Musil, *De la bêtise*, Paris, Editions Allia, 2003, p.15.

². Gustave Flaubert, correspondance : édition augmentée 8ème série, Internet, base de donnée Frantext de l'Institut National de la Langue Française, année ? p.6.

³. Ibid, p.14.

Socle épistémologique

Il ne s'agit pas, ici, de déterminer les différences entre l'homme et l'animal, par contre je m'attacherai à examiner comment l'homme a considéré l'animal à travers l'histoire et la littérature. Cela consistera à se placer au-delà de la dialectique pour comprendre la construction des éléments qui la fondent, et ainsi, donner du sens aux représentations qui nous habitent. Les diverses approches devraient nous aider à mieux comprendre le sens que nous mettons derrière la différence. C'est par les pensées, réflexions anciennes que se construit la symbolique contemporaine, et c'est par la recherche de cette réflexion sur la considération animale par l'homme que j'entends élaborer une mise en place épistémologique pour fonder les représentations sémantiques actuelles de la bêtise. De là, un va et vient entre la pensée philosophique et les constats sociétaux, plus particulièrement autour du soin, permettra de démasquer ce concept bicéphale.

Il conviendra dans une première partie de décortiquer le concept de bêtise. Il ne s'agira pas de tomber dans le piège dialectique animalité/humanité qui n'aboutirait qu'une fois de plus à définir l'homme comme un animal avec un quelque chose en plus. Chaque auteur faisant sien et différent ce « quelque chose en plus ».

D'Aristote à Plutarque et Buffon, de Le Bras-Chopard à de Fontenay en passant par Flaubert et Agamben, nous nous efforcerons de définir ce rapport au-delà de la dialectique.

Ce qui nous intéressera ici, ce sera de comprendre comment l'animal a été figuré, compris, assimilé. De cette façon nous pourrons mieux appréhender comment l'homme considère l'animal pour nouer ou dénouer, selon la situation, le lien de parenté.

C'est à travers les différents auteurs que nous tenterons d'établir comment cette représentation de l'animalité s'exprimerait en l'homme en terme de bêtise.

Si elle vient de la bête, nous essaierons d'en définir les contours et d'examiner cette zone d'incertitude, « ce seuil critique qui produit l'humain¹ » qui distingue et en même temps rapproche, chez l'homme, les parts d'humanité et d'animalité.

Il se pourrait bien qu'à ce niveau, la bête ait bon dos car plutôt que de se lamenter du fait que l'homme descende du singe, nous ferions mieux de nous inquiéter du fait actuel que l'homme descende vers la brute...²

¹. Giorgio Agamben, *l'ouvert de l'homme et de l'animal*, Paris, Payot & Rivages, 2002, 4^{ème} de couv.

². Voir dessin de Grandville, annexes p. 95.

Processus de réflexion

Je m'appliquerai à examiner si ce n'est pas dans cette approche de l'animal en terme de handicap que se nourrissent les différentes formes de discriminations au sein de notre propre communauté humaine. C'est à travers cette acception péjorative de l'animal que s'immiscerait la bête en l'homme, ou du moins, c'est bien ce qui donnerait bonne conscience à l'humanité quand elle diabolise cette noirceur animale qui teinte notre âme (l'âme d'autrui y étant d'ailleurs, plus souvent assujettie que la nôtre...) Si la bêtise provoquait la chute de l'homme, son humanité lui permettrait-elle la rédemption ... ?

Il sera bon d'envisager dans quelle mesure et pour quelle fin, la bêtise est nocive. A quel moment la bêtise rend-elle l'homme inhumain, barbare ou monstrueux ? Il n'est pas impossible comme l'indique Jean-François Mattei, que la barbarie se soit logée au cœur même de notre civilisation « elle sait prendre son temps et mûrir son goût du néant. La civilisation européenne n'a pas dissous la barbarie en conquérant de lointaines steppes ou de nouveaux déserts, elle l'a introduite en son sein et l'a laissé gagner par son propre processus de dissolution, irriguant de son sable les déserts intérieurs.¹ » Si la nocivité de la bêtise ne semble pas toujours évidente, elle émerge de facto dès qu'elle s'inscrit dans un projet figé comme l'explique Gabriel Liécéanu dans *De la limite*.

Il y a un barbare pour chacun, et chaque époque a ses barbares, des pratiques d'exclusions se sont faites parfois meurtrières pour s'en débarrasser. Bouvard et Pécuchet, ont été, plus qu'à leur tour, les barbares de Chavignolles. Ils ont maintes fois expérimenté la différence des logiques en place, la résistance aux stéréotypes, au connu ou la peur de l'inconnu, la peur de la différence, de perdre les repères et le confort de l'acquis... L'homme semble avoir toujours eu besoin d'un barbare, d'un bouc-émissaire pour justifier son pouvoir sur l'autre, pour le rassurer sur son omnipotence ; la barbarie ne sert-elle pas qu'à rassurer et justifier les choix de la civilisation ?

Au cœur de l'institution hospitalière s'est construit un monde cloisonné, où le « vivre ensemble » qu'Hanna Arendt a donné comme *télos* s'est transformé rapidement en un « mal de vivre ensemble » où chaque catégorie barbarise l'autre de telle sorte que le centre et l'objectif commun qui logiquement se trouve être la personne soignée, justement, ne s'y retrouve plus. Oui, c'est bien de l'hôpital qu'il s'agit et à tous les niveaux. Ce lieu destiné à la rencontre humaine intime qu'est le soin, risque bientôt de ne plus répondre dans ses priorités à sa fonction première. La personne humaine est-elle devenue trop complexe pour la médecine ? Où est-ce le système qui est devenu incompetent pour cette rencontre humaine intime ? Nous examinerons ce *Gestell*, comme l'appellerait Heidegger, qu'est devenu l'hôpital quand il dépasse le contrôle de l'homme, qu'il ne se contrôle plus lui-même et bascule par le biais d'une bêtise systémique dans une nouvelle forme de barbarie.

Ce mémoire ne consistera pas à établir une liste exhaustive de bêtises, des dictionnaires comme celui des idées reçues de Gustave Flaubert existent déjà. Il me semble plus intéressant d'essayer d'en comprendre les mécanismes, qu'est-ce qui fait qu'une pensée devienne bêtise, quel *télos* poursuit-elle ? comment évolue-t-elle ? De quelle façon se compromet-elle avec l'ignorance et le mal ? Est-elle irrémédiable ?

Tel est le processus qui guidera mon questionnement.

¹. Jean-François Mattei, *La barbarie intérieure*, Paris, Puf, 2001, p. 47.

Recherche atavique autour de la bêtise

En ce qui concerne l'étymologie basale il suffirait d'extraire la bêtise de la bête pour en comprendre l'origine. Il subsisterait alors en nous cette noirceur animale bien qu'élégamment tapie derrière un luxueux ramage d'humanité. Pas question pour l'homme d'assumer cette contenance d'indignité qui surprend la raison. Cette bêtise nous viendrait donc directement de l'animal, cette chose qui, fut un temps, nous a constitués et dont les ruines encore émergentes sont capables de nous faire trébucher. Voilà, le diagnostic est posé et les conclusions s'imposent, notre part d'animalité est coupable des entorses rationnelles que subit notre part d'humanité. Bref, responsable mais pas coupable ? ... Hum ! la bête a bon dos. En français il arrive que l'homme soit plus qu'à son tour bête à manger du foin, bête comme ses pieds, d'une bêtise à fendre l'âme, d'une bêtise indécorable (on voit ici de quoi elle est faite...) S'il arrive que l'homme soit gratifié par l'animal quand il est malin comme un singe ou courageux comme un lion et prévoyant comme un écureuil, il arrive aussi que l'on illustre la bêtise par la métaphore animale de façon négative. Ainsi, l'homme bâfre comme un porc, il use d'une langue de vipère, il est orgueilleux comme un paon, avare comme le rat, chaud comme le lapin, bête comme un âne, têtu comme une mule, jaloux et méchant comme une teigne.

Si en français la bête est coupable, qu'en est-il dans nos pays voisins ?

Quid de la bêtise à l'étranger ?

En allemand, il arrive que l'on soit sot ou niais dans le sens déraisonnable, inintelligent, stupide, nigaud, imbécile voire même abruti, mais ce serait vouloir y accorder un sens trop français que de traduire par *bête* l'adjectif *dumm* (*compar. dümmer*) même si bêtise est traduit facilement par *dummheit* et *dummlich* par bête. Il ne me semble pas y avoir de rapport direct entre *dumm* et la bête en tant qu'animal. Par contre le lien se fait rapidement en direct avec l'animal quand l'homme veut caractériser un acte ou une parole sotte car comme en français, certains animaux en font les frais : par exemple pour l'ânerie (*eselei*) qui peut se traduire aussi par *dummheit*. Le fou dans le sens de bouffon, dans sa légèreté mais aussi dans un excès d'attitude se traduit par *narr*. Il trouve aussi sa place autour de la bêtise. Je crois qu'il pourrait y avoir plus d'affinité entre la *dummheit* allemande et la sottise française qu'avec la bêtise elle-même.

En anglais, le rapport bêtise-animalité ne se distingue pas en première intention puisque c'est à la *silliness*, la *stupidity* ou à la *foolishness* que se nourrit une action sans raison. A l'évidence le manque de raison va être lié en demi-teinte à une baisse des facultés mentales comme l'idiotie, la stupidité, l'imbécillité (malgré la merveilleuse réhabilitation par les Beatles du *fool on the hill...*) Par contre, en profondeur, l'anglais n'hésite pas à traiter de *beast* (bête) une personne qui exprimerait de la cruauté en la définissant ainsi comme infecte et méchante. La *beast* anglaise ne concernerait donc que le « dark side of the human soul », pas de place ici donc, pour une forme de légèreté d'esprit sans conséquence. *Beast*, sera utilisé dans l'invective, pas dans le discours honorable. Dans le film de David Lynch, *Elephant Man*, John Merrick, pour justifier son humanité, ne parle pas de *beast*, il lance ce cri déchirant en quête d'appartenance : « I am not an animal ! I am a human being! I...am...a man! »

En grec ancien, il se pouvait que l'on puisse se faire traiter de bête sauvage (*to térimon*) mais ici aussi ce sera le seul lien que nous puissions faire entre l'homme et l'animal dans une action empreinte de méchanceté et de cruauté. Il s'agit ici encore d'un comportement humain que l'homme n'assume pas en tant que produit de son humanité et qu'il relègue au rang plus bas de l'animal. Pour les actions jugées sans raison, drôles et légères, le grec va lui aussi les rapprocher de l'ignorance et de l'idiotie quand il les nomme *êlitios* (sottises) et c'est ici l'idiot ou l'imbécile (*anoêtos* ou *êlitios*, *moros*, *éouêtos*) qui en est responsable et non l'animal.

Du côté des langues latines, la bêtise procède directement de la bête : latin (*bestia* = bête, *bestialis* = qui tient de la bête), cette dernière est encore une injure bêtifiante en italien ainsi qu'en espagnol pour désigner une brute inhumaine. C'est tout de même dans ces idiomes que l'on commence à déceler un lien qui rapproche à la fois l'ignorance, la légèreté et le mal en soi. Bien qu'en espagnol l'ambiguïté persiste, le chemin est presque tracé puisque *una bestia* peut désigner un ignorant, un imbécile comme une brute mais la bêtise elle-même n'est pas totalement conçue puisqu'elle reste *tonteria*, *necedad* et par conséquent plus près de la sottise et de la niaiserie que de l'animalité.

C'est avec l'occitan que ce lien qui transparait en français prend toute son ampleur et qu'il est le mieux décliné.

En effet *bestia* du latin reste *bestia* en occitan (prononcer *bestio*) elle a donné *bestiesa*¹ (prononcer *bestièso*) que l'on traduit directement par bêtise. L'occitan populaire la dit : *bestiaso* ce qui la fait procéder sans ambiguïté de la bête (*bestia*). Ensuite, se décline *bestiou*, *na* (gentil(le) naïf(ve), sot(te), forme affectueuse – littéralement : « petite bête ») en *bestiounas* et *bestiàssou* (superlatifs de *bestiou* et de *bestia*) ainsi qu'en *bestiounet* et *bestiassou* (diminutifs). Ces déclinaisons donnent une précision dans une échelle de gravité de la bêtise en nous offrant des superlatifs de diminutifs et vice vers ça. Ce qui donne en partant de la forme la plus légère vers la plus lourde : *bestiounet* - *bestiounas* - *bestiou* - *bestiassou* – *bestiàssou*. Si le dernier terme désigne le responsable d'une bêtise impressionnante dans son insistance, il est aussi utilisé pour désigner une très grosse bête (notamment celle que l'on a manquée à la chasse ou à la pêche... la sardine qui bouchait le port de Marseille devait être une sacrée *bestiasso* !) Le propre de ces gens-là étant de faire des bêtises sans intention de mal, qui portent ou non à conséquences mais qui bénéficieraient d'une bienveillance certaine par celui qui les juge. La bêtise apparaît donc ici en premier lieu comme l'émergence d'une animalité innocente et naturelle bénéficiant d'une complicité humaine.

¹. Bernard Vavassori, *Le Dictionnaire Vavassori*, Portet-sur-Garonne, Ed. Loubatières, 2002, p.43. Au mot « bestiesa » le dictionnaire nous renvoie aux expressions populaires de sens similaires que sont : Cagade – Couffe – Couillonade, dans lesquelles on décèle l'acte manqué, sans intention par excellence...

Je ne peux m'empêcher de voir dans cette sémantique une forme de conciliation, allez disons-le, un consensus « De natura déorum » comme dirait Cicéron, entre l'homme et l'animal, une forme de bêtise naturelle et symbiotique.

Le terme de *bestiou* peut se teinter d'ironie, de moquerie voire d'un soupçon de mépris mais il ne sert pas l'injure. Cette bêtise, donc, semble étrangère au mal et concerne d'avantage les actes manqués, l'ignorance et la naïveté. Pour les insultes et les jurons L'occitan (langue non castrée par une académie) réserve tout un vocabulaire spécifique et chamarré qui ne ménage pas l'animalité pour en habiller l'homme selon les situations et lui rappeler, quelques fois avec violence, les liens étroits qui le lient à la bête. Mais ce domaine ne concerne pas la *bestiaso* (bêtise), elle représente en quelques sortes le chaînon maquant entre l'ange et la bête, cette reposante attitude extérieure au droit et au devoir et qui permet la dignité humaine dans sa rédemption naturelle.

En français, la première forme littéraire est *bestise* et « apparaît au XV^e siècle, repris au XVI^e siècle pour exprimer le manque d'intelligence (la bêtise) ou (une bêtise) une parole ou une action sans valeur. Elle désigne aussi une chose invraisemblable, une blague (1830, c'te bêtise !). Deux dérivés du mot, *bêtiser* (dire des bêtises) et *bêtisier* (recueil de bêtises rapportées) sont attestés en 1821 mais sont restés rares, surtout le verbe ¹. »

Le bêtisier, lui, connaît un regain d'intérêt à travers sa récupération télévisuelle mais qui ne cible grossièrement que des actes manqués pour les servir en friandises au téléspectateur qui se régale de l'infortune d'autrui. Le paradoxe ambiant consiste aujourd'hui à provoquer l'acte manqué qui devient donc un acte préparé maquillé en acte manqué pour accéder à la récompense de la meilleure bêtise. Oui, la bêtise a désormais un prix.

La langue française retrouve une forme affectueuse de la bêtise quand son auteur est un *bêta*. La forme féminine *bêtasse*, pourtant très proche de l'occitan *bestiasso*, semble revêtir une acception péjorative, peut-être est-ce dû à l'utilisation du suffixe « *asse* » pour des termes beaucoup plus colorés...

Pour « rendre bête » dans le sens de rendre niais, le verbe *bêtifier* convient. Par contre c'est par *abêtir* que l'on « rend l'homme semblable à la bête » que l'on peut utiliser à la forme transitive et pronominale *s'abêtir* pour renoncer à la raison.² »

Le Robert nous dit qu'*embêter* s'écarte de la bêtise quand il signifie « causer une vive contrariété à quelqu'un. Il a donné *embêtement*, *embêté*, *embêtant*. Cette série semble beaucoup moins usuelle depuis qu'elle est remplacée par des termes plus marqués comme *emmerdé*.³ » En ce qui me concerne, je verrai bien dans *embêter* le fait *d'inoculer la bête*, *mettre la bête en dedans*, dans une intention de transmettre le mal ; ce qui nous recentrerait sur la bêtise dans une première acception péjorative de celle-ci.

Indépendamment des dérivés français plusieurs emprunts à des dérivés latins sont sentis comme *liés à la bête* : comme *bestial*, *bestialité* viennent de *bestialis* et signifient aujourd'hui « qui assimile l'homme à la bête » impliquant généralement violence, cruauté, saleté, stupidité et aveuglement. Ces mots désignent l'homme qui se livre à des instincts l'assimilant à la bête. Ils désignent le commerce sexuel contre nature avec un animal dès 1680 autrefois englobé sous le terme de sodomie et dont l'équivalent savant plus tardif est zoophilie.⁴ » Nous appréhendons ici la construction des représentations sociales des

¹. Sous la direction de Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2000, p. 383.

². Ibid, p. 384.

³. Ibid p.384.

⁴. Ibid, p. 384.

comportements homosexuels, rejetés au rang le plus vil, celui de « contre nature », ces derniers étaient moins bien considérés que certains animaux auxquels on les assimilait. Longtemps pourchassée comme le mal lui-même, cette communauté réussit aujourd'hui à mieux s'assumer malgré la survivance tenace de ces représentations qui consiste à tenir à distance la différence.

Nous voyons clairement qu'en français, et en français seulement, le sens de la bêtise se complexifie, tant dans une forme affectueuse de bêtise naturelle que dans une acception plus orageuse nous laissant imaginer que la bêtise puisse nous entraîner dans les recoins les plus sombres de l'humanité, ceux des instincts animaux. Dans cette dernière option il n'est plus question de complicité entre l'homme et l'animal, seul l'animal qui s'exprime en l'homme en portera la responsabilité. De cette façon, il sera plus facile à la société de discriminer, d'écarter, rejeter et quelques fois même... d'éliminer cette différence. La bêtise alors change de camp et de figure, elle habille la société elle-même qui, stigmatisant ainsi la différence, devient juge et bourreau. Alors une bonne conscience s'installe, offrant refuge et laisser-passer à la barbarie.

Si trop souvent, les ruelles sombres de l'étymologie et de la linguistique, se révèlent ennuyeuses pour le lecteur, j'avoue y trouver chaque fois du plaisir à les arpenter au péril d'endormir dès le premier chapitre le courageux qui s'y risque...

L'histoire du mot définit donc la bêtise comme un concept très français d'une part, et d'autre part indique qu'elle octroie une responsabilité animale, soit naturelle, acceptée avec bienveillance par notre humanité, soit contre nature et donc à rejeter avec force et vigueur pour ne pas se faire polluer.

homme : animal snob

Il va maintenant s'agir d'examiner cette animalité. J'insiste encore sur le fait que l'on ne trouvera pas ici une tentative de dialectique humanité – animalité qui ne fait aboutir chaque auteur qui s'y essaye à une équation du type homme = animal + quelque chose en plus, ce quelque chose en plus variant d'un auteur à l'autre. Il s'agit bien ici d'une recherche autour de l'origine de la considération de l'animal par l'homme et non d'une énième tentative de définition de l'homme ou de l'animal, chacun y apportant une couleur supplémentaire, caractéristique de son œuvre et pensant ainsi découvrir ce qui enfin détermine la nature humaine pour ne plus se compromettre avec la bassesse animale. D'ailleurs la plupart de ces définitions traditionnelles reviennent à dire que l'homme possède quelque chose qui, s'ajoutant à sa nature animale, la transforme essentiellement, et à la limite la dé-nature. Ainsi envisagées ces définitions signifient que l'homme est le seul animal qui ne soit pas un animal.

En fait le but de ces définitions est tout autre : il cherche à s'assurer que la place de l'homme dans ce monde est bien à lui, et qu'il est le seul à occuper.

Je me concentrerai donc sur les rapports qu'a entretenus l'homme avec l'animal et non sur leur différence *ontique* pour reprendre un terme Heideggerien désignant « de l'être concret, de l'expérience, de l'étant. » Ce qui nous intéresse ici est de comprendre de quelle façon l'homme a considéré l'animal à travers l'histoire de la pensée ; et à travers ces représentations, définir ce lien, cette zone d'incertitude « humanimale » qu'est la bêtise.

Les caricatures sont nombreuses et les « utilisations » de l'animal a permis de nourrir l'imaginaire humain. Pour ce faire il suffisait de donner la parole aux animaux dans des fables comme d'Esopé à La Fontaine et donc d'humaniser l'animal pour animaliser l'homme, Doré et Grandville se sont appliqués à la caricature en verticalisant l'animal dans leurs dessins. Libérant ainsi leurs pattes de devant comme des mains pour l'homme, ils rajoutent l'habit à l'animal pour augmenter l'effet de ressemblance par le ridicule ainsi produit. Depuis, ce genre n'a cessé de progresser, la bande dessinée finalisant le support idéal, pour des aventures de personnages mi-homme mi-bête aux pouvoirs plus ou moins vertueux et pérennisant dès les jeunes générations l'ambiguïté de « l'humanimalité ». « Pour humaniser l'animal, donc pour qu'il perde son animalité, il n'y a qu'une recette : le rendre ordinaire. La représentation imaginaire c'est d'abord une question de niveau.¹ » nous dit Philippe Choulet. C'est dans cette logique que je pense que dans les spectacles d'animaux livrés dans les cirques, le public n'est qu'un troupeau de bêtes qui a libéré ses pattes antérieures pour applaudir sa propre bêtise.

Les naturalistes, faisant en permanence des inventaires, ont très tôt cherché à organiser cette nature qu'ils trouvaient trop désordonnée pour pouvoir y retrouver ses petits, j'entends par-là l'homme lui-même. Dès lors les règnes se superposent : le minéral, le végétal et l'animal. Une fois ordonné, le désordre est insupportable et les remises en questions impensables tel cet épisode que rapporte Thomas Bernhard dans son article de la revue *Milieux* :

« A la longue, le professeur de théologie qui m'accompagnait, avait donné aux singes à travers la cage, toute la nourriture qu'il avait amenée. Tout à coup, les singes se sont mis à côté à ramasser des morceaux de nourriture traînant sur le sol et à nous les tendre à travers la grille. Nous avons été si épouvantés par le brusque changement d'attitude des singes que nous avons tourné les talons et sommes partis du parc par la première sortie qui se présentait.² »

En se superposant, les différents règnes se sont hiérarchisés et l'avènement des théories évolutionnistes, de par une nouvelle dimension chronologique, va intervenir pour déterminer qui descend de qui. A partir de là, la généalogie succède à la juxtaposition et l'angoisse de l'ascendant remplace le souci du voisin et si ascendance il y a, autant qu'elle soit digne de notre aboutissement. De cette façon l'homme est devenu ce que la nature n'avait pas prévu, un animal Snob.

Et Bouvard s'échauffant, alla jusqu'à dire que l'Homme descendait du singe ! Tous les fabriciens se regardèrent, fort ébahis, comme pour s'assurer qu'ils n'étaient pas des singes.

Bouvard reprit : -« En comparant le fœtus d'une femme, d'une chienne, d'un oiseau... »

- « Assez ! »

- « Moi, je vais plus loin ! » s'écria Pécuchet. « L'homme descend des poissons ! »

Des rires éclatèrent.

- Mais sans se troubler : « Le Telliamed, un livre arabe ! ... »

- « Allons, messieurs, en séance ! »

Et on entra dans la sacristie.

Les deux compagnons n'avaient pas roulé l'abbé Jeufroy, comme ils l'auraient cru. Aussi Pécuchet lui trouva-t-il « le cachet du jésuitisme ».³

¹. Philippe Choulet, « La bête a bon dos : caricature et métamorphose chez Grandville », *Milieux*, n° 26, Le Creusot, Institut Dumay, octobre 1986, p. 15.

². Thomas Bernhard, « vice versa », *Milieux*, n° 26, Le Creusot, Institut Dumay, octobre 1986, p. 48.

³. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet Dictionnaire des idées reçues*, Paris, Flammarion, 1999, p. 146.

La porte était désormais ouverte à tous les délires. Les prétendus scientifiques sont les premiers à se livrer à cet exercice. Il était logique de réserver le haut de l’affiche à celui qui se donnait la peine d’organiser tout ceci. L’homme venait de prendre ainsi la vedette principale pour symboliser le *télos* de l’évolution et donner du sens à toutes ces formes imparfaites de vies que nous pourrions désormais regarder d’une certaine hauteur. Prenant ainsi de la hauteur, nous sommes devenus très différents. Appartenant au règne *animal*, il convient de se débarrasser le plus vite possible de cet adjectif *embêtant*, et si le naturaliste se préoccupe de la continuité, le médecin G. Canguilhem, lui, s’attache à une autre préoccupation. Il s’appuie dans un article intitulé *L’Homme de Vésale dans le monde de Copernic : 1543* sur la démonstration de Vésale qui pose le fait biologique de la singularité de l’homme : « En 1543, quand Copernic proposait un système où la terre natale de l’homme n’était plus la référence du monde, Vésale présentait une structure de l’homme où l’homme était lui-même et lui seul, sa référence et sa mesure.¹ » Il fonde ainsi l’obligation de recourir à l’expérimentation sur l’homme. La recherche d’un substitut à l’homme est toujours d’actualité, d’autant qu’il lui permettrait de s’affranchir des contraintes dès que l’on veut réaliser des essais sur l’homme. Un mouvement utilitariste pousse à la roue avec le flou qui règne autour de la mort cérébrale, vivant-mort et mort-vivant ; et là, il n’y a plus qu’un pas à franchir pour dire que cet état éloigne de l’homme et donc rapproche d’un statut plus animal.

Le 24 février 1986 le Comité National Consultatif d’Ethique donne un avis à propos des expérimentations pouvant être réalisées sur des malades en état végétatif chronique et stable. Il répond à une demande du professeur Milhaud désireux de se livrer à des essais thérapeutiques sur des « modèles humains presque parfaits » constituant « un intermédiaire entre l’homme et l’animal »². Le Comité marque son opposition à ces formules et affirme que « ces êtres humains ont d’autant plus droit au respect dû à la personne humaine, qu’ils se trouvent dans un état de grande fragilité »

Moins cinq ! Il s’en est fallu de peu. On imagine bien les dérapages possibles pour définir ses états végétatifs, donc ses états de conscience déficitaires qui tendraient à déshumaniser et utiliser l’homme comme un moyen pour servir une Normalité. La vie se définit de plus en plus en rapport avec l’activité cérébrale et je ne peux m’empêcher de penser que ce n’est pas la puissance philosophique qui prime mais plutôt des raisons ayant davantage trait aux contraintes économiques. En effet la prise en charge d’une personne dans ce cas de figure est chère, les structures pour ces prises en charges sont insuffisantes et l’offre ne peut satisfaire la demande. Dès lors, Les Services de Soins de Longue Durée, les MAPAD, ainsi que les Soins de Réadaptation, se trouvent être les seuls hôtes possibles pour ces personnes à l’issue du séjour initial en réanimation.

Cet exemple illustre cette hauteur qu’a pris l’humanité en même temps que les risques qu’elle prend comme Icare épris d’orgueil qui, en voulant trop s’échapper de sa condition va se brûler les ailes en s’approchant du soleil.

Nous pressentons ici l’inconvénient de trop considérer l’animal et par-là même l’avantage de le réifier, voire de lui faire incarner le mal, pour légitimer les actions qui doivent satisfaire nos propres besoins.

Que d’ambiguïté pour ces animaux à qui d’un côté, l’on n’octroie pas la raison, mais qui d’autre part ne peuvent pas mieux symboliser une vertu humaine comme le Courage du lion de Belfort de la place Denfert-Rochereau qui défend le Paris assiégé de 1870.

¹. G. Canguilhem « L’Homme de Vésale dans le monde de Copernic :1543 » in Daniel Puymeges, « l’homme descend d’un type inférieur », *Milieux* n°26, Le Creusot, Institut Dumay, 1986.

². Daniel Puymeges, « l’homme descend d’un type inférieur », *Milieux*, n°26, Le Creusot, Institut Dumay, octobre 1986, p. 3.

L'anthropocentrisme se porte bien, merci !

Et Pécuchet survenant, ajouta que les animaux ont aussi leurs droits car ils ont une âme, comme nous, - si toutefois la nôtre existe...¹

Gustave Flaubert

C'est à Aristote que nous devons l'idée que la science politique reste la fin la plus élevée et par cet argument il interdit aux animaux la possibilité d'atteindre le bonheur : « Car elle (la science politique) s'occupe de rendre les hommes tels qu'ils soient de bons citoyens pratiquant l'honnêteté. Nous sommes donc fondés à n'attribuer le bonheur ni à un bœuf ni à un cheval ni à aucun autre animal ; car aucun d'eux n'est capable de participer à une activité de cet ordre.² » Le bonheur exigeant une vertu parfaite et une existence accomplie, ni les animaux, ni les enfants ne peuvent accéder au bonheur ; « ces derniers ne pouvant, par leur jeune âge, faire usage de leur raison.³ »

On imagine très bien ce que certains courants utilitaristes, fondant l'humanité sur un niveau de conscience et de raison, s'appuyant même sur le fait qu'un enfant ne puisse atteindre le bonheur parce qu'il n'est pas un homme accompli, pourraient décider pour ces catégories inférieures que sont les animaux, les malades mentaux, les personnes en état *neurovégétatif* (je déteste ce mot !). Je tiens à préciser que par cette analyse ce n'est pas le discours d'Aristote lui-même que je critique mais plutôt la bêtise de ceux qui le galvaudent pour servir leur propre cause.

Si Aristote semble condamner les animaux par l'argument politique, il serait négligent de ne retenir que ça. Car partout ailleurs ce qui va caractériser l'œuvre d'Aristote sur son discours autour des animaux, c'est justement « l'affinité, la parenté qui lie tous les habitants du monde sublunaire.⁴ » C'est dans l'âme, que se découvre l'insistante parenté, « l'indéchirable continuité »

Il y aurait donc plusieurs espèces d'âmes, ordonnées en une hiérarchie fonctionnelle, allant du plus parfait au moins parfait, s'ajoutant et se subordonnant les unes aux autres. Les êtres inférieurs ne disposant que d'une âme végétative ou nutritive, l'animal supérieur, l'homme, possédant en surcroît de cette âme végétative de cette âme sensitive, une âme intellectuelle ou noétique « dont une partie - mais c'est là un point difficile à interpréter et qu'il faut soustraire à la lecture thomiste – est capable de survivre à l'état séparé et de survivre au corps.⁵ » Déjà, la barre est placée très haut puisque les portes de l'éternité ne s'ouvrent que pour les seules âmes noétiques. Les autres ne devant, dès lors, se satisfaire que d'une vie terrestre et périssable.

Elisabeth de Fontenay pose la question essentielle : « la faculté noétique de l'âme constitue-t-elle une différence de nature ou de degré ? Aristote ne se décide pas. Tantôt il dit

¹. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, op. cit., p. 363.

². Aristote, *Ethique de Nicomaque*, Paris, Flammarion, 1992, p. 38.

³. Ibid., p. 38.

⁴. Elisabeth de Fontenay, *Le silence des bêtes*, Paris, Fayard, 2001, p.89.

⁵. Ibid. p. 93.

que l'homme est le seul à faire ceci ou à avoir cela, tantôt il dit qu'il possède moins ou plus.¹ » et l'on conviendra que dans ce discours, flotte, quant au tracé des frontières, une hésitation qu'il faut accueillir avec souveraineté et que je me garderai de brusquer. Aristote en se frottant à la dialectique homme-animal par une démarche empirique, nous invite à l'ouverture de par ces indécisions illustrées de pertinences qui brûlent encore ceux qui s'y essayent.

Par exemple, de cette dialectique, le visage fut un élément largement récupéré et approfondi par Emmanuel Lévinas pour fonder sa merveilleuse philosophie sur le souci de l'Autre avec son visage qui m'oblige. Ce visage donc, pourrait bien être un fanion du propre de l'homme si Aristote ne parlait aussi du visage des singes, du caméléon, de la langouste et de celui des boucs...²

Contre Anaxagore qui dit que c'est la main qui rend l'homme intelligent, Aristote dit que c'est parce que l'homme est le plus intelligent des animaux qu'il a des mains.³ Aristote prend aussi l'exemple de la main que la nature n'a pas donné en vain à l'homme puisqu'il s'en sert pour mettre en place toutes sortes de moyens de défense et de subsistance qui lui manquent à la naissance. Il reprend là le lieu commun sophistique de la fable d'Epiméthée qui distribua trop de talents et de qualités aux animaux en laissant ainsi l'homme démuni comme un bipède sans plume. Il appartiendra à Prométhée de réparer l'imprévoyance de son frère en dérobant le feu aux dieux et donner ainsi aux hommes par sa technique, un moyen de pallier son infériorité.

Aristote, dans son indécision, ou plutôt dans le fait de ne pas vouloir s'enfermer dans une position définitive, ne condamne ni l'une ni l'autre des parties au profit d'une volonté de les inscrire dans un tout. Un monde dont la nature serait conciliante et pas forcément hiérarchisée, où justement, chacun des êtres, l'homme comme l'animal ou le végétal, tendrait vers sa propre perfection l'un à côté de l'autre. Je retrouve dans cette affinité avouée, la volonté de concevoir l'idée comme naturelle de cette bêtise qui bénéficierait d'une bienveillance humaine comme par reconnaissance de notre indéchirable parenté. Une acceptation de soi, une façon de regarder autrui et de se reconnaître en lui.

Si Aristote s'applique avec force dans son *Histoire des Animaux* à aiguïser son œil de naturaliste, c'est Plutarque qui pose une nouvelle idée. Il ne se demande pas, comme beaucoup, qu'est-ce qu'un animal ? mais plutôt il intime à l'homme un nouveau devoir envers la nature. Dans cette réflexion se trouve peut-être une clé pour notre humanité. Aurait-elle même inspiré Hans Jonas pour son *Principe Responsabilité* que ce ne serait que logique.

Manifestement Plutarque a lu Aristote, il n'apporte aucune innovation dans le domaine zoologique et se montre même quelques fois approximatif et inexact par rapport à son célèbre précurseur. Le génie de Plutarque va consister, dans ses dialogues, à utiliser une autre porte d'entrée pour aborder l'animalité. Il ne va pas s'appliquer comme le Philosophe sur des faits biologiques ou physiologiques, il va préférer argumenter la thèse que les animaux ne sont pas dénués de raison et que l'homme n'a pas à les traiter n'importe comment. Pour ce faire, il va faire appel au bon sens de l'auditeur de l'époque, avec un sens aiguïsé de la controverse et le souci littéraire, ses versions combinent concision, pittoresque et souvenirs personnels pour notre plus grand plaisir.

Nous devons la conquête du concept d'animalité à la sophistique. Après plusieurs millénaires que certains animaux furent conquis par la force (la chasse) et la domestication il ne restait à l'homme qu'à le conquérir par la pensée. C'est l'idée que les animaux sont

¹. Ibid., p. 95.

². Aristote, *Histoire des animaux*, in Elisabeth de Fontenay, op. cit., p. 95.

³. Elisabeth de Fontenay, op. cit., p. 95.

dépourvus de raison qui fit son chemin, ou plutôt qu'ils sont dépourvus de parole (*aloga zôa*). Si déjà Plutarque est un héritier d'une tradition philosophique qui a construit un cosmos anthropocentrique il va tenter de s'en extraire et combattre les stoïciens avec leur culte de la raison où ils voient une étincelle du divin et que seul l'homme détient.

Plutarque va pouvoir prendre un peu de recul et très audacieusement amener la philanthropie à s'étendre au-delà des frontières humaines pour une bienveillance sur tout ce qui vit. Un amour indivis pour l'homme qui s'étend à tout le règne animal. Une modestie nécessaire qui devrait trouver un écho favorable aujourd'hui dans les courants écologistes. Comme Hans Jonas le proposera plus tard, il est essentiel d'excentrer l'homme de cette cosmogonie dévastatrice pour redonner un sens égalitaire à toutes choses. Réapprendre à respecter la nature pour acquérir une éthique du futur et pour un « vivre ensemble » élargi à tous les êtres vivants.

Plutarque, à travers ses interlocuteurs Autoboulos (son père) et Soclarus (un ami de la famille), avance que « c'est dans la chasse que l'homme prend le goût du meurtre en se laissant aller à l'habitude de voir sans répugnance le sang des animaux blessés. Après quoi on en vient à avoir du plaisir à les voir mourir massacrés. [...] C'est pour la même raison que les disciples de Pythagore ont préconisé la bonté envers les animaux en guise d'exercice préparatoire qui doit mener à la pitié et l'amour de l'humanité car l'habitude est une force redoutable qui peut entraîner l'homme très loin en l'accoutumant petit à petit à certaines façons de sentir.¹ » En établissant une controverse, à savoir lesquels des animaux terrestres ou des marins sont les plus intelligents, Plutarque en arrive à la conclusion qu'avec tous les arguments donnés en faveur des uns et des autres, cela suffit à donner la réplique à ceux qui prétendent que les animaux n'ont point d'intelligence ou de raison.

Il s'agit là, par un plaidoyer habile de mettre en avant la bêtise de l'homme en déterminant l'animal intelligent. Désormais nous pourrions penser que l'absence de raison et d'intelligence ne suffiraient plus comme argument pour reléguer l'animal à un rang subalterne, mais ce serait sans compter les bonnes *raisons* que l'homme avancera pour ne pas respecter l'animal et l'utiliser encore à sa guise.

Cette initiative de Plutarque ne tombera pas dans l'oubli ; et si elle n'atteint pas en son temps le succès espéré, je crois qu'elle aura eu le bénéfice d'immiscer le doute dans quelques esprits humains et de rendre la chose assez compliquée pour que l'on s'en préoccupe encore à défaut de ne pas avoir résolu le dilemme. C'est dans le *Gryllos* que Plutarque donne l'estocade à l'homme et le fait se rasseoir à sa place. Merveilleux dialogue entre Ulysse et Gryllos où ce dernier transformé en cochon par Circé, explique par un effet de rhétorique, tous les avantages qu'il y a d'être un cochon par rapport à son ancienne condition. Il insiste même sur son désir de pas en changer aux vues de l'acquisition de tant de vertus que l'homme n'a pas de façon naturelle.

Gryllos : « Je te fais remarquer que la sottise et l'imbécillité ne fait que souligner l'agilité mentale et l'intelligence des autres : tu n'as qu'à comparer l'âne ou le mouton au renard, au loup ou à l'abeille. C'est comme si tu te comparais toi-même à Polyphème ou ton grand-père Autolykos à cet imbécile de Koroïbos car je ne pense pas qu'entre un animal et un autre, il y ait autant d'écart qu'on peut en voir entre un homme et un autre pour ce qui est de la pensée, de la mémoire ou du raisonnement.² » Une traduction différente de ce texte par

¹. Plutarque, *l'intelligence des animaux*, extrait de *Moralia* 959a-985c, Paris, arléa, 1998, p.19.

Ici Plutarque fait directement allusion à un comportement, non pas issu du caractère mais de l'habitude comme le préconise Aristote dans *l'éthique de Nicomaque*.

². Plutarque, *Gryllos*, in *l'intelligence des animaux* extrait de *Moralia* 985d-992e, Paris, arléa, 1998, p.122.

Jacques Amyot¹ parle de *prudence* et de *discours de raison* plutôt que de *raisonnement* et de *pensée* mettant ainsi l'accent sur ce que l'on attribuait en propre à l'homme, à savoir la raison et la vertu. La finesse de Plutarque consiste à présenter l'idée qu'un cochon, l'animal traditionnellement le moins considéré, puisse user de raison voire même être plus vertueux qu'un homme.

Je voudrais ici, souligner et faire pressentir cette idée de bêtise qui pointe son nez. Plutarque, s'il n'en parle pas de façon explicite, la pose en filigrane dans ces écrits dignes d'un grand auteur dont l'œuvre nous arrive sans avoir pris une ride. Il est novateur dans le fait de traiter ce qui nous occupe ici en propre, c'est à dire les rapports qu'entretiennent les hommes et les animaux, les animaux entre eux et les hommes entre eux. C'est en les comparant astucieusement que Plutarque fait sa démonstration.

Il en vient à poser une question morale qui nous engage, celle qui demande comment l'homme peut-il jouir de manger de la chair ? non pas parce lui-même est végétarien (il ne l'est d'ailleurs pas!) mais pour poser une question purement morale en rapport avec la nécessité qui n'est plus de notre civilisation de tuer pour manger les animaux. Il ne s'agit pas de réorganiser l'ordre du monde en termes hiérarchiques entre dieux, hommes et animaux mais de réadapter à notre culture un ordre de la moralité. Il différencie donc ce qui relève de la coutume de ce qui relève de la nature. La coutume serait une nouvelle nature acquise par la culture.

Cette idée nous rapproche encore un peu de notre recherche : entre coutume et nature il se pourrait bien que l'on y trouve l'origine des rapports qui règnent entre homme et animal. Plutarque définit donc la nature de l'homme comme soumise à sa culture et par conséquent en perpétuelle évolution. L'homme serait plus sensible à la coutume qu'à sa vraie nature qu'il aurait tendance à désapprendre. Il me semble utile ici, de faire le distinguo entre coutume et habitude, car c'est bien de la coutume que parle Plutarque (*sunêthéia*), celle qui nous vient des générations précédentes, que l'on subit sans effort et que l'on perpétue (j'aurais tendance à rajouter *bêtement*) et non l'habitude en tant qu'usage (*éthos*) qu'il faut pratiquer sans relâche pour l'acquérir comme une vertu telle que nous l'enseigne Aristote. Plutarque invite l'homme à se questionner et à se raisonner. Il vit en direct la décadence de l'empire romain et greco-romain et la situation de l'homme dans cette décadence consiste non pas à tuer l'animal ni même à le tuer sans nécessité mais à jouir de le manger.

Manger un animal en vue des délices qu'il va nous procurer c'est prendre plaisir à tuer sans remord un être qui, comme nous, partage l'âme du monde.

L'homme décadent serait selon Plutarque celui qui jouit sans besoin et surtout celui qui jouit de ce dont il n'a pas besoin et par conséquent à jouir contre nature. De là, il en conclut que « tuer un animal pour le manger et en jouir, c'est déjà avoir perdu ce qui lie l'homme à l'animalité et par-là à l'âme du monde, à la divinité.² »

Enfin, Plutarque insiste sur une cosmogonie où l'homme et l'animal seraient à distance égale du centre, et surtout un centre débarrassé de l'homme et par-là, beaucoup plus lumineux. Repris par Montaigne cette équidistance du centre est complétée par une absence

La bêtise de Koroïbos était proverbiale : il cherchait à compter les vagues de la mer. (N.d.A. Myrto Gondicas p.127.)

¹. Plutarque, *Manger de la chair - traité sur les animaux*, Paris, Rivages Poche, 2002, p.74. Dans cette traduction ancienne de Jacques Amyot il est à noter que l'imbécile est nommé Homère le Corinthien (rien à voir avec le poète) et non pas Koroïbos.

². Plutarque, *Ibid*, p. 82.

de hiérarchie entre eux. Aussi, les hommes doivent-ils cesser de s'enorgueillir de leurs prétendues prérogatives de leur raison de leur science et de leur dignité. Il faut pour cela « nous ramener et nous joindre au nombre. Nous ne sommes ni au-dessus ni au-dessous du reste. Tout ce qui est sous le Ciel, dit le sage, court une loy et une fortune pareille¹ »

Plutarque sera donc le philosophe qui décèlera la propension de l'homme à dominer et profiter des animaux, il décrypte les rapports entre l'homme et l'animal en invitant l'homme à une plus grande humilité et une modération nécessaire pour rééquilibrer et retrouver notre nature en rapport avec nos vrais besoins. La vanité de l'homme est sa plus grande bêtise, cette dernière ne lui vient que de lui et sûrement pas de l'animal. Cette idée est concrètement reprise par Montaigne quand il dit « la présomption est notre maladie naturelle [...] C'est par la vanité qu'il (l'homme) s'égalé à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines. Comment cognoit-il, par l'effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux ? par quelles comparaisons d'eux à nous conclud-il la bestise qu'il leur attribue ?² » Face à cette bêtise, j'entends celle de l'homme, la condition animale est beaucoup plus enviable car beaucoup plus élevée.

La beauté du texte du Gryllos apparaît comme un élément fondateur sur les rapports entre l'homme et l'animal et surtout leur réconciliation une fois qu'il est donné à l'homme de voir l'animal « de l'intérieur ». Pour cette raison, il reprend dans le « Manger chair » que « la partie qui est en nous brutale, privée de raison, violente et désordonnée, non divine mais démonique, les anciens l'ont appelée Titans et c'est ce qui est puni et dont la justice est faite.³ » Il semble donc très clair que Plutarque n'attribue en aucune façon la bêtise humaine à l'animalité. Il dénonce la part violente, irrationnelle et désordonnée et nomme les coupables : les démons. Le seul reproche que je m'autorise envers Plutarque est qu'il ne responsabilise pas l'homme de sa bêtise, les Titans qui l'habitent seront ici les boucs-émissaires.

A trop considérer les animaux nous en arrivons au dilemme antique repris par Porphyre qui consiste à se demander s'il faut accorder un droit aux animaux, sujet de droit ou objet d'égard ? « Zeus a séparé les espèces et les genres, et il a permis aux poissons et aux fauves de se dévorer puisqu'il n'est point parmi eux de justice, mais aux hommes il a fait don de justice.⁴ » Le problème est actuellement réglé sur les mêmes bases, même si de petits foyers perturbateurs s'agitent pour la reconnaissance des droits à certains d'entre eux comme je l'expliquais dans le travail précédent (Peter Singer – Projet Grands singes)

« La pierre est sans monde, l'animal est pauvre en monde, l'homme est configurateur de monde.⁵ » Heidegger dit que l'essence de l'animalité réside dans l'hébétéude, l'accaparement et l'obnubilation. Il insiste aussi sur le fait que le *logos* est refusé à l'animal, faut-il entendre qu'il nous est généreusement accordé ? Le *télos* de Heidegger autour de l'animalité n'est ni plus ni moins de construire son idée de l'humanisme, en cela, si la puissance de sa philosophie nous plonge au cœur de la modernité technicienne, métaphysique, il nous manquera une réflexion sur les conséquences d'une telle civilisation sur les animaux. Elisabeth de Fontenay déplore que « le leitmotiv majeur de la « finitude » ait éloigné sa

¹. Montaigne, *Essais, II, 12 Apologie de Raymond Sebond*, Paris, Flammarion, 2002, p.125.

Il faut entendre l'Ecclésiaste pour « le sage »

². Montaigne, *Ibid.*, p. 119.

³. Plutarque, *Manger la chair - traité sur les animaux*, Op. cit., p. 39.

Plutarque propose ici une interprétation étymologique du mot Titan (NDA)

⁴. Porphyre, *De l'abstinence*, I, 4, in E. de Fontenay, Op. cit., p. 182.

⁵. Heidegger, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1992, p.265.

pensée de ceux qui sont simplement vivants. » Lévinas, dans la continuité n'accorde pas de visage à l'animal et cautionne par là « la chasse, la destruction des choses qui correspondent à un besoin.¹ »

Difficile de terminer ce chapitre sur des critiques de tels auteurs, néanmoins elles me sont précieuses pour les lier et comprendre en quoi elles apportent dans les philosophies humanistes modernes l'aspect péjoratif de l'animalité et les rapports que nous entretenons avec elle.

Plutarque et Montaigne vont donc être les ambassadeurs d'un biocentrisme qui entraîne une reconnaissance par l'homme du droit des autres espèces à cohabiter sur la Terre. Tous soumis aux mêmes lois régissant l'équilibre naturel sans qu'il ait à revendiquer aucun droit ni à exploiter ou à tuer par mercantilisme ou se distraire, ni à faire disparaître des espèces se rendant ipso facto responsable de crime de lèse-Evolution. Cette éthique fondée sur le respect dû à la vie, si elle connut quelques périodes où l'homme lui prêta l'oreille, n'est pas aujourd'hui à l'ordre du jour.

Plus cette éthique prend du recul et plus la bêtise se colore d'une teinte d'animalité comme pour légitimer nos crimes. Plus ce sentiment de non-affiliation à l'animalité se renforce et plus le sens nocif de la bêtise se fonde sur l'animal dans notre société. Pour que la cruauté de l'homme ait un sens, il nous faut l'attribuer à la part d'animalité qui subsiste en nous. En réalité, cette bêtise nocive prend donc racine, non pas dans l'animalité, mais bien dans un anthropocentrisme non-avoué laissant d'un côté l'homme déchargé de la faute et d'un autre côté la bête qui est en lui en porter la culpabilité. La bêtise consiste, de cette manière pour l'homme, en la propension à l'anthropomorphisme, c'est à dire à prêter des intentions humaines à l'animal pour faire en sorte que le propre de l'homme vienne du « malpropre » de l'animal. Pour fustiger cette transgression de la loi divine par le serpent que fut le péché originel, l'homme s'adonne à la métaphore animale. Une façon de nous déresponsabiliser de cette Première bêtise.²

« La bête n'est pas "bête" au sens où quelque immédiateté maligne la priverait d'intelligence, elle n'est pas cruelle non plus, puisque, faute de langage sa "violence" n'est pas négatrice de respect –³ »

¹. Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini*, in E. de Fontenay, op. cit., p. 681.

². Voir illustration page suivante.

³. Dominique Folscheid, *l'esprit de l'athéisme et son destin*, Paris, La Table Ronde, « La petite vermillon », 2003, p. 207.

Et Dieu dans tout ça ?

L'homme découvrira que ce n'est pas avec sa tête qu'il fera irruption dans le ciel, mais qu'il lui faut devenir, de la façon la plus sérieuse, un *Narr*, un idiot de l'intérieur, aussitôt les douleurs naîtront comme chez une mère.

Ernst Bloch.

Le statut animal n'est pas reluisant. La religion est aussi très partagée dans le dilemme. Autant elle va symboliser l'idée du péché par un des plus vils des animaux rampants, le serpent, autant elle va demander la plus grande compassion envers ces créatures de Dieu.

A la fin du XX^e siècle Une nouvelle percée du sentiment de responsabilité envers la planète est superbement promue par la philosophie de Hans Jonas. Récupéré par les mouvements écologistes, ces anciennes idées sont remises au goût du jour sans toutefois remporter un franc succès majoritaire qui permettrait de prendre des décisions politiques radicales. Néanmoins, ces mouvements écologistes permettent de véhiculer dans le temps une pensée biocentrique et de ce fait bravent le consensus de la pensée unique anthropocentrique.

Les travaux récents explorant les capacités cognitives chez les grands singes et les oiseaux, nous apprennent que la frontière homme-animal réputée intangible, car quasi sacrée, tant chez le biologiste que chez le théologien, est bien plus floue qu'on ne l'avait imaginé. Certains savants ont même dévidé le fil de nos pulsions et nous conduisent au cœur du labyrinthe cérébral pour en expliquer les causes. Dans cette jungle inextricable de nos réseaux neuronaux, ils tentent de savoir lesquels, faisant fi du salut de notre âme, nous poussent au péché. André Holley, neurobiologiste, nous parle de la colère comme version laïque de « l'émotion-péché » :

« elle consisterait à naître dans les régions obscures des noyaux sou-corticaux, mais subir par la suite le rôle inhibiteur, plus rationnel du cortex cérébral. Les expériences ont montré que l'ablation du cortex, chez des chiens, libérait des accès de grondements, d'aboiements, et de féroces rugissements au moindre attouchement, tandis que la stimulation électrique de l'hypothalamus et autres zones du cerveau profond pratiquée chez des chats par Hess dans les années 1920, évoquait des formes spectaculaires de comportement agressif. L'attention fut ensuite portée vers des régions du système limbique par les travaux de Klüver et Bucy qui supprimaient toute agressivité chez des singes en réalisant l'ablation de leurs lobes temporaux. A la même époque, Papez devait tirer de ses observations de malades psychiatriques et de ses expériences animales une hypothèse sur l'origine des émotions. Il décrivit comme générateur des émotions un circuit qui désormais porte son nom.¹ »

Cette longue et fastidieuse citation pour faire émerger avec quelle facilité l'homme, qui se dit savant, peut arriver à des conclusions, qui avec des termes différents pourraient

¹. André Holley, « la jouissance de l'automate », in sous la direction de Jean-François Bouvet, *Le péché, la bête et l'homme*, Paris, Seuil, 2003, p. 186.

revenir à dire que quand on trifouille dans le cerveau des bestioles avec des sondes électrifiées, ça les rend agressives et que quand on leur en bousille une partie, ça les calme !

Le corollaire avec les patients atteints de maladie psychiatrique étant posé, on peut allègrement foncer vers des pratiques chirurgicales pour recadrer certains comportements qui nous posent problème. C'est ce qui est admirablement mis en scène dans le film *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, et ce qui était envisagé pour ôter des comportements déviants de certains détenus aux Etats Unis dans les années 70. Voilà donc comment l'homme pourrait envisager de se séparer de cette ombre animale qui pèse sur son âme et qui lui est insupportable. Cela revient à dire que ce qui s'exprime en l'homme, comme différent de ce qui est convenu dans une société d'appeler *humain*, doit pouvoir s'éliminer et reléguer à l'état d'animal tout ce qui n'entre pas dans le moule bien pensant.

Merci à tous nos amis scientifiques qui participent à ces recherches qui nous rendent plus humains. Si, si, je suis sincère, l'humanité est bien là, dans cette bêtise anthropocentrique cruelle et nocive qui ne réussit qu'à mettre en exergue cette ambition de l'homme de se démarquer d'un état animal trop bas. Si la philosophie de Plutarque ou de Hans Jonas ne suffisent pas, peut-être que la science et la technique finiront par régler le sort de l'animal et en même temps celui de l'homme une fois pour toutes. Car à l'évidence nous sommes définitivement liés l'un à l'autre, l'élimination de l'un entraîne inévitablement la chute de l'autre.

C'est dans la légende de saint Julien que la religion catholique fonde le rapport que doit avoir l'homme envers l'animal. Flaubert, par son hagiographie, renoue avec un style littéraire médiéval. Cette légende ou plutôt ce conte, apparaît comme une bande dessinée sur un vitrail de la cathédrale de Rouen. Flaubert reprenant cette histoire, réussit cet exercice qu'il joint à la publication de deux autres nouvelles (*Trois contes*).

Julien, dans son enfance prit très tôt le goût de la chasse et par ce fait le goût plus précis de la cruauté où s'exprime le plaisir de participer à l'agonie et la mort d'un animal. Très jeune, « il fut irrité par la persistance de la vie d'un pigeon qu'il avait abattu d'un lancé de pierre. Il se mit à l'étrangler, et les convulsions de l'oiseau faisaient battre son cœur, l'emplissaient d'une volupté sauvage et tumultueuse. Au dernier raidissement il se sentit défaillir.¹ » Un jour de chasse, il tua un faon, alors la biche, « sa mère, en regardant le ciel, brama d'une voix profonde, déchirante, humaine. Julien, exaspéré, d'un coup en plein poitrail l'étendit par terre. Le grand cerf, ... Julien l'atteignit au front, la flèche y resta plantée.² »

S'avançant vers Julien, le cerf le maudit et lui prédit qu'un jour il assassinerait son père et sa mère. Effrayé par la prophétie il quitte le château familial. Commence pour lui une vie d'errance et d'aventures au terme de laquelle Julien n'échappe pas à son destin. Sa rédemption vient donc par des pénitences quotidiennes qu'il s'inflige jusqu'à dédier sa vie à rendre service à autrui en leur offrant la traversée d'une violente rivière et en recevant tous les indigents jusqu'à l'hospitalité d'un lépreux qu'il réchauffa de son propre corps. Dès lors, Jésus lui accorde la rédemption et l'accompagne au ciel.

C'est donc une forme de compassion et de pitié envers les animaux à laquelle nous invite la religion catholique. Sans interdire la chasse, elle invite à ne la pratiquer que par nécessité en obligeant la réflexion sur le plaisir éventuel que l'homme aurait à tuer l'animal uniquement que par le plaisir de finaliser la chasse. La cruauté envers les animaux serait donc source de péché et mériterait pénitence. Dieu n'ayant accordé qu'à Julien l'Hospitalier la

¹. Gustave Flaubert, *La légende de saint Julien l'Hospitalier*, Paris, Flammarion, « étonnants classiques », 2000, p. 37.

². Ibid., p. 45.

rédemption et les saints ne courant pas les rues, l'homme se doit donc de respecter les bêtes comme créatures de Dieu. Si la religion ne nous oblige pas à une responsabilité en terme de bienveillance envers les animaux, elle intime le devoir de non-malveillance.

Ce grain de sable participera au ciment de construction de la réconciliation. Il est bon de ne rien négliger dans la voie de l'harmonie. Face aux turpitudes de l'homme vaniteux et de ses ambitions, les règles ouvrant la voie de l'ouverture et du biocentrisme méritent l'examen.

Victor de l'Aveyron

Une erreur peut devenir exacte selon que celui qui l'a commise s'est trompé ou non.

Pierre DAC.

De tous temps, on a abandonné des enfants en des lieux déserts ou de vastes forêts. Se nourrissant de végétaux, marchant à quatre pattes, incapables de langage, ils furent, une fois capturés, l'objet de beaucoup de curiosité et d'études. L'étude de ces enfants sauvages, dont la réinsertion dans la communauté humaine est difficile, inégale et parfois aléatoire, a mené certains scientifiques comme Lucien Malson (professeur en psychologie sociale) à réfuter l'idée même d'une nature humaine.

« Avant la rencontre d'autrui, et du groupe, l'homme n'est rien que des virtualités aussi légères qu'une transparente vapeur.¹ » C'est pourquoi Lucien Malson soutient la thèse que la nature humaine de ces enfants sauvages a toujours échappé au regard du scientifique ou de l'observateur car elle ne peut apparaître qu'après l'existence sociale. « La vérité que proclame tout ceci, c'est que l'homme en tant qu'homme n'est qu'une simple éventualité, c'est à dire moins même, qu'une espérance.² » Il reprend ainsi à son compte les travaux de Lévi-Strauss en énonçant que ce qui distingue l'homme de la bête n'est autre que l'exigence de règles, le vœu de réciprocité et le mouvement oblatif.

Les laisser dans une telle condition d'isolement revient pour cet auteur à les laisser à l'état de bête et ne peuvent en aucun cas revendiquer le statut d'homme. Nous ne sommes pas loin de pouvoir reléguer le sauvage au rang de l'animal sans pour autant se donner la peine de savoir ce que l'on entend par *sauvage*. Il se défend des thèses racistes et que l'on ne pourrait en aucun cas tirer des conclusions de ce type aux vues de son analyse. Néanmoins, sous des airs angéliques de grande tolérance il n'hésite pas à glisser que « l'on sait comment la psychiatrie nous révèle les liens étroits qui très souvent unissent les attitudes racistes et les attitudes de pédérastie.³ »

¹. Lucien Malson, *Les enfants sauvages mythes et réalités*, Paris, France Loisirs, 1980, p. 10.

². Ibid., p. 75.

³. Ibid., p. 75.

Il faut avouer humblement qu'en cherchant les écrits d'Itard, je me suis laissé happer de la même façon par la lecture de Malson dont Bouvard et Pécuchet auraient pu faire du petit bois en moins de deux ! Comment, d'ailleurs, ne pas voir dans le chapitre X de *Bouvard et Pécuchet* une critique des méthodes d'Itard sachant que les enfants à éduquer sont nommés par Flaubert « Victor et Victorine » et que nos deux compères ambitionnent pour ces derniers un avenir brillant comme sous-maîtresse pour Victorine et piqueur de travaux pour Victor...

Ce sont donc les travaux de Jean Itard qui restent un écrit rare autour des enfants sauvages et plus particulièrement autour de celui qu'il nomma Victor et qui fut capturé dans les bois de Lacaune vers la fin de l'an 1800.

Itard suivit les leçons de Larrey et la voie de Pinel et il devient médecin-chef de l'institution Impériale des sourds-muets à Paris. C'est en ce lieu que le sauvage de l'Aveyron est conduit après qu'il fut gardé à l'hospice de Saint-Affrique et de Rodez deux ou trois mois. Je tenais à rapporter cette expérience non pas par effet de sensationnalisme, mais plutôt pour mettre en lumière l'interrogation de l'homme face à lui-même : tant le sauvage qui s'interroge sur le civilisé que le civilisé qui s'interroge sur le sauvage. De là, je ne peux m'empêcher de tisser un lien avec le projet non réalisé par Gustave Flaubert d'écrire un roman qui serait l'aboutissement de sa carrière d'écrivain, où l'auteur disparaîtrait derrière son œuvre et qui traiterait de cette rencontre entre un barbare et un civilisé. Pressentie dans Bouvard et Pécuchet, la bêtise autour de la nature humaine devait finaliser son œuvre.

Malson ne s'embarrasse guère de scrupules pour édicter rapidement des vérités à trois francs six sous, Il n'est pas étonnant qu'il essaye de récupérer le Mémoire d'Itard pour illustrer sa thèse par le simple fait que ce dernier pense que « nos organes sont d'autant moins flexibles que l'homme est éloigné de la société et de l'époque de son premier âge et le sauvage excitait les espérances les plus brillantes et les moins raisonnées. Les plus curieux crurent que l'éducation de cet individu ne prendrait que quelques mois et qu'on l'entendrait bientôt donner, sur sa vie passée, les renseignements les plus piquants.¹ »

Pinel formule le pronostic d'*idiotisme* sur Victor, considéré comme une maladie incurable à cette époque. Néanmoins il souligne la fragilité du pronostic et ni voit « qu'un calcul de probabilités et de conjectures. » L'aliéniste isole ainsi Victor de l'animalité et de la sauvagerie, mais il l'assigne à un rang d'humanité dégradée qui sera aussi sa geôle. J'avance ici que si Itard rejette l'idée de Pinel ce n'est pas forcément dans un but humaniste mais plutôt pour défendre ses ambitions d'expérience sur Victor. La conclusion de son mémoire nous invite à le penser.

Si Malson paraît en rester là de son analyse, nous devons reconnaître une intention plus complexe chez Itard, hélas très empreinte de scientisme, aux méthodes quelques fois pour le moins maladroites, sinon inadmissibles. Il est d'ailleurs étonnant qu'à tous moments, Itard parle de Victor comme un enfant, un individu, un jeune homme car, s'il utilise le terme de Sauvage, ce n'est que pour souligner le chemin qui lui reste à parcourir pour intégrer la communauté humaine. Il avoue (humblement ?) l'avoir éveillé « à des sentiments généreux qui font le bonheur et la gloire du cœur humain, ... la droiture du cœur qu'est la justice.² », « Je venais d'élever le Sauvage à la hauteur de l'homme moral » Toutefois, dans un élan d'humanisme ou plutôt une forme de prudence, il énonce d'emblée les responsabilités morales que lui doit la société : « L'institution attirant à elle ce jeune infortuné, avait contracté avec lui des obligations indispensables, qu'il leur appartenait de remplir. Partageant alors les

¹. Jean Itard, *Mémoire et rapport sur Victor de l'Aveyron*, in Lucien Malson, op. cit., p. 101.

². Ibid., p. 173.

espérances que je fondais sur le traitement médical, ils décidèrent que cet enfant serait confié à mes soins.¹ »

On sait désormais que ce n'est pas l'humanisme qui le pousse et comme beaucoup de ces scientifiques, s'ils sont au départ mus par les espoirs qu'ils fondent en la science, ils ne s'en laissent pas moins aveugler en légitimant ainsi les moyens utilisés, même si ces moyens ressemblent à un être humain. Après de nombreuses expériences sur Victor pour l'élever au rang d'homme, Itard en arrive à la conclusion suivante, par une très longue phrase, toute aussi éthérée d'ambiguïté quant au but recherché : « Sous quelque point de vue qu'on envisage cette expérience, soit qu'on la considère comme l'éducation méthodique d'un jeune sauvage, soit qu'on se borne à la regarder comme le traitement physique et moral d'un de ces êtres disgraciés par la nature, rejeté par la société, abandonné par la médecine, les soins qu'on a pris de lui, ceux qu'on lui doit encore, les changements qui sont survenus, ceux que l'on peut espérer, la voix de l'humanité, l'intérêt qu'inspire un tel abandon et une destinée aussi bizarre, tout recommande ce jeune homme extraordinaire à l'attention des savants, à la sollicitude de nos administrateurs et à la protection du gouvernement.² »

Au début du mémoire d'Itard on apprend qu'un pauvre et respectable vieillard avait conduit Victor à l'institution parisienne et « qu'obligé de s'en séparer, avait promis de revenir le prendre, et de lui servir de père, si jamais la Société venait à l'abandonner.³ » Il semble donc qu'Itard ait oublié ce *pauvre et respectable* vieillard dans sa conclusion, de toute façon il n'est mentionné ni dans son mémoire ni dans sa reprise dans l'ouvrage de Malson ce qu'est devenu Victor ni ce qu'il fit de sa vie ou plutôt ce que l'on décida pour lui. Peut-être n'était-il pas la préoccupation principale des recherches d'Itard... Un faire-valoir tout au plus.⁴

Un homme devait être homme par tous les moyens, par la force si nécessaire. Toute réticence, qu'elle fut déficience mentale (j'y préférerais désormais l'expression « différence mentale ») ou sauvagerie, fut longtemps considérée comme obstacle à l'humanité. Il était donc du devoir des savants de déchirer le *pré-homme* de sa nature si celle-ci l'éloignait trop d'une norme sociétale, et si l'opération était impossible, il ne restait plus qu'à le reléguer à son animalité péjorative. Tel était l'Idiot en terme de diagnostic médical depuis le XIX^e siècle. Ce paragraphe à l'imparfait sonne mal, peut-être serait-il plus idoine au présent de l'indicatif...

Je conclurai ce chapitre en adoucissant ma critique envers Jean Itard qui fit, malgré tout, avancer la réflexion autour de la mutation des sourds-muets en sourds-parlants avec une réelle volonté de recherche et de progrès dans ce domaine notamment en liant des champs complémentaires que sont audition et phonation, langage et pensée, culture et intelligence.

Néanmoins, il ne faut tout de même pas que le lecteur voit en moi dans cette coulée de miel une rédemption pour le personnage, je reste très dubitatif quant à ses intentions. Il n'est même pas certain qu'il fut sincère envers lui-même, ou s'il le fut, c'est que la vanité médicale le posait sur la même branche que Buffon, celle des « premiers des hommes ». Je ne résiste pas à faire référence à l'auteur de bandes dessinées Marcel Gotlib, lequel fit une parodie critique d'une justesse effarante des travaux de Jean Itard notamment quand ce dernier tente d'inculquer la notion de justice à Victor. A lire et à relire au risque de mourir de rire...⁵

¹. Ibid., p. 101.

². Ibid., p. 185.

³. Ibid., p. 101.

⁴. Voir illustration de Victor page suivante.

⁵. Marcel Gotlib, *Rubrique à Brac*, tome 3, Paris, Dargaud Editeur, 1979, p. 20. Voir extrait dans Annexes p. 91.

Où l'imbécile n'est rien d'autre qu'un animal

Comment ne pas aborder l'approche de Buffon, tant par ses côtés touchants que ses jugements de valeurs qui, s'ils glissaient dans l'acquiescement général au XVIII^e siècle, seraient jugés aujourd'hui un tantinet scabreux.

« S'il n'existait point d'animaux, la nature de l'homme serait encore plus incompréhensible.¹ » commence-t-il. Il hiérarchise même le règne en animaux et demi-animaux. Ces derniers, comme les huîtres, sont considérés comme une nuance entre l'animal et le végétal. En parlant des sens qui différencient les hommes des animaux il en vient à dire que le sens le plus en lien avec la pensée est celui du toucher, « l'homme a ce sens plus parfait que les animaux. L'odorat, est le sens le plus relatif à l'instinct, à l'appétit ; l'animal a ce sens infiniment meilleur que l'homme, aussi l'homme doit plus connaître qu'appéter et l'animal doit plus appéter que connaître.² » En tout cas, une chose est certaine, Buffon avait bien le sens de la formule élégante !

Plus sérieusement je voudrais faire un lien entre la proposition de Buffon et la façon de décliner en grec ancien l'amour que l'on porte à l'autre. Le grec nous apprend à décliner l'amour en trois formes différentes : *l'éros*, *le philos*, et *l'agapé*. Cette première forme d'amour qu'est *l'éros*, a trait directement à tous les appétits de la vie et nous partageons ceci avec les animaux. Mais ne partageons-nous que celle-ci ? Comment pourrions nous qualifier l'attachement qu'un chien porte à son maître ? Ne serait-ce pas une forme d'anthropophilie voire d'amour inconditionnel comme celui que l'homme voue à Dieu ? Le problème est que si l'on accorde aux animaux des sentiments que nous n'accordons d'ordinaire qu'aux âmes noétiques, cela bouscule un peu l'échafaudage... Donc, pour l'instant et pour ne pas rendre la chose trop compliquée, comme Buffon, laissons l'animal à ses appétits et l'homme à son connaître.

Buffon nous dévoile sa (bienveillante ?) mauvaise foi quand il se targue que « bien loin de tout ôter à l'animal, je lui accorde tout, à l'exception de la réflexion et de la pensée, ... Ils ont des sensations mais il leur manque la faculté de les comparer.³ » Une façon de définir l'animal par ce qu'il n'est pas, et de dire qu'il lui manque l'essentiel.

Bien lancé dans son discours il en arrive à expliquer que « l'attachement des mères pour leurs petits vient de ce qu'elles ont été fort occupées à les porter, à les produire, à les débarrasser de leur enveloppe... Si, dans les oiseaux certains pères semblent avoir, comme les mères de l'attachement pour les petits, c'est qu'ils se sont occupés comme elles, de la construction du nid, c'est qu'ils l'ont habité, qu'ils y ont eu du plaisir avec leur femelle... En fait, ils ne sont pères que comme on l'était à Sparte, ils n'ont aucun souci de leur postérité.⁴ »

¹. Buffon, *Discours sur la nature des animaux*, Paris, Rivages poche, 2003, p. 21.

². Ibid., p. 46.

³. Ibid., p. 55.

⁴. Ibid., p. 96.

Il ne restait plus qu'à faire le lien entre la bêtise et la part d'animalité qui se tapit en l'homme, Buffon nous livre le chaînon manquant sur un plateau.

Il ne s'agit pas du singe même s'il lui porte un peu souci « Les singes sont tout au plus des gens à talents que nous prenons pour des gens d'esprit, ils n'en sont pas moins de la nature des bêtes qui ont toutes plus ou moins le talent d'imitation.¹ » Non, ce n'est pas chez la bête qu'il va trouver son lien. Plutôt que de trouver, comme il le fit, une nuance de l'animal pour lier l'animal au végétal, il va chercher dans l'homme une nuance qui permettra de lier ce dernier à l'animal. Ce correctif, dont le critère de qualité sera l'Esprit, se construit progressivement en trois catégories :

« Les premiers des hommes en tout genre qui se définissent par le fait qu'ils ne peuvent s'empêcher de recevoir deux informations sans les comparer et sans en former une idée. » Rassurons-nous, ils sont très peu nombreux.

Un assez grand nombre forme la deuxième catégorie de ces hommes qui se qualifient par le fait qu'ils laissent échapper la majorité des sensations mais qui ne comparent que celles qui les ébranlent fortement. « Ceux-ci ont moins d'esprit que les premiers »

« D'autres enfin, et c'est la multitude, ont si peu de vie dans l'âme, qu'ils ne comparent et ne combinent rien, ces hommes sont plus ou moins stupides et semblent ne différer des animaux que par un petit nombre d'idées que leur âme a tant de peine à former.² »

Buffon confirme là cette mauvaise foi pressentie plus haut en expliquant en négatif que la bêtise, non seulement vient de la bête, mais, et c'est ici qu'il enfonce le clou : la bêtise nous ramène vers un état péjoratif qu'il associe à l'animalité qui est empreint de stupidité et d'imbécillité. Pour conclure il dit que « plus on a d'esprit plus on existe. » Pas besoin de demander dans quelle catégorie il se pose, son travail de naturaliste l'oblige de comparer, il lui revient donc naturellement une place dans la pointe de la pyramide humaine des quelques élus qu'il nomme « les premiers des hommes ».

Dans l'éventualité où nous n'aurions pas senti ce lien du mal entre l'homme et l'animal, il le concrétise : « L'enfant qui jase et le vieillard qui radote, n'ont ni l'un ni l'autre le ton de la raison parce qu'il ne forment pas d'idée. Le premier n'en forme pas encore, le second n'en forme plus. Un imbécile, dont les sens et les organes nous paraissent bien disposés, a comme nous des sensations mais il n'y a pas de correspondance entre son corps et son âme et ne peut réfléchir sur rien... Cet homme ne diffère en rien de l'animal... Ainsi l'homme imbécile et l'animal sont des êtres dont les résultats et les opérations sont les mêmes à tous égards parce que l'un n'a point d'âme et que l'autre ne s'en sert point. Tous deux manquent de la puissance de réfléchir et ils n'ont ni entendement, ni esprit ni mémoire.³ »

Enfin je finirai par la sublime démonstration de Buffon pour déterminer le fait de rêver chez les animaux : « Les imbéciles, dont l'âme est sans action, rêvent comme les autres hommes ; il se produit donc des rêves indépendamment de l'âme, puisque dans les imbéciles l'âme ne produit rien : les animaux qui n'ont point d'âme peuvent donc rêver aussi.⁴ »

Merci Monsieur Buffon, Bouvard et Pécuchet n'ont pas manqué de vous lire.

Buffon a-t-il profité des écrits d'Ambroise Paré, chirurgien du Roi au XVI^e siècle ? Car si ce dernier prône l'excellence de l'homme en la nature c'est parce que Dieu le fit à son

¹. Ibid., p. 97.

². Ibid., p.101.

³. Ibid., p. 72.

⁴. Ibid., p. 73.

image. Les animaux, créatures de Dieu, ont tous des vertus spécifiques il reprend d'ailleurs largement Plutarque ainsi que Pline et Aristote. Il amène une nouvelle dimension, celle de la tolérance et du respect que nous devons à ces créatures du fait qu'elles sont toutes créatures de Dieu. C'est par Dieu, donc, que l'homme fait partie de la nature et de ce fait se trouve placé sur un piédestal face au reste de la création car il est à l'image de Dieu, donc le plus parfait, l'excellent ! Dans son ouvrage *Monstres et prodiges*, Paré consacre aux monstres, hommes, femmes ou animaux difformes, un catalogue qui marque autant la gloire que l'ire de Dieu. Il parsème son texte de commentaires médicaux pertinents.

La nouveauté, chez Paré, c'est qu'il se refuse à juger ces monstres estimant même « qu'ils ne vivent guère pour ce qu'ils se déplaisent et mélancholient de se voir ainsi en opprobre de tout le monde, si bien que leur vie est briefve.¹ » En ces temps où les mères de ces êtres difformes peuvent être rejetées voire brûlées sur des bûchers pour avoir fait commerce avec les animaux ou le diable, ce qui revenait pratiquement au même, surtout aux vues des jugements qui en suivaient, la tolérance dont fait preuve Paré en accordant aux « contrefaits » ce sentiment de tristesse mortelle n'est, à l'époque pas si répandue.

C'est en cela, qu'Ambroise Paré, en se démarquant de la pensée en cours va dépeindre une cour des miracles sans complaisance ni autre forme de jugement. Il reconnaît simplement à ces êtres difformes un sentiment de l'âme, et donc, une forme d'humanité.

Dans son *Des animaux et de l'excellence de l'homme*, Paré décline un capharnaüm du monde comme un miroir ou se reflète notre imaginaire. Le monde s'organise donc autour de la plus énigmatique des créatures, l'homme. Il décrit des êtres des plus humbles aux plus difformes, les considérants égaux comme œuvre de Dieu.

¹. Ambroise Paré, *Monstres et prodiges*, Paris, l'œil d'or, « mémoires et miroirs », 2003, p.107.

Et la bêtise nous donna des ailes

Si nous sommes très loin d'une partie complètement gagnée, un pas en avant est fait sur le chemin de l'humanisme. Si l'on note bien le recul pris depuis Plutarque on ne manquera pas de comprendre cet incessant va et vient des idées, des courants de pensée qui malmènent les vertus au grès de l'histoire et des besoins humains. C'est pour cette raison que chaque grain de sable sera nécessaire à l'édifice de cette réconciliation de l'homme et de la nature, car l'histoire nous montre avec quelle facilité l'édifice peut être balayé comme un château de cartes.

Il semble encore une fois que cette définition impossible de l'animal et de l'homme soit à l'origine des rapports que nous entretenons les uns avec les autres. D'un côté une pensée anthropocentrique dont la philosophie utilitariste va primer et dont la fin justifiera les moyens, De l'autre, des tentatives minoritaires biocentristes prônant l'ouverture et la responsabilité qu'a l'homme de prendre soin de la planète en mettant sa science et sa technique au service d'une philosophie du partage et de la coexistence permettant à chacun de s'épanouir et de se réaliser grâce à la réciprocité.

La bêtise prend donc sa source, non pas dans le plateau des mille vaches, mais à la fois sur deux versants cosmogoniques antithétiques que sont l'anthropocentrisme et le biocentrisme.

Le biocentrisme permet à la bêtise de garder son aspect naturel, tisser le lien dans notre âme avec la bête que nous sommes depuis toujours et l'accepter comme une chance. Le biocentrisme nous place dans le théâtre de l'univers sur un strapontin empreint d'humilité qui fait que la représentation de la bêtise qui en découle nous réconcilie avec l'animal et la nature puisque le recul qui nous est ainsi offert nous permet de centrer notre regard sur la Vie et non pas sur nous-même. Cette bêtise sera celle que l'on voit avec bienveillance et compréhension d'un monde de nature.

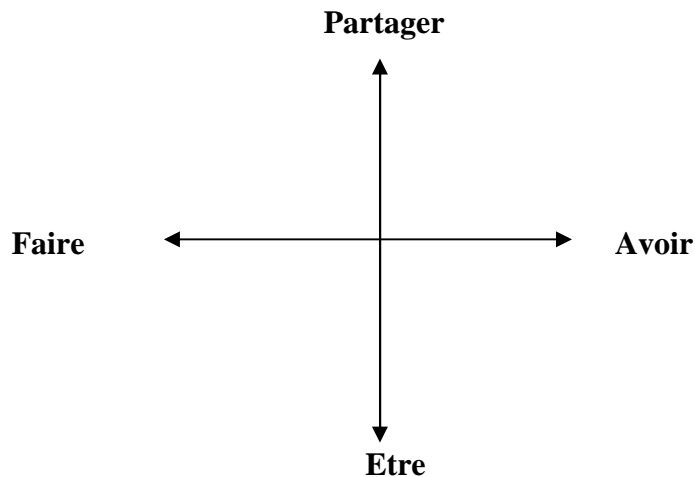
L'anthropocentrisme, lui, va donner à la bêtise ce rapport nocif avec l'animalité qui tend à rejeter le péché sur la bête qui est tapie en nous. De là, le pouvoir de certains princes permettra de juger, classer et reléguer au rang de bête celui qui sera trop différent.

Ce jugement affecte automatiquement son auteur chez qui la bêtise va rapidement muter et prendre les formes les plus rudes comme la barbarie et la monstruosité. Dans l'anthropocentrisme il se passe comme une malédiction qui consiste à dégénérer celui qui l'accrédite, revenant ainsi à l'aveugler sur sa propre bêtise. Ce dernier, fabriquant sa normalité de l'humanité, va définir l'anormalité (la bête) et y plonger pour cause de trop de bêtise de source animale tout ce qui ne lui ressemble pas. Il découle de l'anthropocentrisme une propension à chaque culture de définir l'excellence de l'homme et de discriminer ceux qui ne rentreront pas dans le moule. Il y aura donc les *bons* hommes et les *mauvais*. Le mauvais va revêtir alors toutes sortes de stigmates le désignant comme indigne de la communauté humaine, ainsi animalisé et barbarisé il pourra faire l'objet d'études, de discriminations voire d'éliminations. Cette bêtise sera celle qui jouit d'elle-même et de l'avalissement de ses victimes.

Tout se passe comme s'il y avait eu un problème quand l'homme s'est verticalisé. Dès qu'il s'est relevé, l'homme a libéré ses pattes de devant et depuis qu'il a les mains libres, il en profite pour faire des bêtises.

Un cerveau bien fait est-il un cerveau vertical ? Pas sûr, d'ailleurs si l'on observe la position du cerveau d'un humain debout, le dit cerveau est plus horizontal que vertical. Bouvard et Pécuchet pourraient en conclure que : plus on se verticalise dans la posture globale du corps et plus on horizontalise notre cerveau. Oui, bon, et alors ?

Et bien voilà, si nous reprenons la théorie orientale, l'axe horizontal est celui du *vouloir*, tandis que l'axe vertical est celui du *partage*.



Les Grecs diraient que l'axe horizontal est celui des appétits et donc celui de *l'éros*, l'axe vertical tendant, lui, vers *l'agapé*. Par conséquent, en nous relevant, nous nous sommes allongés, je dirais même complètement vautré sur cet axe du désir et du vouloir tout en étant persuadé qu'en prenant de la hauteur nous nous rapprochions des dieux et que nous laissions les rampants à leur triste sort de bêtes.

Bref, plus on prend de la hauteur et plus on risque le rhume de cerveau, celui dont le virus se nomme bêtise. Au point où j'en suis, je tente là l'axiome qui prétend que la hauteur de la bêtise humaine est proportionnelle à la libération de ses membres antérieurs. D'ici qu'elle nous donne des ailes...

Je ne vois vraiment pas ce qui empêcherait ce dernier axiome de faire son bonhomme de chemin aux vues de tout ce qui a été dit précédemment par d'éminents scientifiques...

Mesure de la bêtise

Vous aurez remarqué comme l'axiome est pratique en rhétorique, il est d'ailleurs magnifiquement défini dans le petit Robert : « vérité indémontrable mais évidente pour quiconque en comprend le sens – Proposition admise par tout le monde sans discussion.¹ »

Il ne serait pas étonnant, qui plus est, que l'idée des tests d'intelligence, comme celui de Binet-Simon, soit issue d'un approfondissement de la classification commencée plus haut par notre ami Buffon. A l'origine de ce test la différence était même possible entre l'idiot, l'imbécile, le crétin et le débile léger. Que de merveilleux diagnostics ! Comment la médecine peut-elle arriver à se compromettre de la sorte et comment le public se laisse-t-il séduire par ces bêtises ? Peut-être l'ambition de faire partie de cette élite, « les premiers des hommes », et sentir que ça grouille en dessous ? Le danger non énoncé de ces tests, c'est qu'en mesurant l'intelligence on en déduit de facto le niveau de bêtise, on instaure une normalité de l'intelligence qui relègue en dessous de celle-ci la multitude dont parle Buffon. Reste ceux qui se trouvent en dessus. Là, un jeu subtil du premier de la classe s'organise autour de la compétition et qui aboutit quand même au sentiment d'être l'imbécile de celui qui a réussi un meilleur score que soi.

«L'échelle métrique de l'intelligence» est née à la suite d'une commande du ministère de l'Instruction publique qui souhaitait la mise en œuvre de méthodes objectives de dépistage de l'insuffisance intellectuelle et de la débilité mentale chez les enfants d'âge scolaire. La première mouture du test (1905) comporte des questions de difficulté progressive. Sur trente questions, l'«idiot» ne réussit que les six premières, l'«imbécile» va jusqu'à la douzième, et ainsi de suite. En effet, l'école publique obligatoire de Jules Ferry avait montré que de nombreux enfants étaient incapables de suivre cet enseignement, ce qui rendait nécessaire la création de classes spécialisées. Le problème de l'orientation des enfants se posait.

Alfred Binet fut choisi pour créer l'instrument de cette orientation. Élève de Wundt et directeur du Laboratoire de psychologie expérimentale de la Sorbonne, il travaillait déjà sur l'évaluation de l'intelligence (*Etude expérimentale de l'intelligence*, 1903)

La notion de QI apportée par Stern dès 1912 en a beaucoup facilité l'utilisation. Aux USA, les psychologues Terman et Wechsler l'ont adaptée. En France, René Zazzo en a proposé une nouvelle révision en 1966 (NEMI).²

Si cela peut rassurer les juges, ça ne manquera pas d'angoisser les prévenus ! Combien d'enfants ont-ils été victimes d'un jugement de valeur de ce type et relégués sans autre forme de procès à une vie besogneuse par et au profit de certains gens d'esprit ? Ces derniers, émus par la condition intellectuelle ainsi déterminée de ces pauvres imbéciles acceptaient généreusement de leur offrir le gîte (souvent au fond d'une étable) et le couvert (plutôt une écuelle) contre une vie de labeur à leur service.

¹. Paul Robert, *le petit Robert 1*, Paris, Le ROBERT, 1990, p. 147.

². Encyclopédie Hachette, *Le test de Binet-Simon*, Internet, copyright © 2001 Hachette Multimédia / Hachette Livre, Copyright © 2001 Yahoo! France.

« Hélas ! » reprit Pécuchet. « Mais il y a des natures dénuées de sens moral ; - et l'éducation n'y peut rien. »

- « Ah ! Oui ! C'est beau l'éducation. »

Comme les orphelins ne savaient aucun métier, on leur chercherait deux places de domestiques, - Et puis à la grâce de Dieu ! Ils ne s'en mêleraient plus ! – Et désormais Mon oncle et Bon ami les firent manger à la cuisine.¹

Mais là encore, est ce qu'il s'agit vraiment d'un temps révolu ? Notre système d'éducation permet-il l'épanouissement de chaque individu ? Combien d'enfants sont aujourd'hui encore relégués à la « cuisine » par manque de temps des parents, épuisement de l'enseignement dans un formidable bulldozer qui avance inexorablement que l'homme ne maîtrise plus. Certes, les sciences et techniques ont évolué depuis Jules Ferry, mais à la façon de la merveilleuse « méthode globale » pourvoyeuse d'un illettrisme grandissant, j'ai bien peur que ce *Gestell* ne profite qu'à une minorité, celle qui l'utilise à son bénéfice, celle des premiers des hommes de Buffon, pendant que le reste de la population astique les casseroles et se prépare à la « cuisine ».

¹. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, op. cit., p. 383.

L'idiot et l'imbécile, *beati pauperes spiritu* !

Revenons sur deux concepts associés à la bêtise qui ne la lâchent pas. L'affinité certaine entre l'idiot, l'imbécile et la bêtise nous oblige à une incursion exploratoire car déjà, depuis le début de cette recherche, la récurrence de ces concepts (qui, d'ailleurs n'en sont pas) prend des proportions que nous nous devons de ne pas écarter.

Je voudrais d'abord me concentrer sur le fait que l'idiot et l'imbécile ont, tous deux, fait partie d'une nosographie des maladies mentales. L'idiot est répertorié dans le « domaine médical en 1690 comme étant le niveau le plus grave d'arriération mentale.¹ » C'est Esquirol et les aliénistes de l'époque qui les premiers décrivent la symptomatologie de l'idiotie en termes de maladie. Repris par les tests de Binet-Simon, l'idiot constituait comme nous l'avons effleuré plus haut, « l'échelon le plus bas de l'humanité, se situant non loin des animaux, sorte de bête humaine. L'idiot naît dans son état, on ne le devient pas. Une absence des conventions et de toute forme de savoir-vivre caractérise l'idiot, situé à l'extérieur du cercle social. Son infirmité l'empêche de se plier au code de la morale. L'idiotie est une affection cérébrale qui atteint les perceptions mentales et sensorielles.² » Son lien avec l'animalité ne manquera pas d'attirer notre attention. Cela renforce encore la thèse anthropocentrique qui animalise la différence.

A ce stade de la recherche il semble qu'à chaque fois qu'une différence dérange par son essence il importe à l'homme de la maîtriser, pour ce faire, il va transformer la différence en bêtise nocive qui procède inéluctablement de la bête. Une fois animalisée, la victime est réifiée car indigne d'humanité, de là, la mutation de sujet à objet est accomplie et la maîtrise par discrimination, classification, élimination est désormais possible. De cette façon l'honneur est sauf, le malpropre de l'homme est écarté pour ne laisser émerger que la partie propre de l'iceberg.

A mesure que je m'imprègne de la construction de cette symptomatologie de l'idiot, une forme de nausée s'installe, pâteuse et âpre. Étonnamment On s'y fait, cette nausée devient familière, on en redemande même, parce que la bêtise est ici spectaculaire. Elle mute en quelque chose de plus nocif encore et ouvre de nouvelles perspectives pour détruire la différence, la barbarie.

Chaque détail alimente cette nausée mais paraît me conduire vers l'appropriation de l'objet de recherche. On voit ici clairement que la bêtise se nourrit de l'étrange, elle s'efforce de le nommer et de le maîtriser. Elle projette donc sur l'idiot, cet être différent et incompréhensible, son essence même, pour matérialiser et cristalliser son contenu ontologique. De cette façon la bêtise leurre son monde, l'idiot devient bête et subséquemment animal. Il devient ainsi objet, quelques fois de toutes les convoitises pour servir de faire valoir, et trop souvent hélas de tous les mépris. En identifiant l'Idiotie, la bêtise se cache d'autant mieux pour se donner le temps de sa métamorphose en barbarie. Les aliénistes de l'époque ont inventé une nouvelle étape de la démarche thérapeutique, ce n'est pas le diagnostic différentiel mais le pronostic discriminant.

Sur la symptomatologie de l'idiot, Esquirol nous apprend qu'il était capable de tous les délits et de tous les crimes, « sa parole ressemble aux cris de l'animal, il mime les accents

¹. Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Op. cit., p. 1775.

². Véronique Mauron et Claire Ribaupierre, *Les figures de l'idiot*, « rencontres Du Fresnoy », Editions Leo Scheer, 2004, p. 11.

d'une langue barbare primitive et étrangère... Son imagination trop vive le conduit à créer un univers autonome, détaché des contraintes sociales et économiques.» Bref, tout lui est supérieur, toutes les tares sont moins graves que la sienne. Il côtoie l'animal voire même la bête, plus encore le monstre, enfin l'inhumain.

« Les idiots n'ont même pas les facultés instinctives, ils sont au-dessous de la brute ; car les animaux ont l'instinct de conservation. Les idiots n'ont pas cet instinct, ce sont des êtres imparfaits, ce sont des monstres voués à une mort prochaine.¹ » Les aliénistes, ancêtres des psychiatres, accros de la classification, offraient une nomenclature à l'intérieur de la folie qui permettait de mieux maîtriser l'objet. Ils distinguaient donc l'idiot du simple d'esprit, du crétin, du stupide, du maniaque du dément et de l'imbécile. Si cela ne suffisait pas, il le rapprochait de toute une série d'autres figures de déviance telles celles de l'épileptique, du vagabond, du génie, du sauvage, de l'enfant, du mystique. Il réunissait alors tous les traits de l'exclusion, de la différence, de l'altérité. Un diagnostic bien pratique en somme pour écarter légitimement le dérangeant.

La médecine du XIX^e siècle a même cherché (et trouvé) l'étiologie somatique et a fait de l'onanisme l'un des facteurs responsables de l'idiotie. En 1822, De Graefe relate un cas de guérison d'une idiotie extrême par l'extirpation du clitoris qui était destinée à prévenir la masturbation et les déperditions qui lui sont liées.² La masturbation est considérée alors comme une réelle cause physique de maladies avant même d'imaginer qu'elle en soit une cause morale. Elle peut donc être la cause spécifique de méningite, encéphalite, myélite, dégénérescence osseuse, amaurose, surdité, maladie du cœur, établissant parfois un lien péjorant avec d'autres maladies comme la phtisie.³ Depuis le XVIII^e siècle des campagnes « antimasturbatoires » ont évolué et intégré la cellule familiale comme espace de prévention. C'est à partir de ce savoir médical ou plutôt de ces idées reçues, que les parents devaient assurer une vigilance auprès de leurs enfants dès que des prémices d'onanisme étaient suspectées pour éviter ces maladies et infirmités. Cette pensée médicale a contribué à fomentier la peur, la honte et la culpabilité autour de la masturbation.

Le médecin Cesare Lombroso a donné lieu à une abondante littérature fin XIX^e siècle et eut beaucoup de succès avec ses thèses sur la criminalité, pour le moins contestables mais nous ne sommes plus à ça près. Il faut bien sûr replacer ces thèses dans le contexte historique, lequel donne à la science ou plutôt la revendication de scientificité, tout pouvoir pour légitimer l'action et la prise en charge de la déviance. Sa volonté de faire science est sans borne, il observe, mesure, calcule, dessine, décrit, classe comme si toute chose ayant trait avec l'expérience devait faire sens et construire des vérités. Hélas, au détriment des plus faibles il confondit le phénomène et la vérité. Le résultat fut d'inscrire une étiologie du crime au cœur de la corporéité des criminels et donc, de fonder une anthropologie criminelle.

Ce dernier mérite plus que personne la qualification de « Profileur » avant l'heure, car il tenta de tracer les profils standards de criminels sur le plan physique. Sa science devait permettre de pallier une aporie dans la gestion du crime par la justice. Une façon d'anticiper et prévenir des crimes, un scénario prophétique du récent film *Minority Report* de Spielberg, basé non pas sur la connaissance du futur, mais sur les stigmates corporels du présent qui désignent les crimes du futur. Bref le délit de sale gueule pouvait désormais se légitimer et il avait même son catalogue « pour que le lecteur puisse juger lui-même de nos conclusions,

¹. J.-E.D. Esquirol, « idiot », *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, Panckoucke, 1818, p. 511, in Véronique Mauron et Claire Ribaupierre, *Les figures de l'idiot*, op. cit., p. 104.

². François Ansermet, *La jouissance de l'idiot*, in Véronique Mauron et Claire Ribaupierre, *Les figures de l'idiot*, op. cit. p. 81.

³. Ibid., p. 87.

j'expose dans l'Atlas de cet ouvrage les portraits de 424 criminels.¹ » A ce propos, il suffit de parcourir ce catalogue pour y trouver inmanquablement des ressemblances à des visages de certaines de nos connaissances... Là aussi le contexte explique la légitimation par la photographie, l'époque faisait que cette nouvelle technique était un outil privilégié pour l'objectivation du réel.

Et voilà, la bête est cernée ! Tant psychologiquement avec la nosographie des aliénistes, que physiquement avec l'anthropologie criminelle de Lombroso. La bêtise a un nom et le crime un visage.

Expert en différences, Lombroso s'est intéressé aussi au génie et n'a pas manqué de le classer et l'ordonner dans le registre des vices de constitution. Il disait qu'« un vice de constitution réunit l'idiot et le génie, ce vice se transmet de manière héréditaire, le siège de la folie et celui du génie est identique. Le génie dans ses accès de création ressemble à l'idiot terrassé par une crise d'épilepsie...Le crâne et la physionomie des idiots et des génies se ressemblent.² » L'association de l'idiot et du génie, permet encore une prouesse discriminatoire, les médecins allemands s'en servirent pour condamner les déviations et la création artistique moderne. Cette association n'eut pas à mon sens, qu'un effet négatif, car si l'idiot et le génie provoquent toujours le rejet de la différence ils ne manquent pas de surprendre et en même temps que le mépris, une forme de fascination s'exerce. Un renversement s'est alors opéré, cet être vil et bas qu'était l'idiot, devint aussi l'incarnation de la singularité et de l'originalité. Ces deux notions firent œuvre de fondement pour la modernité du XX^e siècle. L'être paradoxal gagnait un peu de terrain dans notre société agissant comme un panneau de signalisation contre le politiquement correct, même si tout le monde s'en défend...

Dostoïevski réussit une l'association de l'idiot génial par la création de son personnage le prince Mychkine. Absolument beau et bon, dont les modèles sont le Christ et Don Quichotte, il est atteint d'épilepsie. La maladie lui confère un langage ayant trait au divin qui effraie et qui fascine à la fois. Par cet autoportrait romancé Dostoïevski renforce le mystère autour de l'idiot et le rend inexorablement adorable. « Il y a tant de choses, à chaque pas, qui sont si belles ! Regardez un enfant, regardez l'aube de Dieu, regardez un brin d'herbe, comment il pousse, regardez lez yeux qui vous regardent et qui vous aiment.

Il était debout depuis longtemps. Le petit vieux lui lançait des regards effrayés...³ »

Le discours médical a essayé de dessiner les champs de la normalité et de la pathologie de l'idiotie. Pour l'exemple, lecteur, jouissez seulement du titre de l'œuvre (introuvable par mes soins à ce jour, mais je cherche ...) d'Edouard Seguin : *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots et des autres enfants arriérés ou retardés dans leur développement, agités de mouvements involontaires, débiles muets non-sourds, bègues, etc.*, Paris, J.B. Baillière, 1846.

Si Seguin n'est pas un pote à Jean Itard, c'est un cousin...

La grande victoire de l'idiot sera qu'il n'a pas cessé de déranger, de poser problème à ceux qui l'ont étudié, il a malmené le classement médical et surtout démontré son inefficacité. Trop difficile à cerner, l'idiot sera abandonné par la médecine et livré, comme le

¹. Cesare Lombroso, *L'Homme criminel : criminel-né, fou moral, épileptique, criminel fou, criminel d'occasion, criminel par passion, étude anthropologique et psychiatrique*, Paris, F. Alcan, 1885, 3 vol., in Véronique Mauron et Claire Ribapierre, *Les figures de l'idiot*, op. cit., p. 109. Voir illustration page suivante.

². Cesare Lombroso, *L'Homme de génie*, in Véronique Mauron et Claire Ribapierre, *Les figures de l'idiot*, op. cit. p. 13.

³. Dostoïevski, *L'Idiot*, t.2, Arles, Actes Sud, 1993, p. 374 -375.

fut Victor, à sa solitude. A bien y regarder, l'idiot a-t-il vraiment disparu ? J'aurais tendance à penser que le discours médical autour de l'Idiot que tenait Pinel et sa controverse par Itard ou Seguin n'a fait que glisser sur une autre figure plus contemporaine, celle de l'autiste. Deux courants s'affrontent autour de l'autisme, ceux qui pensent que c'est une psychose dont il faut trouver les articulations pour s'orienter dans son traitement et ceux qui pensent que c'est la pathologie de celui qui ne se connaît pas lui-même, étant totalement autre, comme l'idiot, l'autiste resterait incurable. Il reste la piste génétique très silencieuse actuellement... trop simple peut-être.

Enfin, l'idiot échappe, glorieux, à toutes ces épreuves, faisant éclater en mille morceaux la moindre tentative de définition en laissant derrière lui un épais parfum de bêtise...

L'idiot nous vient du grec *idiôtês* (simple- particulier) en opposition à *magistrat* dans la cité, ce qui donna traduit en latin *idiota-tes* (qui n'est pas connaisseur) Du latin, donc, nous arrive l'acception d'ignorance.

L'imbécile, lui, descend directement du latin, *imbecillus* (sans bâton-sans soutien) et désigne en première intention une personne faible physiquement. A cette occasion comment ne pas céder à la locution de l'époque classique : le sexe imbécile (1580-Garnier) pour désigner la femme¹...(ceci bien entendu dans une volonté d'éclairage sémantique!) L'adjectif signifie ensuite : dépourvu d'intelligence, faible d'esprit. Il fut employé aussi par la médecine comme nous l'avons vu pour graduer la déficience mentale.

Fernando Savater dit à son fils que « la seule obligation que nous ayons sur cette terre, c'est de ne pas être des imbéciles.² » Il définit l'imbécile comme « celui qui a besoin d'une canne pour marcher car il est boiteux, et s'il boite, ce n'est pas des pieds mais de l'âme. Son esprit est amoindri et bancal, même si son corps fait des cabrioles impeccables.³ » L'imbécile serait celui qui ne sort pas d'une sieste permanente même s'il a les yeux ouverts et qu'il ne ronfle pas. Savater lance une liste de définitions pour tenter de cadrer l'imbécile et finit par se rendre à l'évidence, l'imbécile est un concept fuyant : « L'imbécillité est parmi nous et ne pardonne pas ! » A bien y regarder, il s'aperçoit qu'il est affecté par tous ses symptômes et à l'image de Savater, je m'en déniche un tous les jours.

Tout semble s'organiser autour de canons de morale en mal de définitions. Seuls certains surdoués autoproclamés peuvent tenter une nosographie qui les placera sans nul doute en haut du bocal. Ces « premiers des hommes » s'accordent une bonne « oreille éthique » comme un bon goût inné qui leur permettent cette acuité en termes de jugement de valeur. Flaubert les avait repérés et les fuyait comme la peste. Il visait les bourgeois et cette suffisance qui les caractérise.

L'idiot et l'imbécile sont désormais abandonnés par le champ médical car définitivement rebelle à la nosographie, néanmoins, cette période aura contribué à charger de nocivité le contenu sémantique de ces derniers.

Pour conclure cette première partie, je fais le vœu qu'il puisse être possible de penser le progrès humain sans tomber dans les affres du mépris, de la négligence, de l'oubli de la vulnérabilité d'autrui. Je fais le vœu que la maxime de Kant puisse faire écho, pour commencer, au cœur même de l'hôpital, et penser l'Autre comme une fin, jamais comme un

¹. Garnier, in Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Op. cit., p. 1785. Si d'aventure il arrivait que ces quelques lignes tombent entre les mains délicates de la gent féminine, qu'elle sache que je m'inscris en faux devant tant de mépris (Cette note fait suite à la lecture de mon épouse...)

². Fernando Savater, *Ethique à l'usage de mon fils*, Paris, seuil, 1994, p.101.

³. Ibid., p. 102.

moyen. Je fais le vœu que la différence soit abordée comme une chance pour un enrichissement mutuel et que le soin procède d'une intention partagée de rencontre humaine.

Le destin de l'idiot, celui de l'imbécile du crétin et des autres figures dérangeantes sont liées à la bestialité et par conséquent à celui de la bêtise sous sa forme première de nocivité.

La bêtise n'est pas forcément là où nous décidons de l'employer et nous avons vu que l'idiot n'était pas nécessairement celui que nous pensions. Cela me semble être un bon départ pour justifier un peu de méfiance envers soi-même et pratiquer un système d'analyse par l'activité paranoïaque critique chère à Dali.

Dernièrement, j'ai rencontré un monsieur qui se vantait d'être un imbécile.

Il disait : « je suis un imbécile ! »

Je lui ai dit : « Monsieur...c'est vite dit ! »

Tout le monde peut dire « je suis un imbécile » il faut le prouver !

Il m'a dit : « je peux ! »

Il m'a apporté les preuves de son imbécillité avec tant d'intelligence et de subtilité

Que je me demande s'il ne m'a pas pris pour un imbécile !

Raymond Devos.

Raymond Devos pointe avec justesse le dilemme qui gravite depuis le début autour de la bêtise et que nous soulevions plus haut : Qui est l'imbécile ? Celui qui juge ou celui qui est jugé ? Tout fonctionne comme si la bêtise nous échappait sans cesse. Il suffit de s'en revendiquer ou d'en accabler autrui pour sentir son effet délétère nourrir l'espace. Non seulement elle nous échappe mais elle se retourne et vient nous habiter en passager clandestin, si bien qu'on ne sait plus trop où elle se situe vraiment. Un effort constant de vigilance ne permet pas forcément de s'en départir. C'est à partir de cet effet délétère que nous examinerons de près, que la bêtise se meut et se transforme.

Le sérieux des intentions

Esclaves de nos opinions comme de nos intérêts, à force de nous prendre au sérieux nous devenons stupides. La science tourne au pédantisme, au lieu d'émanciper l'intelligence, elle l'abêtit... En perdant notre esprit, nous avons perdu notre liberté.¹ »

P.-J. Proudhon

Doit-on tout prendre au sérieux ? Les tristes le font. Peut-on rire de tout ? Les grossiers et les vulgaires s'en occupent. Aristote nous inviterait certainement à une juste mesure entre l'excès et le défaut. Mais alors, que faut-il prendre au sérieux et sur quoi pouvons-nous rester légers ?

Pas de recette hélas ! Ou plutôt de vrais-je dire « heureusement ! » Non, pas de protocole du sérieux ni du prêt à rire. Pourtant vous trouverez partout des moralistes ou des gens bien intentionnés qui auront la propension gratuite de vous expliquer qu'il ne faut pas plaisanter avec ça parce que c'est un sujet trop grave...ou à contrario que l'énormité qui vous a choqué n'avait pas lieu de le faire puisque c'était pour rire...

Il va donc falloir se débrouiller avec l'humour et son contraire, le sérieux. Les pratiquer comme les reconnaître va s'avérer un art difficile. Les pratiquer relève de l'intention, par conséquent il appartient à chacun de se positionner mais je préfère m'étendre sur la difficulté de les reconnaître. « On ne voit bien qu'avec le cœur » nous dit Saint-Exupéry, « penser l'autre comme fondamentalement méchant nous dit Machiavel », « l'activité paranoïaque critique » nous dit Dali. C'est en tentant de décrypter l'intention que l'on se détermine face à l'altérité. Machiavel propose une position stratégique qui imagine systématiquement le Mal dans cette intention d'autrui, c'est sûrement une stratégie payante sur le plan politique et qui évite nombre de désillusions sur le plan humain mais qui tend hélas vers le retrait et n'offre qu'une attitude possible : la méfiance obligatoire.

Ce n'est pas encore l'attitude rêvée pour suffire à la réalisation d'une voie d'humanité. Comment ne pas avouer que je m'abandonne pourtant quelques fois à cette idée dans mes périodes désenchantées, seuls, quelques rares êtres de cœurs me laissent croire, que gît dans la jarre à Pandore, un mince espoir.²

De ne pas faire confiance, le résultat consiste à rejeter toute forme d'humour et de sérieux en pensant qu'ils sont empreints tous deux d'une intention de mal. S'il y a des leçons à retenir chez Machiavel, précisément dans *le Prince*, c'est que l'attitude qu'il prône doit être considérée dans son contexte de crise politique et vouloir s'y conformer pour un quotidien de vie relèverait d'une volonté d'efficacité mécanique plus que d'une tentative humaniste. Il exhorte à la méfiance même en ce qui concerne le silence d'autrui : « s'agissant des sujets, quand les choses ne bougent pas, on doit craindre qu'ils ne conspirent secrètement.³ » Voir le

¹. P.-J. Proudhon, *Confession d'un révolutionnaire*, cité par L. Guillermit, *La liberté*, in Michel Adam, *Essai sur la bêtise*, Paris, La Table Ronde, 2004, p. 124.

². A l'instar de Monsieur Jourdain qui fait de la prose sans le savoir, ces deux alexandrins qui finissent cette phrase sont un accident. Cette figure de style ne m'étant pas familière, j'invite lecteur à la relire pour un instant de poésie... Ah ! bêtise quand tu nous tiens...

³. Machiavel, *Le prince*, Paris, Flammarion, 1992, p. 146.

mal partout nous isolerait, néanmoins par expérience, un peu de prudence (plus que de méfiance) facilite le positionnement. L'humour est quelques fois utilisé pour séduire et circonvenir une altérité en vue d'une alliance et renforcer des positions isolées. Il s'agit pour la bêtise de rallier l'opinion molle à son intention et l'humour peut ainsi devenir dévastateur.

Je prends pour exemple cet infirmier qui, sous le prétexte de l'imitation humoristique auprès de ses collègues, caricature l'accent maghrébin dans un français voulu très approximatif à chaque fois qu'il parle d'un patient d'origine nord-africaine hospitalisé qu'il ne supporte pas dans son service. Son comportement est récurrent à chaque fois qu'un patient de cette origine se présente dans le service. Cet humour n'est pas gratuit, il tente l'alliance discriminatoire. Combien de ses collègues, par le fait de le laisser dire sans réagir, pour ne pas le blesser, diront certains, parce qu'ils n'osent pas l'affronter, diront d'autres, vont cautionner cette moquerie délétère qui installe une atmosphère irrespirable au sein de l'équipe.

Les remarques de quelques courageux l'invitant à la modération sur ce type d'humour ne l'atteignent pas et il accuse ces derniers de manquer d'humour. Certains autres de ses collègues se sont fait absorber dans l'alliance et participent joyeusement à la « plaisanterie ».

La bêtise se nourrit dans le nombre et à mesure que cette bêtise prend du pouvoir elle s'assume d'autant mieux et le masque de l'ange laisse la place au visage du Mal. Aussi, le vocabulaire s'enrichit avec des termes comme « le *gnoul* de la 6 », « Le *petit gris* de la 12 nous fait son syndrome méditerranéen.¹ »

Les remontrances hiérarchiques et les recadrages sur les règles professionnelles autour des soins sans discrimination n'ont eu pour effet que d'imposer une prudence d'affichage de ce comportement et de transformer l'alliance en martyr. Ce qui ne les empêche pas de continuer de plaisanter à ce sujet arguant la liberté d'expression et qu'ils le font en dehors des soins, dans la salle de repos, et qu'ils n'obligent personne à penser comme eux... Nous verrons plus loin que l'espace de soin n'est pas forcément qu'un espace éthique exempt de barbarie, le paradoxe existe.

Si les expressions citées sont explicites avec l'intention de discrimination, il n'en est pas de même au départ dans la phase de recherche d'alliance. Essayer de faire le lien entre l'action (ou les paroles) et l'intention ou les conséquences qui en découlent, s'avère être un exercice compliqué que l'on ne peut régler qu'en notre âme et conscience en élaborant une intime conviction. Si la possibilité d'un temps de réflexion s'offre, le fait de mettre en débat ce dilemme au sein de l'équipe éclaire généralement par la richesse des logiques différentes ou convergentes sur la décision à prendre et les actions à mener face à des remarques licencieuses concernant un patient. Le partage de l'interprétation limite les jugements hâtifs et la prudence facilite le positionnement.

Il nous appartient à tous d'être vigilants sur d'éventuelles ingérences du Mal et de ne rien supporter ou cautionner qui puisse l'initier.

Quand l'humour s'occupe du sérieux et donc de ce qui est considéré comme important, de grandes conséquences, il doit faire alliance avec la prudence pour ne pas verser dans le vulgaire et l'indécence. Montaigne nous dit que « ce qui est sérieux n'est pas fait ou dit pour l'amusement, et ne peut prêter à rire.² » Cela ne nous renseigne pas sur ce qui est sérieux de ce qui ne l'est pas mais on peut comprendre que tout ne prêche peut-être pas à rire.

¹. Voir *Ethique du consensus*, mémoire DESS 1, Université de Marne-La-Vallée/AP-HP, 2003, p. 31. Où il est expliqué comment, sous le prétexte de ce syndrome hypothétique, les peuples méditerranéen exprimeraient la douleur de façon exagérée.

². Montaigne, in Dictionnaire de la langue française Le Robert, op. cit., p. 3476.

Coluche soutenait que l'on pouvait rire de tout sans être vulgaire. Je crois qu'avant de rire de tout, il est bon d'en vérifier l'innocuité immédiate car l'humour est une arme redoutable de la bêtise sérieuse.

Le principe de non-malfaisance (*primum non nocere*) nous aliène à l'heuristique de la peur dont parle Hans Jonas dans son *Principe Responsabilité*, la peur des conséquences, et il est nécessaire que nous en tenions compte dans le processus d'intention qui concerne les actes, paroles et décisions qui ont trait autour de la vie. Conséquemment, il est évident que tous les acteurs autour de la vie en général, et du soin en particulier, se retrouvent couverts de cet habit moral qui oblige le respect, la dignité, la responsabilité. La vulnérabilité de l'autre en tant que patient oblige une attitude éthique du soignant. De ce fait, le rapport à la personne soignée se situe au-delà de ce flou qui règne autour du sérieux ou de l'humour qui peuvent être récupérés par le cortège des intentions de bien ou de mal.

C'est d'un niveau éthique qu'il s'agit, celui du respect. Les langages portent le destin des phrases, notre humanité nous oblige à les assumer et en tant que soignants nous devons d'en anticiper l'impact face à la vulnérabilité d'autrui.

Dans Bouvard et Pécuchet, Flaubert enregistre ces langages. Ils apparaissent comme une farce par rapport aux savoirs mais le problème du langage est dissimulé, le ton, l'*éthos* du livre est très incertain, on ne sait jamais si c'est sérieux ou pas. Flaubert s'est bien aperçu que le langage n'a pas d'innocence ni de certitude, rien ne le fonde que lui-même, rien ne le garantit.

De là un vertige s'installe et l'on sent le possible entre le langage de l'espoir et celui du risque, là justement où guette la bêtise. « Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois son opinion sur les choses de ce monde, sans risque de passer plus tard, pour un imbécile ?¹ »

¹. Gustave Flaubert, Lettre à Georges Sand, in Entretien avec Roland Barthes, « La crise de la vérité », propos recueillis par Jacques Brochier, Magasine littéraire n°108, Janvier 1976.

Apologie de la bêtise nécessaire

Pendant la canicule, nombre de personnes
s'écrient : « C'est effrayant, il fait 35° à l'ombre ! »
Mais qui les oblige à rester à l'ombre ?

Pierre Dac

Tout cela ne veut pas dire qu'il ne reste pas de place à la spontanéité, car je crois puissamment à la légèreté de l'être dès le moment où elle ne se fige pas dans une intention. C'est là justement que se séparent la légèreté de l'être, cette bêtise naturelle, de la lourdeur rémanente d'une bêtise intentionnelle.

Il faut revendiquer le droit à l'erreur, le droit de se tromper d'attitude, augmenté d'un devoir de réparer car c'est aussi revendiquer le *droit d'être bête* sans intention de nuire et le devoir de réparer si erreur il y a. C'est aussi permettre à chacun une différence et sortir du risque d'une pensée lisse et sans surprise.

Néanmoins, et là j'insiste sur l'acte léger, spontané, irréfléchi, l'acte dénué de toute intention et donc momentanément extrait d'un contexte moral. Il s'agit de cet acte qui passera inaperçu dès le moment où il s'inscrit dans une logique de l'instant et que l'on qualifiera de « manqué » quand ses conséquences seront préjudiciables. Celui-ci s'inscrit sur un premier niveau de rapport avec autrui. Il peut avoir des conséquences bonnes comme mauvaises mais dans le cas où il aurait de graves conséquences, il peut changer de registre et il ne s'agirait plus alors d'un acte léger, mais d'un acte irresponsable.

Et même serait-il irresponsable, est-il condamnable de la même façon qu'un acte dont l'intention relèverait du mal ? Pas sur le plan juridique pénal en tout cas, la peine sera moindre. C'est pourquoi je ne veux pas minimiser les conséquences d'un acte mais il est essentiel d'en connaître le support d'intention avant de le condamner trop rapidement.

« Pour les Grecs, le mal est foncièrement étranger au cœur de l'homme, il ne le commet que par suite d'une ignorance, d'une erreur. S'il fait le mal c'est par accident.¹ ... » Je tiens donc à faire une différence par ce que j'entends entre un acte léger et un acte irresponsable. Ce dernier suppose qu'il aurait dû être responsable, qu'il relevait d'une obligation morale. Pour ma part, il ne s'agit surtout pas d'imputer à l'ignorance la conséquence négative d'un acte, et de « faire de l'ignorant un assassin en puissance.² » L'ignorant a accès à la loi morale, selon Kant elle est en lui. Ce que je tenais à souligner ici, c'est le caractère d'un acte léger qui doit son essence à l'absence d'intention et de cette façon supporte d'être léger comme ses conséquences n'atteignent pas les critères de gravité morale d'un acte irresponsable.

La légèreté de l'être, c'est bien elle qui porte en son sein cette bêtise naturelle dénuée de toute inférence extérieure. C'est aussi elle qui promeut l'authenticité de l'être et par

¹. Eric Fiat, « Aristote, éthique de Nicomaque : La question de l'ignorance et de la volonté », Cours de première année universitaire 2002-2003 – Université Marne-La-Vallée/AP-HP, 2003, p. 20.

². Ibid, p.20.

conséquent sa sincérité. Autant de valeurs qui permettent de faire le lien entre l'action et l'intention ou la non-intention, et par suite déterminer sa position face à autrui. La bêtise naturelle est donc en lien avec l'authenticité et la sincérité. La bêtise nocive, elle, aura tendance à la dissimulation tant qu'elle ne sera pas assez forte pour s'exprimer sans risque.

Même si Descartes pensait qu'il fallait avancer masqué, la dissimulation est une position moralement intenable et seul le mal peut la nourrir. C'est ce qui définit la position de Montesquieu dans son *Eloge de la sincérité* « Ceux qui ont le cœur corrompu méprisent les hommes sincères, parce qu'ils parviennent rarement aux honneurs et aux dignités ; comme s'il y avoit un plus bel emploi que celui de dire la vérité ; Comme si ce qui fait faire un bon usage des dignités n'étoit pas au-dessus des dignités mêmes.¹ »

Voilà donc pourquoi la légèreté n'est pas intrinsèquement nuisible, elle se démarque de toute forme d'intention.

Le principe de bienveillance, lui, relève d'un niveau d'intention différent de celui de la non-malfaisance. En effet, l'intention de bienveillance ne procède pas du même calcul que celle de ne pas nuire. Cette dernière procède d'une intention de non-intention de nuire ou de ne pas nuire par inadvertance ou par négligence et par conséquent demande un calcul plus élaboré que l'intention de bienveillance.

La non-malfaisance procède donc d'une double intention. Ce que je voudrais proposer, c'est l'idée que la bienveillance est donc plus proche d'une attitude naturelle que la non-malfaisance dès le moment où elle ne demande qu'une intention simple. C'est dans ce sens que je pense qu'il faut savoir marcher avant d'être acrobate, et donc, la spontanéité, la légèreté ne relevant pas d'une intention de nuire, doit être vue comme une signature de l'être, une écriture de soi, plus qu'un manque de quelque chose. Soyons légers donc, tout en prenant garde de ne pas devenir irresponsables.

Cela pour ne pas nous paralyser dans notre quotidien car une heuristique de la peur de l'acte manqué nous amènerait à nous empêcher de penser pour éviter de mal-faire. Mis à part un bon scénario de science fiction où une élite penserait à la place de la majorité, l'homme est heureusement assez bête pour s'émanciper et assumer sa propre bêtise. Ce qui nous pousse à la liberté d'agir en dépit des dangers et des pièges, c'est le syndrome de « la chèvre de Monsieur Seguin. » Si dans la fable l'issue semble tragique, elle renvoie aussi à la force du concept de liberté et des lois de la nature.

Il ne faut pas confondre spontanéité et liberté, si la première est en lien direct avec la nature, la seconde donne la possibilité de dire non, de faire un choix. Pour illustrer liberté et spontanéité je reprendrai le cours de Monsieur Fiat nous expliquant la différence entre ce que l'on a coutume d'appeler fidélité chez l'homme et chez l'animal. La fidélité chez l'animal ne procède pas d'un choix, chez le loup par exemple, la femelle élue par le mâle dominant reste la seule à reproduire son cycle hormonal avec ses chaleurs et donc ses signaux d'excitabilité pour le mâle. Les autres femelles bloquent leur système hormonal et ne sollicitent pas le mâle ; On ne peut donc pas parler de fidélité chez l'animal, il n'a pas le choix. Il subit les mécanismes naturels, la spontanéité de la nature.

¹. Montesquieu, *Eloge de la sincérité*, Mille et une nuits, 1995, p. 16.

L'homme par contre a la possibilité du choix de non-fidélité, c'est pourquoi la fidélité procède de la liberté de l'être ou pas. C'est ce qui rend la fidélité de l'homme d'autant plus belle.

« La fidélité, c'est la liberté de commettre l'adultère par imagination.¹ » On sent très bien que si cette liberté est capable de nous donner l'opportunité du plus grand bien, elle est toute offerte à la bêtise pour s'engouffrer vers des abîmes plus obscures.

Voilà sûrement la piste majeure à explorer pour la recherche autour de la bêtise. Les deux formes pressenties fonctionnent de manières totalement étrangères :

La bêtise légère, naturelle, n'est mue que par l'instinct, la spontanéité et la sincérité, elle est sans intention et en lien direct avec la nature.

La bêtise lourde, nocive, procède d'un moteur, la liberté d'une intention : Le choix d'écarter la problématique existence de l'altérité dissensuelle.

¹. Denis de Rougemont, cité par Eric Fiat, cours de DESS 2, le 12 mai 2004.

- Deuxième partie -

La bêtise :

une pathologie éthique ?

Nous pouvons avancer dès maintenant que la bêtise n'a rien à voir avec une déficience mentale prédéterminée. Il ne s'agit pas d'une pathologie somatique non plus, bien que dans la symbolique elle ait des caractéristiques qui tendent à penser qu'elle fonctionne de la même façon : contagion, formes aiguës et chroniques, la thérapeutique...

Il se pourrait qu'elle soit bien pire qu'une simple pathologie somatique, issue d'une volonté d'occuper tout l'espace, d'une intention délétère, elle pourrait se révéler comme la plus infecte des pathologies éthiques.

De la bêtise nocive

Il conviendra, dans un premier temps d'examiner cette bêtise issue de cette hérédité anthropocentrique, celle qui prône dans la nature l'excellence de l'homme. Celle qui définit l'homme excellent et par conséquent qui rejette l'imparfait. Cette bêtise procède d'une intention et n'est pas dépourvue d'une forme d'intelligence. Centrée sur elle-même, elle s'inscrit dans un projet de confort. On sait que l'intelligence se donne au plus offrant, qu'elle n'est pas destinée qu'au bien du monde. Quand l'intelligence se met au service du mal, un effet nuisible s'installe et la bêtise nocive prend corps. Cette logique se construit autour d'une distorsion rationnelle qui consiste à mettre en œuvre tous les moyens qui vont concourir à son plus grand bien sans s'embarrasser des règles morales en vigueur. La bêtise s'immisce là dans le domaine de la perversité, prédilection du mal. Cette bêtise est donc celle de la Bête qui porte le mal. Elle n'a rien à voir avec l'animal lui-même, elle ne touche que son acception péjorative véhiculée par les anthropocentristes.

Si je me suis appesanti sur la pensée du XIX^e siècle autour de l'idiot et de l'imbécile, c'est pour tenter une dichotomie d'avec la bêtise. Il est difficile aujourd'hui, avec l'évolution de chacun sur le plan sémantique, de les séparer de la bêtise. La médecine n'utilise plus ces termes dans son jargon (en tout cas, pas pour définir des pathologies...) De ce fait, l'idiot et l'imbécile se retrouvent propulsés dans le vocabulaire sur un chevauchement sémantique entre toute la lourdeur héritée du champ aliéniste et les anciennes acceptions plus légères désignant la bêtise naturelle ou occasionnelle. Pour cette raison, j'émettrai quelques réserves chaque fois qu'il s'agira de mélanger la bêtise à l'idiotie ou l'imbécillité. Comme nous l'avons vu chez Savater qui nous exhorte au devoir de ne pas être des imbéciles, Liicéanu va désigner l'imbécillité comme une forme d'incurabilité de l'esprit.

Nous nous devons maintenant de faire la différence entre *faire* l'imbécile et *être* un imbécile. La qualité ontologique de l'imbécillité renvoie à la pensée aliéniste dans le rapport avec un état incurable et sans retour possible vers la notion d'humanité, alors que l'emploi du substantif laisse entendre que l'esprit garde le contrôle, le temps d'un carnaval où l'on se déguise en imbécile. Partant sur cette base nous sommes en mesure et en devoir d'employer le terme *d'imbécile* à bon escient et de ne plus confondre *l'être* et le *faire*.

Par exemple, chez Gabriel Liicéanu, la bêtise occasionnelle représente un phénomène universel, elle s'oppose à une autre forme de bêtise qu'il définit comme « erreur affectivement consacrée, la bêtise constitutive (ou imbécillité)¹ » il verse ainsi la bêtise dans le champ aliéniste, ce qui, à mon sens, reviendrait à sous estimer la bêtise. Si la bêtise était une déficience mentale, dans l'acception qu'il lui donne en la définissant par imbécillité, il suffirait, comme on l'a fait dans le passé, de la déresponsabiliser en lui donnant une couleur psychiatrique, comme l'état de quelqu'un qui se rendrait étranger à soi-même. Le plus grand des dangers serait justement de confondre bêtise et imbécillité car de cette manière on sous estimerait cette bêtise, on l'affecterait au champ de l'irresponsable et ainsi, on prendrait le risque de l'oublier. Cela reviendrait à excuser un calcul dévastateur qui abandonné à l'indifférence, attendrait son heure et s'éveillerait un jour en barbarie. Parallèlement, Liicéanu a parfaitement conscience de la dangerosité de la bêtise, il a détecté la nocivité potentielle qui peut mener à la catastrophe quantité d'hommes, des peuples entiers voire toute l'humanité. Il l'accuse « d'ériger l'immobilité en tant que projet.² »

La bêtise comme projet figé est effectivement celle qui peut jouir d'elle-même, celle qui va se nourrir et grandir en n'appliquant que sa propre logique. Elle se fige dans le sens ou elle ne va pas chercher à s'enrichir d'une autre logique. Elle se fige dans sa vérité unique. Elle est un projet car elle se fixe dans une logique qui s'inscrit dans le temps.

Pour illustrer parfaitement cette logique, Flaubert ciblait les bourgeois qui ne rêvaient que de noblesse. Par exemple à l'image de monsieur Jourdain qui veut se placer dans le beau monde, la fin justifie les moyens et il n'hésite pas à sacrifier sa fille dans un mariage qui ne le servirait qu'à lui et insensible aux railleries de son entourage il se laisse berné par l'escroc Dorante. Monsieur Jourdain en arrive à se pâmer de faire de la prose sans le savoir.

La fatuité nourrit cette catégorie de personnes qui ne s'épanouit que par sa superbe. Il convient alors de se faire Cléante pour endormir ces fats dans leur bêtise car leur faire la guerre confine quelques fois au suicide. En effet, si la méchanceté ne s'affiche pas en première intention, les moyens utiles au projet ne se limitent pas dans le champ de la morale.

Le paradoxe du « projet figé » a l'avantage de laisser supposer la partie immergée de l'iceberg, celle justement qui évolue sous la surface, invisible, insoupçonnable, insaisissable.

Je tiens cependant à mettre davantage l'accent sur le projet que sur la fixation. En effet, cette bêtise va cheminer et nourrir des espoirs pour elle-même dans le temps mais à la fixation je préférerais le processus de fermeture.

L'immobilité ne dépeint pas assez l'intention du mal, par contre la fermeture suppose mieux cette intention qui, de fait, va lui faire endosser la responsabilité de ses actes. Ne pas vouloir confronter ses idées pour protéger cette idylle entre soi et une idée revient à verrouiller les issues qui mènent à l'altérité. Cette consécration affective va, dès lors, imprimer une distorsion rationnelle de l'ordre de la perversité, « une grimace de l'esprit » dit Liicéanu, « qui rend l'homme égaré, amoureux de son égarement. » Plus sévère que cet auteur, j'aurais tendance à penser que cette bêtise, qui s'est présenté un instant comme une option du Mal à l'esprit de l'homme, l'a totalement englué et s'est transformée en attitude. L'appropriation de cette attitude relève de l'intention, d'un choix et la pensée peut rester viciée par cette connivence (j'aime bien la sonorité de ce mot ...) entre le Mal et l'esprit.

¹. Gabriel Liicéanu, *De la limite - petit traité à l'usage des orgueilleux*, Paris, Michalon, 1997, p. 89.

². Ibid, p. 88.

Le calcul de la bêtise

Croyant mesurer la bêtise en inventant des normes autour de l'intelligence, les aliénistes et les psychologues se sont fourvoyés dans leur recherche et n'ont réussi qu'à démontrer que la bêtise était incommensurable. Par contre, toute cette série d'expérience nous dévoile la propension première de la bêtise qui se trouve être la mesure. Oui, car si la bêtise est incommensurable, elle mesure tout ! C'est sa disposition première. Je dirai même qu'elle mesure pour ne pas être mesurée.

Elle mesure, elle vérifie qu'elle a assez de place pour s'installer, elle pose les règles, organise son monde, elle juge à son avantage et échappe aussitôt à toute tentative de classification et d'enfermement. Elle est son propre objet de référence, elle supprime le trajet entre le sujet et l'objet. Elle objective par subjectivisme forcené. Elle fonde les normes et construit le cosmos en fonction de ses besoins.

Tiens, nous avons déjà vu ça quelque part, une similitude avec le propre du consensus actuel pourrait laisser penser à une filiation de ce dernier à la bêtise. Le fait de fonder les normes à mesure que les besoins de l'homme se font jour plutôt que d'essayer de se mettre en accord avec la nature pourrait donc bien relever de la bêtise. Heidegger et Jonas l'avaient pressenti, l'un par les effets délétères de la technique, l'autre par la nécessité du respect de notre monde à travers une éthique du futur.

Donc, la bêtise mesure et fonde ses propres normes, tel est son calcul qui consiste à installer confortablement le mal dans l'esprit de l'homme. L'opportunité se transforme en attitude, l'attitude en vérité, la vérité en contrefort verrouillé contre toute possibilité de pénétration adverse. La confrontation à une logique différente est une mise en danger pour la bêtise et pour cela elle doit se mettre en sécurité, s'isoler pour ne pas être dérangée dans ses idées. Elle va s'écarter du rival potentiel ou isoler ce dernier.

Il faut pour cela, qu'elle règle ses rapports avec autrui une bonne fois pour toutes de façon à ne pas s'épuiser en négociations qui remettraient en question l'univers dont elle dépend. Son ambition n'est pas seulement d'avoir raison mais plus exactement d'avoir raison de l'Autre.

La place de l'Autre

La bêtise et l'intelligence, sont rebelles toutes deux à une quelconque mesure. Il en ressort que nous pouvons tous trouver un autre semblable intelligent aussi bien qu'un autre semblable bête. Ceci tout simplement du fait que la dialectique n'est possible que si l'on poursuit un objectif bien précis dans un cadre social dont les normes préétablies sont déjà définies en termes d'intelligence et de bêtise. La raison ne nous pousse pas forcément vers l'intelligence et si d'aventure il nous arrive de percevoir au loin quelques-unes de ses lueurs, le chemin pour s'y rendre n'est pas sans encombre. Je veux croire qu'il ne soit pas possible qu'une dialectique puisse régler le débat.

On ne peut être ni totalement bête ni totalement intelligent. Même si cela ne semble pas être la découverte du siècle, elle a l'avantage de nous offrir deux présents essentiels que sont l'espoir et le doute : L'espoir de ne pas se laisser enfermer dans une sous catégorie, et le doute de la pertinence d'une éventuelle supériorité vis à vis d'autrui. La dialectique autour de la bêtise et de l'intelligence, pour qu'elle soit progressiste, doit s'orienter vers la prudence que l'on doit porter à sa propre réflexion, autant qu'à la méfiance que l'on doit observer face à la prédation.

La bêtise est douée en calcul, nous l'avons saisi. Même si elle change les règles, les calculs restent opérationnels. L'important pour elle étant que ses propres lois puissent la combler. Il s'agira donc pour elle de faire en sorte que ces lois légitiment son existence et favorisent son épanouissement. Pour ce faire, quand la bêtise se heurte à un raisonnement différent, elle ne cède rien, elle prend tout ce qui l'intéresse et qui correspond à son appétit, elle campe sur sa logique et se débrouille pour faire son chemin. C'est le théorème d'Iznogoud :

L'Autre = Rien => Rien + Bêtise = Bêtise

Donc : Bêtise + Autre = Bêtise

Quand la bêtise se trouve des affinités elle les phagocyte : Bêtise + Bêtise = Bêtise

Le théorème d'Iznogoud provoque inmanquablement le syndrome du même nom qui consiste à construire son mode d'existence autour d'une seule et même pensée :

« Je veux être Calife à la place du Calife ! »

Le personnage de bande dessinée de Goscinny et Tabary, le grand Vizir Iznogoud, caricature la quête aveugle de pouvoir et la concupiscence. Sur un fond d'utilitarisme raccourci, la fin justifiant les moyens, la réflexion circulaire ne s'extrait jamais de la logique de base. Ce syndrome est omniprésent dans tous les systèmes hiérarchiques, l'hôpital n'échappant pas à la règle, notamment lors des renouvellements des chefferies de service... « La complaisance qu'a l'homme de Cour aux caprices du Prince a pour principal ressort le désir de commander à son tour. On n'obéit qu'à proportion qu'on veut dominer.¹ » Le vampirisme et la phagocytose sont des modes opératoires de la bêtise, elle n'a pas d'état d'âme, elle n'a que des appétits insatiables. Là est la volonté nihiliste d'éliminer jusqu'aux traces, jusqu'aux restes du désir de l'Autre. Sans désir, l'Autre n'est plus dangereux, il devient copieusement vide et il ne reste plus qu'à l'absorber comme infiniment Même. Ici se réalise « l'extase de l'Andouille² » Il reste toutefois une précision à donner, l'Autre n'est pas dangereux en tant qu'autre, il devient dangereux quand il est différent, c'est à dire trop

¹. Alain-Gérard Slama, *L'angélisme exterminateur*, Paris, Bernard Grasset, 1995, p. 137.

². Formidable expression du Professeur Dominique Folscheid, elle aurait pu faire un merveilleux titre de mémoire, mais bon, l'Université me donne des retenues...

proche, et donc dérangeant. C'est par la différence que s'exprime la velléité de tenir l'Autre à distance, voire de l'éliminer. Le racisme fonctionne comme cela.

Quelle place, le clone par exemple, laisse-t-il à l'Autre ? Le clone n'est-il pas une production de soi ? Cela ressemble fort à l'idéal de bêtise que nous venons de décrire, l'Autre n'est même plus dans la réflexion que porte le clonage. L'Autre laisse la place au Même et de la sorte toute trace d'altérité se trouve écartée d'emblée. La bêtise se pose comme référence, norme de laquelle surgira son univers uniforme.

La médecine nous offre aujourd'hui des illustrations caricaturales du processus de bêtise. Après s'être occupée de classer les niveaux d'intelligence (ou de bêtise) la voilà qui s'intéresse à l'esthétique, elle s'en est fait une spécialité : La chirurgie esthétique s'offre comme un moyen de surseoir à la laideur et d'accéder au Beau. Le Laid ne serait plus une fatalité, La putain médicale s'offre, moyennant des sommes conséquentes pour le désavouer. Mais quel est ce Beau ? Ne peut-on pas y voir l'ombre de la bêtise qui pousse la différence à laisser la place à la norme ? Et quelle norme ! Une nouvelle acception du Beau qui ne serait pas forcément accessible à tous aux vues de son coût, et qui s'emprisonne lui-même dans un uniforme qui le rend laid. La normalité peut devenir alors monstrueuse. De là qu'est-ce qui m'empêche d'avancer que le normal n'est que la réussite sociale d'un monstre ? Ce Beau étant devenu tellement uniforme, que certains s'emploient aujourd'hui à la quête du plus-que-beau et on en arrive à ces « énormités » qui relèvent pour le moins de la bêtise et au pire d'un malaise plus complexe (ou d'un complexe en mal-aise.)

Serge Gainsbourg disait que « la laideur a un avantage sur la beauté, la laideur, elle, elle dure... » cet aphorisme fonctionne encore mieux avec ces nouveaux canons de beauté !

Si l'on tente encore de mesurer l'intelligence, ce n'est peut-être pas un hasard. Peut-être est-ce parce que la bêtise a une propension naturelle à mesurer le monde. La bêtise a besoin d'un cadre, d'une hiérarchie, de classer et d'ordonner de telle sorte que celui qui tient le mètre étalon ne se retrouve jamais en difficulté voire en disgrâce dans le dit classement. La bêtise s'assure généralement le haut du pavé. La modestie n'est pas son fort.

Je finirai ce chapitre en pointant les modes de passage à l'acte quand la bêtise écarte la différence de l'Autre. Entre le projet intrinsèque de la bêtise et son passage à l'acte je repère deux modes distincts. Un mode actif où la bêtise tombe son masque et se dévoile en barbarie sanguinaire et impitoyable, et un mode plus insidieux, passif qui consiste à laisser faire, à négliger, à mépriser la vulnérabilité de l'Autre et laisser à l'environnement vicié réaliser son oeuvre délétère. La négligence et le mépris, deux étapes qui peuvent s'enchaîner autour de la vulnérabilité. Si l'intention n'habite pas la première, elle germe et croît dans la seconde. Je voudrais juste souligner sur la négligence, son pouvoir de déréliction du fait de la rupture de lien qu'elle provoque : « Oubli de son devoir, manquement, manque de soin, insuffisance d'intérêt témoigné à une personne.¹ » Et si l'étymologie nous renseigne sur la négation de lecture d'autrui (neg – ligere) j'aurais la tentation d'y rajouter une étymologie interprétative mais que je crois plausible et qui consiste à la négation du lien avec autrui (neg – ligare.) Nous arriverions ainsi à déterminer que la négligence consiste à défaire le lien que nous aurions par devoir avec autrui et qui prend d'autant plus de sens dans le rapport soignant-soigné. Le lien défait, le devoir oublié, c'est alors dans la récurrence que va s'exprimer le mépris et que l'intention d'écarter l'Autre va mûrir quelques fois hélas jusqu'à l'hybris.

¹. Dictionnaire historique de la langue française, op. cit., p. 2359.

Le paradoxe de la bêtise : Un parfum de Narcisse

Chacun n'apprécie que
la Bêtise qui ressemble le plus à la
sienne.¹

Jean Paul

On l'a compris, l'altérité n'est pas la meilleure compagnie de la bêtise.

Elle ne se sent bien qu'avec elle-même. C'est là une construction narcissique idéale qui va plus loin que la seule nécessité de soi. L'altérité lui pose un problème d'espace, celui de sa liberté qu'elle n'entend pas partager. L'autre n'est pas forcément dérangeant de par sa différence ontologique, il est inacceptable du fait de sa différence téléologique. Il n'a pas les mêmes finalités que la bêtise, il convient donc, pour la bêtise, de l'écarter suffisamment, voire de l'éliminer pour pouvoir se réaliser. La bêtise est à l'altérité ce que le loup est à l'agneau de La Fontaine. Aucun des arguments de l'agneau ne peut convaincre puisque le loup détient *La* réponse définitive avant même que le débat n'ait lieu :

...
*Et je sais que de moi tu médis l'an passé.–
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.–
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.–
Je n'en ai point.– C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts,
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme de procès.²*

Par exemple, l'autre, quand il est idiot au XIX^e siècle, n'est pas dérangeant parce qu'il est idiot, il est insupportable du fait que la médecine et la science ne peuvent rien en tirer. On ne peut pas le convertir (Bêtise + Autre = Rien) donc on va l'animaliser (= Rien) et l'abandonner à son triste sort car indigne d'humanité et donc d'intérêt pour la médecine (Rien + Bêtise = Bêtise.)

Le paradoxe de la bêtise consiste peut-être en ceci qu'elle a besoin de l'altérité pour exprimer sa nécessité de solitude. C'est bien l'altérité qui l'oblige à s'éveiller et à montrer ses crocs.

Nier l'altérité, voilà à quoi s'emploie la bêtise en première intention car cela dépend de sa sécurité et de sa liberté. Il faut que l'autre n'existe pas, et pour arriver à ses fins elle va mettre en œuvre une machine à réduire toutes formes d'altérité. Des méthodes les plus souples aux plus barbares. « On le voit déjà à l'école, où l'on traite plus rudement un élève doué mais

¹. Jean Paul, *Eloge de la bêtise*, Paris, Editions José Corti, 2003, p. 29.

². Jean de La Fontaine, *Fables de La Fontaine, XXI, Le loup et l'agneau*, Paris, Librairie Garnier Frères, 1926, p. 40.

indocile, qu'un rétif apathique. En morale cela nous a valu l'idée qu'une volonté est d'autant plus mauvaise qu'est meilleure la conscience contre laquelle elle agit.¹ »

Etrange coalescence entre désir mortifère et réalité, entre idéal et pulsion, entre loi et plaisir. La bêtise s'exprime ici comme la puissance d'exister que s'interdit l'être moral. Nier autrui, c'est passer outre toute tentative d'humanité, toute éthique.

Encore une précision sur cette négation de l'altérité. Je tiens à insister sur le fait que cette négation doit être entendue, non pas comme une négligence, un manque d'attention, de vigilance, c'est à dire de façon non intentionnelle, mais bien au contraire comme une attitude volontairement pensée. Il s'agit d'un calcul qui tend à rejeter une proposition ou une existence. Cette négation procède d'une intention qui a trait au pouvoir et au plaisir. Cette intention est dirigée contre toutes formes d'altérité et par conséquent énucléée de toute éthique ; C'est bien ce qui va poser problème car la bêtise évolue au sein d'un système moral qui, ipso facto, va faire endosser à cette négation intentionnelle la responsabilité morale et légale de ces actes.

L'âge bête

Il est bon de jeter un coup d'œil sur ce que l'on a coutume de nommer l'âge bête. S'agit-il d'un véritablement d'un âge qui confère la bêtise ? Je ne le pense pas. Par contre l'approche psychanalytique de l'adolescent, nous éclaire sur cette période où la bêtise est un instrument d'opposition pour affronter les événements de la vraie vie. La peur des ados face à certaines situations sérieuses se traduit par la mise en place de stratégies ludiques jugées désadaptées par le monde des adultes. « Ce qui me fait peur, c'est le moment où l'on arrête de jouer!² » nous dit un patient adolescent de Paul Denis. Les solutions de l'équilibre adulte semblent inaccessibles à l'adolescent. Le fonctionnement « bête » apparaît alors « comme un recours d'urgence quand les possibilités actuelles du sujet pour traiter ses émois sont momentanément ou plus durablement débordés.³ » Ce comportement bête ressurgit à l'âge adulte à chaque fois que la situation relève d'une valeur traumatique ou chaque fois que la situation ne correspond plus à des repères connus.

Je ne suis pas très fan de toute la symbolique psychanalytique, la science interprétative me lasse rapidement quand elle se borne à un diagnostic autour de la pesanteur castratrice : « la bêtise est utilisée par l'adolescent pour suraffirmer la castration en surfigurant celle-ci. Le procédé est l'inverse de celui qui aboutit à l'hypertélie de la tête de la Méduse dont la représentation destinée à conjurer l'angoisse devant le sexe féminin en nie la castration par la multiplication des serpents symboles de pénis.⁴ » Je ne résiste pas à vous confier cette remarque de Paul Denis qui envisage derechef le contre-pied de ce qu'il avance : « Certains aspects de la bêtise – en particulier des façons d'échouer pour demander de l'aide – peuvent être considérés comme des équivalents de la faillite anale : dire des choses « bêtes » pour se faire torcher, assister... Simultanément, l'exercice affirmé d'une activité « bête » peut représenter une volonté d'indépendance, développée sur le modèle de l'autonomie anale.⁵ » pffff ! très pipi caca tout ça ! Autant l'approche psychanalytique peut enrichir la réflexion, autant elle peut la plomber d'archétypes ! Plutôt que d'y voir une

¹. Robert Musil, *De la bêtise*, Paris, Editions Allia, 2000, p. 17.

². Paul Denis, *Eloge de la bêtise*, Paris, Presses Universitaires de France, « Epîtres », 2001, p.10.

³. Ibid., p.20.

⁴. Ibid, p. 13.

⁵. Ibid, p. 23.

persévérance masochiste, forme de négation à toute aptitude à la sexualité et au plaisir, Je préférerai l'idée selon laquelle l'adolescent utilise la bêtise pour faire face à des situations nouvelles qui l'interrogent entre douleur et plaisir, une façon de tremper le pied dans l'eau pour tester la température du bain avant de s'y jeter.

Néanmoins pour me réconcilier avec la psychanalyse, je conserverai cette représentation de la bêtise des ados qui tend à installer une distance entre l'enfance et le monde des adultes, un entre-deux-mondes qui s'échappe de l'enfance tout en refusant de poser les valises dans le monde des adultes. De ce fait elle va avoir tendance à fonctionner par une sorte de subversion du registre de la réalité. Il s'agit de traiter l'espace réel comme une aire de jeu.

Les situations de dangers sont traités comme des procédés ludiques, c'est ainsi que l'on voit fleurir des groupes de jeunes comme les Jackass – les Dirty Sanchez aux USA ou les Trotebê (lire à l'envers les « trop bêtes ») – Michael Youn dans le film *Les 11 commandements* en France, qui utilisent des situations douloureuses ou dangereuses comme prétextes au rire. La dérive nous entraîne vers des émissions télévisées consacrées uniquement à des actes préparés dont la finalité des acteurs volontaires est de faire rire grâce à un courage face à des actes insensés qui aboutissent inévitablement à des douleurs, des plaies, des brûlures ... Ici des ados filment un copain qui se jette d'un toit d'un immeuble et qui manque la piscine en dessous, mort ; Là un autre qui se fait traîner par un véhicule à même le sol, brûlé au troisième degré ; Un autre fonce à bicyclette contre un mur et s'assomme...Méga drôle !

Une façon de mettre son corps aux enchères de la bêtise. Beaucoup de jeunes adolescents rentrent dans le jeu, proposent leur site Internet, et montrent de quoi ils sont capables. Déjà plusieurs morts sont à déplorer, des dizaines de handicapés et des centaines de blessés. Les sociologues expliquent cet engouement des adolescents par le manque, la disparition, l'effritement des rituels de passage à l'âge adulte dans notre société. Ils parallélisent le regain d'intérêt des tatouages l'arrivée des piercings et des scarifications à la récupération de rituels de civilisations lointaines pour retrouver ce passage par la douleur à un stade supérieur d'existence : l'adulte. Cette négation de la réalité prend alors une dimension tragique et confère à un refus d'accéder à ce monde des adultes. La bêtise se pose ici comme un moyen de caricaturer le réel, le tragique est que ce réel n'est caricaturé qu'avec du réel et que les résultats sont de la vraie douleur, de la vraie mort.

Je crois que ce tragique réside dans le fait que la bêtise porte le masque de l'humour. C'est en confondant tragique et humour que la confusion opère et que la bêtise devient une autolyse au parfum humoristique, un suicide pour rigoler. Ainsi se mélangent les notions de plaisir et de douleur, laissant l'adolescent dans ce monde glauque de n'importe quoi le temps de trouver une voie d'accès au niveau supérieur, celui des adultes, comme dans un jeu vidéo.

Mais l'ado n'utilise pas la bêtise qu'à des fins autodestructrices. Il n'est pas ce monstre en mutation que pensent ses parents avec la difficulté qu'ils ont de faire le deuil de l'enfant parfait qu'ils croyaient possible jusque là. C'est sa façon de prendre la température de l'eau du bain qui est désarmante pour la logique de l'adulte. Entre l'interdiction et la protection le parent bafouille autant que l'ado qui oscille entre l'enfant et l'adulte. Face à l'excessif adolescent quand tout est *trop nul*, *trop génial* ou *trop* tout court, le parent tente la modération. Je me surprends à utiliser quelques fois ces expressions d'ados qui, même si elles sont teintées d'un brin de ridicule, me donnent l'illusion de parler le même langage que mes enfants...Je me rassure en me disant que le danger serait sûrement de rompre le lien plutôt que d'en assumer la rugosité¹.

¹. Cette rugosité prend les traits de la bêtise, tant du côté de l'ado que du côté du parent. Transformer cette rugosité en souplesse est un gros boulot... J'ai deux ados à la maison.

Du pouvoir et de la bêtise

De Machiavel, La bêtise représenterait ce qu'il reste quand on l'a dépouillé de son fond, c'est à dire quand il ne reste plus que la forme : les stratégies manipulatrices et les rapports de force entre les pouvoirs. Pour vérifier ce qu'elle connaît du monde, la bêtise va construire son propre mètre étalon, référence des références. Elle va évaluer les expériences en fonction de sa propre mesure, de sa représentation, de sa norme, de l'idée qu'elle a de l'ordre. Par exemple, la bêtise xénophobe et raciste va vérifier que l'étranger lui veut du mal, elle se mettra par conséquent à l'affût de toutes formes d'agressions et à partir de là, tout ce qui peut être interprété comme une agression ou une intention d'agression, sera étiqueté comme tel. Le silence même, sera perçu comme une offense, ainsi toute expérience d'altérité se résume à la vérification du présupposé pour se rassurer et conforter son jugement. Le projet lui suffit pour fonctionner, c'est sur lui qu'elle construit sa vérité, aucun besoin d'aller gratter en profondeur, l'Autre est à la bêtise ce que l'agneau est au loup de La Fontaine ;

Qui serait alors assez téméraire pour prétendre à la controverse ? Il ne s'agit plus de mettre en pâture le débat, mais au contraire de cimenter les préceptes de base sur un niveau supérieur. La bêtise s'extrait ainsi de la logique populaire. Les autres devenant du même coup l'enfer car difformes, anormaux, insupportables. Il ne leur reste plus qu'à obéir, se soumettre ou disparaître.

Même si l'on assiste à des vagues de contamination de marées humaines, il ne faut pas oublier de regarder au-dessus de cette marée pour trouver la source qui la meut et la nourrit. Une *vox dēi*, incontournable et intransigeante, se cache peut-être derrière une *vox populi* aliénée. C'est ce que nous retrouvons chez Flaubert quand il parle de cette bêtise qui le dégoûte, la grosse ignorance, cet aveuglement des bourgeois, quand le pouvoir prend la pose et jouit de son reflet. Il détestait la galanterie et la fatuité, il y préférait l'authentique et le naturel.

Il cite une expérience qui illustre sa conception de la vérité lors d'une grêle sur Rouen qui fit de gros dégâts : « Les carreaux des bourgeois cassés, que de jérémiades et gueulades infinies. Je suis peu sensible à ces infortunes collectives et ce n'est pas sans un certain plaisir que j'ai contemplé mes espaliers détruits, le potager sans dessus dessous. En contemplant tous ces petits arrangements factices de l'homme que cinq minutes de la Nature ont suffi pour bousculer, j'admirais le Vrai Ordre se rétablissant dans le faux ordre.¹ » Quand la nature reprend ses droits elle nous renvoie notre propension vaniteuse de supériorité en la remettant à sa place, nous sortons ainsi du centre du cosmos à pas de loup et les oreilles basses.

¹. Gustave Flaubert, *La bêtise l'art et la vie- En écrivant madame Bovary* – Présentation d'André Versaille, Bruxelles, Editions Complexe, 1991, p. 67.

La bêtise intelligente

J'ai un instant eu envie de dépeindre de façon graduelle plusieurs formes de bêtises car il me semblait qu'on pouvait admettre une hiérarchie, des formes atténuées et d'autres aggravées mais j'en viens aujourd'hui à penser que cela aurait été une erreur. Dès le moment où la bêtise s'inscrit dans un contexte anthropocentrique il y a notion d'excellence, d'élitisme et par conséquent de discrimination ; dès qu'il y a discrimination il y a négation de l'altérité ; Dès qu'il y a négation de l'altérité il n'y a plus d'éthique et finalement cette bêtise se montre d'emblée sous sa forme la plus nocive, obscène et sans scrupule. C'est pour cette raison que la bêtise ne doit pas être jugée par la conséquence de ses actions mais bien par ses qualités ontologiques. Dans cette acception, il n'y a donc pas de petite ou de grosse bêtise, il y a le Mal.

« Qui veut faire l'ange, fait la bête.¹ » Embryonnaire ou monstrueuse, il ne s'agit que d'une seule et même bêtise, potentiellement dévastatrice, la bêtise intelligente.

Oxymore effrayante, la bêtise intelligente est crainte par tous car vécue comme prédateur potentiel. « Il n'est pas une pensée importante dont la bêtise ne sache faire usage ; elle peut se mouvoir dans toutes les directions et prendre tous les costumes de la vérité.² » La vérité se trouve ainsi handicapée par rapport à la bêtise, elle ne porte pas de masque, elle n'est pas équivoque. La vérité est vulnérable car elle s'expose davantage que la bêtise qui elle, s'exile derrière son utopie.

¹. Alain-Gérard Slama, *L'angélisme exterminateur*, Paris, Bernard Grasset, « Pluriel », 1993, p. 34.

². Robert Musil, *De la bêtise*, Paris, Editions Allia, 2003, p. 46.

- Troisième partie -

Processus de fermeture :
Involution de l'âme

L'effondrement intrinsèque

C'est dans un mouvement singulier que je voudrais inscrire le mécanisme de la bêtise. Plus l'homme se place au centre du cosmos, plus il s'y enferme. Pris au cœur de toute chose nous ne pouvons plus l'observer puisqu'elle nous contient. Noyé dans l'objet, l'homme devient son propre objet et occupant ainsi la place de l'observé, il élimine toute possibilité d'être un observant. Ceci revient à dire que tant que l'homme pensera le monde comme étant à sa disposition, il campera au centre, comme une araignée sur sa toile attendant sa proie et engloutissant sans scrupule toute autre forme de vie. Cette cosmogonie fonctionne de la même façon pour la bêtise. Son objectif sera de se placer au centre de l'univers en tissant sa logique comme La Vérité. Ce faisant, elle se place en une position où elle devient son propre objet et où rien d'autre ne peut ni ne doit troubler son projet. Rien n'est assez important qui mérite d'être considéré plus qu'elle-même, le reste est négligeable.

Le fait de se centrer sur soi-même confère un mouvement de repli, un mouvement du regard qui se tourne vers soi-même. A trop se pencher sur le vide du Soi, le risque, évidemment, consiste à tomber au fond en y entraînant tout son être. Un effondrement intrinsèque inexorable s'en suit.

Certes amoureuse de son image tel Narcisse, la bêtise développe non seulement un amour de soi mais en même temps une opacité à la différence et à l'altérité. Tout se passe comme si à l'approche de l'altérité, la bêtise développait une réaction défensive qui la poussait à se défendre de toute remise en question potentielle. Pour se protéger, la bêtise verrouille son espace, il devient impénétrable à l'altérité dissensuelle. Seule une altérité « séduite » viendra nourrir et adopter l'attitude mère et ne faire qu'un avec elle. La seule coalescence admissible ne peut s'opérer que si les essences sont compatibles, c'est ce qui se passe avec l'*altérité séduite* qui porte déjà en elle les gènes de la bêtise. Par conséquent, la bêtise l'identifie plus en tant que *même* plutôt qu'en tant qu'*autre*. L'altérité est ainsi absorbée, la bêtise se nourrit et sa capacité à exister se consolide.

C'est donc une fermeture, un verrouillage de l'intérieur qui s'opère, une fermeture ontologique qui interdit l'accès à autrui et donc l'accès à une pensée morale. Sans considération de (pour) l'autre, elle se retrouve isolée. Sans altérité il ne peut y avoir de « je » c'est ainsi que la bêtise ne peut se reconnaître elle-même puisque dans son univers idéal qu'elle confond avec la réalité, l'autre ne peut pas exister.

Centrée dans son univers elle ne se voit pas, ne s'imagine pas et donc ne se nomme pas. Il faut sortir du cadre pour voir le cadre et à l'image des poupées russes il est intéressant d'imaginer que notre monde est contenu dans un plus grand, ce que ne fait pas la bêtise. Elle est en même temps contenu et contenant.

En même temps que la bêtise se nourrit, elle augmente sa propension de fermeture à l'adversité et cette fermeture se durcit de telle sorte qu'elle mute en des formes plus abouties qui vont calculer l'aliénation de cette altérité dissensuelle.

Cette fermeture n'est pas décelable sur le plan somatique comme l'auraient souhaité les accros de la nosographie, aucun stigmatisme ni aucun symptôme n'est perceptible du dehors. C'est bien ce qui la rend fascinante, elle porte tous les masques, de l'ange au démon.

Tout se passe à l'intérieur, c'est une involution de l'âme.

Une âme qui ne choisit pas la voie qui mène vers autrui, se recroqueville d'emblée, par plaisir. Le fait de ne pas choisir la voie de l'altérité revient néanmoins à la décision d'un autre choix, celui de rester concentré sur soi. C'est pourquoi j'insiste sur le fait que la bêtise nocive procède bien de l'intention, d'un calcul, d'une lourdeur de l'esprit et non pas d'une légèreté de l'être. Ici choisir revient à renoncer. Choisir de ne pas rencontrer autrui consiste à renoncer à toute éthique. Une attitude vicieuse qui lui permet les deux opportunités nécessaires à son mécanisme : se replier dans un monde utopique pour en faire un idéal et mettre en place une stratégie pour écarter l'altérité dissensuelle.

Pour illustrer cette involution de l'âme, ceux qui voudraient y voir une manifestation de l'animalité pourraient comparer ce mouvement de repli sur soi à celui du hérisson, du scolopendre, de la tortue ou du tatou quand ils perçoivent un danger. Rien de tout ça ! Qu'ils laissent ses animaux tranquilles ! Il ne s'agit là que de mécanismes de défense somatiques, des stratégies positives d'évolution permettant de protéger l'espèce, et non pas une intention de nuire. Ce serait angéliser la bêtise de n'y voir qu'une stratégie de protection à la prédation alors que ce repli de l'âme est beaucoup plus sombre. Il faut assumer le fait que la capacité d'involution de notre âme ne procède pas d'une seconde nature de l'homme mais bien d'une intention hédoniste sans scrupule pour l'environnement, et ce, depuis qu'il pense, ou plutôt depuis qu'il pense qu'il pense mieux que les autres bestioles qui l'entourent.

Cette involution ne peut être mieux illustrée que par l'homme car c'est lui que la recherche cible et c'est chez lui que nous la reconnâtrons le mieux. Je définis l'involution comme « un enveloppement, un enroulement » que l'on appliquera ici à l'âme en terme de fermeture, une enveloppe d'isolation contre l'extérieur. Je reprends aussi le sens de « repliement vers l'intérieur » et surtout celui de « développement inverse de ce qui constitue l'évolution.¹ »

L'involution est une réaction à l'altérité dissensuelle, elle se produit pour préparer et entraîner l'Autre dans une mutation du Différent au Même, de l'hétérogène à l'homogène, sachant que le *gène* de référence est celui de l'opérateur. L'opération d'homogénéité se fait par absorption ou par rejet et élimination. Absorption du Même et rejet du Différent. Ce mécanisme d'involution consiste à ne reconnaître l'Autre que quand il est Soi et donc nier le Différent. Rien d'autre que n'a assez d'importance pour mériter un instant d'être observé et considéré. Ce qui produit inévitablement, à chaque rencontre de soi-même, une invagination de l'esprit pourvoyeuse de plaisir puisqu'elle renvoie à la bêtise ce qu'elle attend, la réalisation de son utopie. « La bêtise referme la coquille de l'œuf du monde ; elle en remaçonnerait plutôt les fissures avec un zèle infatigable pour continuer de prétendre que tout est en ordre.² » L'involution pour signifier le contraire d'une évolution naturelle, non pas par accident, mais bien le résultat d'une volonté d'agir dans ce sens.

Ce qui est « tuant », pour celui qui subit cette bêtise, c'est bien de constater que le système fonctionne sans faille, et de voir évoluer avec un sourire entendu, certains individus qui ont dans les yeux cet espoir de Faust. Il est d'autant plus frustrant pour la victime de tenter mille manières d'exister et de ne jamais être entendue, ni reconnue. Les solutions pour exister face à cette fermeture sont, soit d'accepter de s'assimiler, de collaborer à cette idéologie et donc de se faire reconnaître comme homogène, soit de tenter de forcer l'ouverture par le combat, la résistance, soit la fuite vers un monde meilleur. Résistance, collaboration, voilà des

¹. Sous la direction de Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2000, p. 1879.

². Philippe Barthelet, avant propos in Jean Paul, *Eloge de la bêtise*, Paris, José Corti, 2003, p. IV.

termes déjà employés au cours de l'histoire qui nous ramènent vers des périodes sombres de celle-ci.

Jacques Testard nous prévient que « tant que l'on cherchera l'humanité à l'intérieur de l'homme, nous aurons autant de chance que de la trouver que de trouver ce qu'est un seau à l'intérieur d'un seau. Si c'est quand il est plein qu'il fait son boulot de seau, il n'a pas besoin d'être plein pour être un seau, même vide il est un seau.¹ »

Par conséquent, l'homme n'a pas besoin d'avoir telle ou telle qualité pour être un homme, mais c'est bien en les développant qu'il fait son boulot d'homme. Je récupère cette réflexion pour mon propos car c'est bien en gardant tourné le regard vers l'intérieur de soi que se renforce le mécanisme de fermeture.

La bêtise se révèle comme une contre-énergie, un contre-pouvoir de l'intelligence, en se fermant, elle empêche l'énergie positive de se répandre. A chercher l'humanité à l'intérieur de l'homme on n'y trouverait peut-être que de la bêtise...

Pire peut-être, dans le paroxysme de l'involution de l'âme, nous pourrions assister à quelque chose qui ressemblerait à un inceste spirituel, la bêtise jouirait alors d'elle-même non pas dans le cadre d'une relation onaniste mais bien pire, en recherchant le plaisir avec son Même, et en s'accouplant avec elle-même elle enfanterait le Mal, la barbarie.

L'effet délétère de la bêtise

Mais hélas ! Ici-bas est maître : sa hantise
Vient m'éceurer parfois jusqu'en cet abris
sûr,
Et le vomissement impur de la bêtise
Me force à me boucher le nez devant
L'azur.

Mallarmé, Les fenêtres.

Il se passe un empoisonnement de l'espace dès que la bêtise pénètre, elle ne se contente pas d'un recoin, elle utilise tout ce qu'elle peut occuper. Comme une goutte d'encre dans un verre d'eau limpide, elle colore tout, ne laisse rien qu'elle puisse envahir. Elle profite du vide comme du silence. Le vide est devenu dans notre société un espace insupportable et générateur d'angoisse. La bêtise le comble autant que faire se peut, avec de l'image et du son. Remarquez le vertige que provoque un panneau publicitaire vide... le désarroi que provoque une panne d'électricité dans un foyer et surtout le malaise que provoque un silence prolongé dans une discussion. Heureusement dans une discussion, il existe souvent une bonne volonté pour remédier à ce malaise et dire... une bêtise pour détendre l'atmosphère, comme si le silence le *tendait*. Au contraire, c'est la bêtise qui l'alourdit !

Paradoxalement, c'est le bruit et l'agitation qui polluent l'espace ; Le silence, lui, est actuellement en perte de sens et nous ne savons plus comment l'appréhender. Le silence est devenu cette légère catastrophe à esquiver. Et pourtant, quel havre de paix, quelle opportunité pour laisser la place à la pensée, quelle merveille que celle d'un silence sur une partition de

¹. Jacques Testard, entretien autour du clonage avec M. Onfray, émission Radiophonique sur France Culture, 19/03/2004.

musique, où le projet reste suspendu l'instant suffisant de nourrir le désir et l'imagination. De la même façon, vous aurez remarqué ce présent que fait l'écrivain au lecteur quand il laisse traîner en fin de phrase trois petits points de suspension. Ces trois points de suspension forcent une respiration dans la lecture, ils suspendent le rythme et donnent au lecteur l'occasion d'y colorier une idée. Dans ces trois points de suspension il y a toute une éthique de l'écrivain, celle du courage qu'il lui faut pour laisser mettre le museau du lecteur dans son écuelle et celle de la modération pour ne pas tomber dans le piège de la rafale interminable suspensive. La beauté et l'efficacité de ces trois points de suspension résident uniquement dans le fait qu'ils se suffisent à eux-mêmes. J'ai tellement de plaisir à les « lire » chez les autres que je suis tenté d'en offrir quand l'occasion m'est donnée d'écrire. Imaginez le titre d'une œuvre seulement constituée de ces trois points de suspension, que de mystères (et de difficultés s'il fallait la demander à votre libraire ou l'écrire en italique en note de bas de page pour référencer une citation.)¹

La nature, elle, se tait pour écouter, elle utilise le silence pour vérifier l'innocuité de l'espace. La bêtise, elle, fait du bruit ; sûrement pour que la nature n'ait pas le temps d'écouter, de l'entendre et donc de la repérer en sentant son venin se répandre... Flaubert fuyait le bruit, « Le silence me sied, il est pour moi une grande cause d'exaltation intellectuelle.² »

Le bruit, c'est tout simplement la peur du silence, de ce vide symbole de néant. Faire du bruit pour s'en saouler et combler ou peut-être oublier, l'abîme qui pourrait nous engloutir. Nous avons peur du silence car il nous est inconnu, il est générateur d'angoisse car trop proche d'une symbolique morbide. Comme si la vie ne se comprenait qu'en termes d'agitation bruyante. Si Cousteau nous a pourtant montré les merveilles de son *Monde du silence*, il n'en reste pas moins que l'homme craint de se taire par peur de mourir. Croyant échapper à la mort par des fac-similés de vie, l'homme va faire du bruit pour laisser penser qu'il est vivant. C'est ainsi que toutes les situations phobogènes seront génératrices de bêtise. Le bruit est un des poisons de la bêtise, il envenime l'espace dans tous ses replis, et ne laisse aucune place au silence. Cet effet délétère est puissant, implacable, il ne laisse aucune chance à la réflexion, il l'empêche.

Qui n'a pas rencontré celui qui vous coupe la parole, qui vous parle « dessus » et ne vous laisse pas finir votre phrase parce qu'il n'a que faire de votre opinion et à qui il n'importe que la sienne. Il va donc parler plus fort que vous, plus souvent que vous, occuper tous les silences par des mots qui ne sont en fait que du bruit pour empêcher la réflexion et l'opinion d'autrui. Très souvent il obtient gain de cause par épuisement et plus simplement parce qu'une controverse n'est même pas envisageable.

¹. Tiens, je viens d'essayer de mettre trois points de suspension en italique, figurez-vous qu'à ma grande surprise il se passe quelque chose ! ils se contractent ! si, si, essayez, vous verrez. Merci infiniment au lecteur qui eut la patience de lire cette digression suspensive en espérant qu'elle ne fut pas trop lourde... (et hop, 3 points de suspension).

². Gustave Flaubert, correspondance à sa nièce Caroline, Croisset, le vendredi 12 janvier 1877, 5 heures. C'est cette exaltation dans l'isolement qui fit dire à ses détracteurs qu'il préférait l'art à la vie et qui le nommait « l'ermite de Croisset. » Ils se sont trompés. Il faut aimer la vie comme jamais quelqu'un l'aimât pour écrire une œuvre pareille. Seuls ceux qui ont quelque affinité avec la vraie vie peuvent sentir ce silence jubilatoire.

Le syndrome de Cassandre

Le bruit de certains force le silence des autres, il devient pouvoir de faire taire, une autre façon de se débarrasser de la logique adverse, marque spécifique de la bêtise. Dans ces cas là, la victime de la bêtise ressent inévitablement le syndrome de Cassandre. Tous les arguments qu'elle va avancer seront rejetés et ne seront pas pris au sérieux malgré leur rigueur.

Nous retrouvons ce syndrome de façon récurrente dans l'espace de l'hôpital de nuit. Toutes les catégories professionnelles sont touchées, et quelques fois autour d'une seule et même histoire :

Un patient hospitalisé dans un service de Chirurgie pour un traumatisme crânien se plaint d'une douleur abdominale. Il est 22 heures, la tournée des soins du soir est commencée, une infirmière de nuit a pris en charge la responsabilité de la totalité du service de 35 lits en collaboration avec une aide-soignante. La journée ce service est sectorisé et deux infirmières se le partagent. L'aide-soignante qui répond à la sonnette de ce patient en réfère à l'infirmière, cette dernière dit qu'il faut qu'elle finisse sa tournée et pense que ça ne presse pas, prétextant que quand elle est passé dans la chambre de ce patient demi-heure auparavant pour la tournée des soins, celui-ci ne s'est pas plaint. Le temps passe et il faut que le patient réitère sa demande pour que l'infirmière arrive à se dégager de sa tournée pour voir ce patient de plus près.

Jugeant son abdomen tendu et douloureux, elle décide de solliciter l'interne de garde. Celui-ci, débordé au service des Urgences et malgré l'insistance de l'infirmière, prescrit un antalgique par téléphone et dit qu'il viendrait plus tard pour voir le patient et régulariser cette prescription. Une heure plus tard, l'antalgique en question n'améliore en rien l'état du patient, la douleur s'est même intensifiée. L'infirmière rappelle l'interne en soulignant le caractère d'urgence que prend l'état du patient. L'interne vient, fait pratiquer une radiographie de l'abdomen, diagnostique la sub-occlusion que l'infirmière « sub-odorait » et décide d'appeler (au téléphone) le chirurgien. Ce dernier, aux vues des explications de l'interne ne décèle pas d'urgence et demande un bilan sanguin et propose une démarche thérapeutique symptomatique.

Une heure passe, le patient se plaint de plus en plus de sa douleur, l'infirmière sollicite l'interne, toujours pris par les urgences mais qui réussit à se dégager, ce dernier, en surenchère de l'occlusion craint la rupture de rate suite au traumatisme initial, il redemande un bilan sanguin qui pourrait orienter ce nouveau diagnostic. Il rappelle le chirurgien et insiste sur le caractère urgent de la situation qui s'aggrave. Le chirurgien se déplace auprès du patient et décide de l'opérer sur-le-champ.

La rate était bien fissurée, ce patient venait de subir pendant plusieurs heures un système fondé sur la confiance perdue. Une confiance négligée, une écoute insuffisante ayant force d'épuisement pour les compétences subalternes, se construisent hélas en termes de pouvoir hiérarchique vertical plutôt que sur un mode de collaboration.

Pauvre Cassandre ! Tous les acteurs de cette histoire ont fait les frais de sa malédiction. Le patient, premier maillon de la chaîne, se retrouve suspendu à la crédibilité dont chacun des acteurs va faire part à l'interlocuteur dont dépend la suite des événements. Je

passer sur la qualité des propos échangés à tous les niveaux qui ont parfois trait au mépris, parfois à la suffisance quand ils ne sont pas insultants. Le patient a souvent du mal à recentrer les énergies positives autour de sa problématique. Il y a donc cette forme de bêtise que l'on rencontre à l'intérieur de l'érudition et qui est décrite par Michel Adam « où l'on remarque l'augmentation de la bêtise avec l'accroissement du savoir.¹ » L'esprit s'alourdirait-il du poids de ses connaissances ? Non, ce ne sont pas les connaissances elles-mêmes qui alourdissent l'esprit, je ne le pense pas, par contre l'esprit s'alourdit dès que ces connaissances lui servent de piédestal.

Non, l'hôpital n'est pas, ou n'est plus le lieu de prédilection pour la rencontre humaine.

Cette rencontre humaine n'est pas toujours l'épicentre de la réflexion soignante. Le soin lui-même ou plutôt l'acte de soin, peut prendre des tournures inhumaines. C'est dans ce paradoxe que se vautre la bêtise, celle qui profite de la vulnérabilité du patient pour le garder vulnérable. La blouse blanche du soignant cache quelques fois, et plus souvent qu'on le croit, la noirceur de la négligence, de l'oubli de l'autre, du mépris, du pouvoir, de l'égoïsme, bref, de la bêtise.

Il, est temps de lever le rideau de l'angélisme sur ces idées reçues, ces représentations idéales de l'infirmière ou du médecin. Il suffit d'en faire l'expérience pour voir que la bêtise nocive n'est pas totalement étrangère à l'hôpital. Il ne s'agit pas de dérapier dans un délire paranoïaque et d'envelopper de noir un hôpital déjà mal en point, mais plutôt de pointer certains travers qu'offre le soin à la bêtise pour s'en méfier davantage et éviter d'y installer un terreau pour l'émergence de la barbarie.

¹. Michel Adam, Essai sur la bêtise, Op. Cit, p.83.

Quand la bêtise déchaîne la barbarie

Les victimes d'Auschwitz, sont par excellence, les délégués, auprès de notre mémoire, de toutes les victimes de l'histoire.¹

Paul Ricœur.

Cette phrase de Paul Ricœur répond à mon questionnement quand, pendant le cours de Monsieur Smadja, j'intervins de façon très maladroite en demandant des précisions sur le fait que l'éthique prenne une dimension nouvelle depuis le génocide Juif, vu qu'il y avait eu, et qu'il y a encore de par le monde, de nombreux génocides plus ou moins muets. Je demandais pourquoi, par exemple, le génocide Indien par les conquistadores Espagnols et Portugais, n'avait pas réveillé les consciences comme le fit celui contre les juifs. En posant cette question je heurtais de plein fouet la sensibilité de l'une de mes camarades qui éclata en sanglots et se vit obligée de quitter le cours. Mortifié par le résultat de mon ignorance, je la priais de me pardonner, mettant en avant la non-intention de la blesser mais conscient que le mal était fait. Je reste encore gêné et touché par sa gentillesse et sa compréhension qui m'ont renvoyé la lourdeur de mon intervention et de mon éloignement quant à ce sujet. Un instant ses larmes m'ont habillé de barbarie, je vous certifie que ce sentiment est insupportable. Son sourire m'a rendu mon humanité et je l'en remercie.

Cet épisode douloureux eut, malgré tout, le bénéfice d'apporter un peu d'eau à mon moulin. La bêtise sans intention de nuire peut tout de même être dévastatrice, d'autre part la prise de conscience du mal et le souci de l'Autre invite à l'extraction du processus. Dès le moment où cette forme de bêtise reste ouverte et sensible à la vulnérabilité d'autrui, le processus d'involution ne peut pas se réaliser. Au contraire c'est grâce à l'ouverture et au souci de l'autre que le lien ne se rompt pas. Le pardon vient ici pour réaffirmer la volonté de vivre ensemble et reconnaître à l'autre une confiance d'innocuité. Le processus d'involution consisterait dans ce cas à reconnaître et cibler la vulnérabilité de ma camarade pour mieux l'écartier, la bêtise se parerait alors d'intention nihiliste pour éliminer cet autre différent, vulnérable et donc indigne de ma suffisante vérité. Cette bêtise qui fortifie l'ego en éliminant l'altérité n'est autre que barbarie. La bêtise cesse alors d'être inoffensive, l'individu devient bête et méchant et c'est dans cette alliance entre bêtise et méchanceté que se crée le lieu de la barbarie, de la propagation du mal.

Michel Adam cite deux proverbes espagnols : *Nunca la necesidad anduo sin malicia* et *No ay simple que no ser malicioso*. Le premier dit que jamais la sottise ne va sans la méchanceté, le second, qu'il n'y a pas de sot qui ne soit méchant. Ces proverbes ne se comprennent correctement que si l'on prend garde de traduire *necesidad* ou *simple* par « sottise » et « sot ». Les traduire par « bêtise » amènerait une confusion que nous avons déjà débrouillée en début de ce mémoire par les différences linguistiques. En français nous pouvons tout de même entendre le sens de ces proverbes si l'on se réfère à l'acceptation de

¹. Paul Ricœur, *Temps et récits*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 272.

bêtise nocive, celle qui porte l'intention de mal, donc de la méchanceté. Cette méchanceté de la bêtise porte le nom de barbarie.

La barbarie s'exprime de deux façons distinctes :

Lorsque cette méchanceté enfle et déborde, c'est en colère qu'elle se traduit et cette colère barbare est souvent dévastatrice. Elle signe son œuvre d'un sourire entendu, les bras croisés et un pied sur le cadavre de sa proie. C'est la barbarie des génocides.

La deuxième forme est plus insidieuse. C'est une barbarie silencieuse et stagnante au fond du cœur qui remonte de temps en temps au bord des lèvres et qu'on reconnaît par ce vieux goût de bile qu'elle laisse dans la gorge. Si elle n'opère que de façon chirurgicale, elle n'en est pas moins dévastatrice. Elle ne s'exprime ni par le son des canons ni par le sang, elle est mépris, suffisance et négligence, juste assez pour reléguer l'Autre au moins que Soi.

De la barbarie

Dans la rue à nausée,
Y avait un assassin
Qui donna la saignée
Au galant pèlerin.
Barbarie ce fut accidentel,
Barbarie en sortant de l'hôtel,
Barbarie le péché fut mortel.¹

Léo Ferré

La barbarie sied bien à la bêtise, si elle est définie dans l'antiquité comme ce qui est étranger aux Grecs, dans un premier temps, et aux Romains ensuite, elle désigne au figuré tout ce qui est rude, cruel, grossier, inculte. *Barbarus* vient du grec *barbaros*, formé sur une onomatopée évoquant le bredouillement, l'expression incompréhensible. « Depuis Montaigne, la barbarie se dit de l'état d'un peuple non civilisé sous le regard d'un autre. Par extension il recouvre tout ce qui contrevient à l'esthétique, aux formes intellectuelles reconnues par une civilisation de ce qui peut être taxé de grossièreté.² » Depuis le siècle dernier, la barbarie a pris une dimension particulière, consensuelle, autour de ce qui n'est pas entendable sur le plan éthique humain. Cette acception dépasse toute civilisation. Hélas, si la barbarie se pose comme un interdit moral humain, le paradoxe veut que sa malédiction plane toujours sur nos têtes.

Le barbare est toutefois différent du sauvage et la distinction est sans équivoque chez Dominique Folscheid « le sauvage est naturellement innocent et naïf, tandis que le barbare, auteur de sa propre barbarie, est responsable et coupable, même si sa conscience morale est occultée ou niée. Alors que la sauvagerie disparaît dès que l'homme, à coup de médiations culturelles, sort de son prétendu état originel, la barbarie n'a jamais de cesse, puisqu'elle se constitue par immédiation des médiations qu'elle pervertit et nie constamment. Elle accompagne donc l'humanité dans tous ses lieux et tous ses degrés de

¹. Léo Ferré, *Barbarie*, chanté par Barbara.

². Dictionnaire historique de la langue française, Op.cit., p. 326.

développement – culture comprise.¹ » Je vois donc, dans la distinction entre le sauvage et le barbare de Dominique Folscheid, une différence déterminante qui m'est chère, celle de *l'intention*, qui rendrait le barbare « responsable et coupable » de ses actes.

Alexandre le Grand, disciple d'Aristote, laissa ses troupes massacrer la population de Gaza à volonté. « Près de 10 000 perses et arabes périrent, des milliers de femmes et enfants furent vendus en esclavages. Le gouverneur de Gaza fut ligoté, on lui perça les chevilles pour y passer des lanières et le traîner autour de la ville à la manière d'Achille jusqu'à expiration de la victime suppliciée.² »

Dans la bible, l'un des livres fondateur de la civilisation judéo-chrétienne, Josué, successeur de Moïse et conquérant de la terre promise fait preuve d'une immense dureté lors de la prise de Jéricho : « ...Le peuple monta dans la ville, chacun devant soi. Ils s'emparèrent de la ville et dévouèrent par interdit, au fil de l'épée, tout ce qui était dans la ville, hommes et femmes, enfants et vieillards, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes.³ »

Si même les héros grecs et ceux de la Bible peuvent avoir un tel comportement, pourquoi les guerriers occidentaux du XVI^e siècle ne se montreraient-ils pas aussi impitoyables ? Surtout face à des « sauvages » dont on se demande même s'ils ont une âme et s'ils relèvent du genre humain. C'est bien ce que se disent les conquistadores espagnols et portugais en partant à l'assaut des civilisations du Nouveau Monde qu'ils vont démolir dans une sorte de boucherie universelle, 80 millions de morts ! Las Casas et Montaigne s'indigneront. Ce dernier dénoncera « tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation⁴ de perles et du poivre. Mécaniques victoires. Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités et calamités misérables.⁵ » La controverse de Valladolid corrobore la thèse selon laquelle la bêtise nocive consiste à écarter la différence dérangeante. Sépulveda s'époumona contre Las Casas pour ne pas accorder une âme à ces « sauvages ». La victoire de Las Casas ne fut qu'une victoire posthume pour un peuple détruit et ne fit qu'annoncer qu'une barbarie suivante, celle de l'aliénation du peuple Noir.

« On put penser qu'avec l'évolution des mœurs et les progrès du droit – *Habeas corpus*, prohibition de la torture, déclaration des droits de l'homme et du citoyen, abolition de l'esclavage, convention de Genève (la première fut signée en 1864...) –, ces pratiques d'exterminations cesseraient. Il n'en fut rien. Et des historiens ont pu même qualifier le XX^e siècle de "siècle des génocides".⁶ »

Du grec *genos*, race avec le suffixe « cide » qui signifie tuer, on construit le mot génocide après 1945 pour désigner la destruction systématique d'un groupe ethnique.

Le siècle précédent est vraiment un siècle sombre du fait des guerres, des dictatures qui ont donné lieu à tant de massacres : l'Arménie, l'Argentine, le Chili, le Cambodge, la Tchétchénie, le Rwanda et tant d'autres que je ne souhaite pas occulter. La situation juive n'est donc pas la seule concernée, mais l'on sait que ce génocide, dont l'horreur a été scientifiquement programmée et méticuleusement mise en œuvre, six millions de juifs, dont un million d'enfants, exterminés dans les camps de la mort, a très violemment interpellé la conscience humaine.

¹. Dominique Folscheid, *l'esprit de l'athéisme et son destin*, Paris, La Table Ronde, « La petite vermillon », 2003, p. 209-210.

². Victor Davis Hanson, *Carnages et cultures. Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, 2002, p.111.

³. Le livre de Josué, in *la Sainte Bible*. Ancien testament, Paris, Société Biblique Française, 1966, p.258.

⁴. Si, si, c'est bien avec un « t » que Montaigne écrit négociation dans le texte...

⁵. Michel de Montaigne, *Essais*, livre III ,chap. VI Des coches, Paris, G-F Flammarion, 2002, p. 125.

⁶. Ignacio Ramonet, « Tuer, exterminer, anéantir », *LE MONDE diplomatique*, Paris, SA Le Monde diplomatique, août – septembre 2004, p. 7.

« Jamais je n'oublierai cette nuit, la première nuit de camp qui a fait de ma vie une nuit longue et sept fois verrouillée.

Jamais je n'oublierai cette fumée.

Jamais je n'oublierai les petits visages des enfants, dont j'avais vu les corps se transformer en volutes sous un azur muet.

Jamais je n'oublierai ces flammes qui consumèrent toujours ma Foi.

Jamais ne n'oublierai ce silence nocturne qui m'a privé de ce désir de vivre.

Jamais je n'oublierai ces instants qui assassinèrent mon Dieu et mon âme, et mes refus qui prirent le visage du désert.

Jamais je n'oublierai cela, même si j'étais condamné à vivre aussi longtemps que Dieu lui-même. Jamais.¹ »

Merveilleux et tragique texte d'Elie Wiesel se référant à la première nuit passée au camp de Birkenau et qui pose la problématique de la foi engloutie dans les ténèbres.

La barbarie est une représentation paradoxale, elle est un acte que notre esprit ne peut envisager naturellement mais en même temps nous savons qu'elle est possible. Elle fait parti de ses événements qui peuvent n'arriver qu'aux autres et que l'on découvre au décours d'un journal télévisé ou d'un livre d'histoire en portant la main sur le cœur et en nous efforçant d'émettre, dans une expiration compassionnelle « Mon Dieu, mais comment est-ce possible ? » Faut-il mêler Dieu à tout ceci ? C'est quand même fascinant de constater comment l'homme cherche, à chaque catastrophe, un coupable en dehors de la sphère humaine. Nous avons vu précédemment la propension de l'homme à reléguer sur l'animal toute insuffisance humaine ; ici, dépassé par l'entendable, l'homme ne supporte pas le silence de Dieu et remet en cause son existence. Une bête sans Dieu, voilà ce que serait l'homme dans une vision désenchanté d'un monde brute et sans justice.

Cette vision désespérée ne prend pas en compte l'essentiel et se noie dans une réflexion qui place l'homme dans une hiérarchie entre animal et Dieu. Déçu d'être aussi laid qu'une bête et de ne pas avoir la possibilité de devenir beau et bon comme Dieu l'homme se perd dans un monde fermé, sans Autre, sans issues de secours. Nous l'avons vu, l'involution de l'âme se déclenche dès que l'homme se mesure à la nature plutôt que de s'y fondre.

Hans Jonas lui-même s'interroge « c'était le vieux peuple de l'Alliance, très précisément ce peuple-là qui fut désigné et pas un autre, sous la fiction de la race, pour cet autre anéantissement total : le retournement, horrible entre tous, de l'élection en une malédiction, qui se moquait de toute interprétation. Il y a bien, malgré tout, une relation de la nature la plus perverse qui soit avec les chercheurs de Dieu et les prophètes d'autrefois, dont les descendants furent sélectionnés dans la dispersion et rassemblés dans l'union de la mort commune. Et Dieu laissa faire. Quel est ce Dieu qui a pu laisser faire ?² »

Jonas comme Wiesel pose ici le problème de la foi quand la plus belle des bénédictions se change en la plus épouvantable malédiction. Voilà pourquoi Jonas en vient à penser que depuis Auschwitz trois attributs divins ne peuvent plus être conjugués ensemble, à savoir sa bonté, son intelligibilité et sa puissance. Ne pouvant admettre que Dieu ne soit ni inintelligible ni bon, il en vient à remettre en cause une certaine conception de sa puissance. Et il conclut ainsi : « Dieu s'est tu. Et moi je dis maintenant que ce n'est pas parce qu'il ne le voulait pas mais parce qu'il ne le pouvait pas... Il s'agit d'un Dieu qui répond au choc des

¹. Elie Wiesel, *La nuit*, Paris, Editions de Minuit, 1958, p. 60.

². Hans Jonas, *Le concept de Dieu après Auschwitz. Une voix juive*, Paris, Editions Payot & Rivages, 1994, p. 11-12.

événements mondains contre son être propre, non pas « d'une main forte et d'un bras tendu » - comme nous le récitons tous les ans, nous les Juifs, pour commémorer la sortie d'Égypte – mais en poursuivant son but inaccompli avec un mutisme pénétrant.¹ » Magnifique conception d'un Dieu qui s'efface, se rétracte, pour créer le monde et le confier à la responsabilité de l'homme. Dès lors, il ne s'agit plus de rechercher un coupable à la barbarie, mais de faire face à nos responsabilités. Il décrit parfaitement ce *Principe responsabilité* qui doit réconcilier l'homme avec la nature. Si ce principe semble aujourd'hui posé en prémisses d'intérêt politique, Je me demande si toutefois il ne procède pas d'une nécessité supérieure, celle d'une déchirure ontologique pour accéder à l'altérité, celle d'une obligation de dé-fermeture de l'âme. Nous essaierons plus loin de le décliner en termes de remède.

« Et le siècle s'acheva, dans un crépuscule de sang, par « *une saison des machettes*² », en avril-mai 1994 au Rwanda, près d'un million de personnes abattues, tronçonnées au coupe-coupe pendant que les grandes puissances regardaient ailleurs... Tuer, exterminer, anéantir, telles sont les pratiques ordinaires de l'être humain lorsqu'il est saisi par le démon du racisme, de l'antisémitisme, de la haine de l'autre.³ »

Une nouveauté toutefois depuis les procès de Nuremberg, l'opinion publique réclame la punition des coupables. C'est une immense avancée, et l'on peut espérer que nul bourreau n'échappera plus à son châtimement. La réparation du mal est ici inconcevable, ce n'est pas dans ce sens qu'elle est envisagée, il s'agit d'une sanction prévue pour les crimes contre l'humanité.

Plutôt que de débattre pour déterminer si tel ou tel grand massacre mérite le nom de génocide, ne vaut-il pas mieux en rechercher les points communs ? De Gengis Khan à Pol Pot, des indiens d'Amérique du sud à ceux d'Amérique du nord, de l'Ukraine affamée par Staline au Rwanda. « Expliquer ce qui fait basculer les sociétés humaines dans l'horreur, c'est les aider à résister.⁴ » Après « génocide » d'autres termes sont apparus comme « politicide » ou « démocide » mais c'est le premier qui surplombe la notion. Jacques Semelin, Directeur de recherche au CNRS et professeur à Science Po. s'accorde pour construire la barbarie sur une idéologie déterminante et particulièrement sur un imaginaire politique du rejet d'un Autre qui pré-forme l'acte de massacrer. Néanmoins il semble que cette idéologie, tremplin au meurtre de masse ne soit pas suffisante pour expliquer le passage à l'acte. Semelin parle alors d'une décision, d'une stratégie délibérée de nettoyer un territoire, de conquérir le pouvoir et de purifier la race. Oui, j'abonde dans son sens absolument, même s'il ne parle pas d'intention, c'est bien de cela qu'il s'agit, une intention et un calcul de rejet de l'Autre. Nous retombons ainsi dans l'accomplissement de la bêtise nocive. La barbarie ne serait alors que l'étape supérieure de la bêtise : son passage à l'acte.

Par contre, Semelin se demande si « avec cette thèse de stratégie délibérée on ne risque pas de passer à côté de la dimension purement irrationnelle du massacre, du génocide comme entreprise quasi délirante de construction d'un ordre sécurisant d'unité et de pureté. » Je ne le pense pas, puisque comme nous l'avons vu précédemment, accorder à de telles exactions une dimension irrationnelle voire pathologique dans le sens médical du terme reviendrait à y trouver une forme d'excuse, de déresponsabilisation de l'homme dans son passage à l'acte.

Il serait indécent d'admettre que de tels projets soient irrationnels, il ne faut pas confondre projet sociétal et projet d'humanité, le premier relève d'une organisation politique d'un groupe, le second d'une philosophie dont le Bien serait le *télos* universalisable au-delà

¹. Ibid, p.35.

². Jean Hatzfeld, *Une saison des machettes*, Paris, Seuil, 2003.

³. Ignacio Ramonet, Op. cit., p. 7.

⁴. Jacques Semelin, « "Massacre " ou " génocide " » ?, *LE MONDE diplomatique*, op. cit., p.26.

même de son humanité. Si le génocide est aujourd'hui compris comme un crime contre l'humanité, il s'inscrit de fait dans le champ de l'intention, du projet et donc de la raison.

Nettoyer un territoire, conquérir le pouvoir et purifier la race ne sont pas des intentions à retenir pour un projet d'humanité, elles l'ont été hélas déjà trop souvent pour des projets sociétaux. C'est pour cette raison qu'il ne faut pas se laisser aller à penser que ces projets ne procèdent pas de la raison. Ils procèdent tous d'un calcul. « La solution finale » décidée à la conférence de Wansee en décembre 1941, résulte du fait de la prise de conscience des nazis qu'ils ne pourront pas gagner la guerre lancée contre l'union soviétique. C'est avec la conscience d'un échec à venir, renforcé par l'entrée en guerre des Etats-Unis qu'Hitler aurait pris la décision de gagner au moins sur un autre objectif fondamental, l'extermination des juifs. Il suffit de lire Ernst Klee dans *la médecine nazie et ses victimes*¹ pour faire de la mémoire un devoir contre la barbarie.

Le spectre des génocides n'est pas derrière nous, il est partout où la bêtise prend conscience de sa force face à la vulnérabilité de ses victimes et profite de cette faiblesse pour donner du sens à sa propre existence. C'est donc là, une fois encore, la preuve d'un calcul, bêtise et barbarie ont le même génotype celui d'une âme en processus d'involution dont le seul plaisir immédiat est la jouissance d'un pouvoir à venir et d'exister seul. Je finirai par une superbe métaphore, celle du genre qu'on regrette de voir écrite par quelqu'un d'autre que soi. Je rends ainsi hommage à son auteur avec d'autant plus de plaisir qu'il est l'un de mes maîtres...

« Le barbare *adhère* – sur le mode de l'adhérence et non de l'adhésion. Empli de soi-même, borné, bouché, suffisant, sphérique, plutôt débordant qu'en pénurie, boursoufflé comme le père Ubu, crédule et naïf, le barbare incarne la bêtise parfaite.² »

Barbarie familière

Je voudrais maintenant redescendre dans des sphères plus familières, là où la barbarie se conjugue avec passivité, négation, oubli, mépris, fatigue et négligence. Ici, la bêtise et la barbarie se fondent dans un quotidien domestique, une routine professionnelle. Elles sont là, insidieuses, tapies dans l'enveloppe d'un bon père de famille assis devant sa télé ou dans celle de soignants fatigués et muets dans un système occupé par d'autres considérations.

Grâce à la télévision (oui, encore elle !) Le salon de Monsieur Tout-le-monde est devenu une métastase, semblable à tous les autres salons de ses voisins, la télévision diffuse le même jus, le même venin. Chacun se croit chez lui, il n'en est rien, c'est la télé qui est partout chez elle, comme une bombe à fragmentation bien organisée. Le salon privé est devenu, à l'insu de chacun, une nouvelle forme de lieu public. Les mêmes événements nous émeuvent ou nous scandalisent au même moment. Nous sommes tous complices dans l'attente d'un scénario fatal, même si nous sommes émus ou bouleversés quand il se réalise. Jean Baudrillard reprend l'exemple du stade du Heysel ou « les spectateurs se substituent aux

¹. Ernst Klee, *la médecine nazie et ses victimes*, Arles, Solin - Actes Sud, 1999, 482 p.

². Dominique Folscheid, *L'esprit de l'athéisme*, op. cit., p. 213.

protagonistes (les footballeurs), et, sous l'œil des médias, inventent leur propre spectacle qui, avouons-le, est encore plus fascinant que l'autre.¹ » Le tragique devient spectacle, le vrai reality show. Les émissions à la mode reprennent ce concept juteux qui mélange l'amour, la haine, le sang, l'absurde avec le soupçon de sexe qu'accorde le CSA aux « prime times ». C'est quand le tragique est mis en spectacle que la confusion se fait, on se vautre ainsi joyeusement dans cette indécence quand, par exemple, on se scotche devant l'écran qui diffuse inlassablement les images des avions qui s'écrasent dans les tours du World Trade Center. Je crois bien m'être laissé happé plusieurs dizaines de fois ce jour là par cette diffusion en boucle, et à chaque fois l'effet de fascination opère. Comme si le dénie effaçait les images précédentes. On se cache les yeux en écartant les doigts pour ne rien manquer du spectacle tout en s'offusquant de l'insupportable barbarie qui nous est, à force, très familière et qui fait partie de notre environnement. Cette barbarie vraie, fausse, on ne sait plus trop mais cela importe peu, ce qui est important c'est que l'on retrouve l'émotion du tragique, l'horreur qui frappe le monde est devenue un fort potentiel d'audimat.

Charm el-Cheikh, Egypte, janvier 2004 un avion se crashe en mer après le décollage. L'avion gît au fond des eaux, invisible. Pas d'image de carlingue détruite, pas de sang, pas de corps mutilé, pourtant les journalistes vont arriver à mettre en spectacle l'invisible. Juste avec une chaussure de plage qui flotte dans les rares débris du naufrage, diffusée en boucle pour que l'imagination, maintenant bien entraînée du téléspectateur, fasse le reste. Qui n'a pas vu dans cette godasse vide au milieu de la mer le destin tragique de toutes ces victimes qui en quête de vacances n'ont trouver que la mort ?

Le pouvoir de l'image, en passant par l'intime, va susciter l'intérêt de l'accès à l'invisible de l'Autre. L'intime en spectacle construit cette dimension tragique qui fait que le secret devient public et nous devenons ainsi complices, par ce voyeurisme forcené, de ce strip-tease de la décence.

Le dérapage du voyeurisme et la recherche de spectacle me renvoie à ce que nous appelons le tourisme exotique. L'exotisme pourrait bien relever de la grosse bêtise dans le sens de ce qui est recherché dans cet exotisme, c'est une différence immédiate et incompréhensible ; Donc, ce qui recherché n'est autre qu'une différence radicale, une barbarie n'ayant d'autre intérêt qu'un spectacle de vacances.

Dès lors que cette recherche d'exotisme se fige à cette perception, elle prend les traits de la bêtise et de la perversité qui ne vaut pas mieux que ces vautours qui se pressent lors des accidents de la route pour tenter d'apercevoir *en live* un bout de viande humaine, une flaque de sang ; je veux parler de ces touristes qui voyagent dans des sas climatisés et qui s'indignent de la misère humaine dans les rues de Calcutta tout en fixant sur la pellicule les images inoubliables de ces handicapés qui se traînent en mendiant dans la saleté des rues de cette ville.

Ah ! si, une chose encore qui permet de repérer le touriste con, il n'oublie pas de distribuer des stylos et des tee-shirts en étant persuadé qu'il dispense l'accès à l'éducation et à la dignité. Pfff !

Pire encore, nous subissons, par le biais de la diffusion en masse, une culture du tragique qui serait source de plaisir ou tout au moins source de normalité.

C'est dans cette culture du gavage de la normalité où le système vous évite de réfléchir que peuvent germer les graines de la barbarie.

¹. Jean Baudrillard, *La transparence du mal - Essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Galilée, 1994, p. 83.

De la barbarie du soin

Ne plus réfléchir et fonctionner comme on vous le demande sans mettre volontairement en œuvre son libre arbitre peut conduire au mal infini.

Hanna Arendt, par son portrait d'Adolf Eichmann, nous en montre l'occurrence dans ce personnage paradoxal. Il est un petit homme ordinaire, banal, consciencieux et soucieux...de bien faire. « Il n'était pas stupide. C'est la pure absence de pensée – ce qui n'est pas du tout la même chose que la stupidité – qui lui a permis de devenir l'un des plus grands criminels de son époque. Et si cela est "banal" et même comique, si, avec la meilleure volonté du monde on ne parvient pas à découvrir en Eichmann la moindre profondeur diabolique ou démoniaque, on ne dit pas pour autant, loin de là, que cela est ordinaire. Il n'est certainement pas si courant, que devant la mort et surtout au pied de l'échafaud, un homme soit capable de ne penser à des phrases entendues toute sa vie aux enterrements et que ces "paroles élevées" lui voilent la réalité de sa propre mort. Qu'on puisse être à ce point éloigné de la réalité, à ce point dénué de pensée, que cela puisse faire plus de mal que tous les mauvais instincts réunis qui sont peut-être inhérents à l'homme – telle était effectivement la leçon que l'on pouvait apprendre à Jérusalem.¹ »

Il est intéressant de noter qu'Hanna Arendt précise qu'il s'agit là que d'une leçon et non d'une théorie, que ce n'est pas une explication du phénomène et qu'il s'agit d'une question apparemment plus complexe. L'auteur semble gênée par sa conclusion comme si elle présentait une lacune dans l'analyse. Il est effectivement très tentant d'arriver à la conclusion de non-pensée, cause de barbarie suite au cheminement d'Eichmann, mais je ne peux me résoudre à créditer cette leçon.

Il est évident qu'Eichmann était mû par son projet d'ascension sociale mais cela ne l'empêchait pas de penser. Il s'interdisait de rentrer dans des considérations morales en se tenant à sa fonction, en exécutant les ordres et en demandant à ses subalternes de « faire ce qu'ils avaient à faire. » Je crois qu'il s'agit là, non pas d'une absence de pensée mais d'une intention délibérée de ne pas vouloir penser, ce qui renverse totalement le processus. L'intention de non-pensée est la même que l'intention de ne pas vouloir voir ou de ne pas vouloir entendre, elle revient à cautionner l'action. C'est pourquoi cette forme de barbarie est incluse dans le processus d'involution de l'âme, elle ne recule devant rien pour accéder au pouvoir ou à la tranquillité en sécurisant son propre espace sans chercher à savoir ce qui se passe derrière cette tranquillité...

J'ai voulu ce retour sur l'analyse faite par Hanna Arendt pour le profil d'Eichmann comme un prologue à l'exemple qui m'a occupé cette année au sein de l'hôpital :

Un patient de 53 ans entre aux service des Urgences pour un gros accident vasculaire cérébral. Après un arrêt cardio-respiratoire une réanimation est entreprise. Les fonctions vitales sont restaurées mais le cerveau semble endommagé. Plusieurs semaines d'hospitalisation dans un service de réanimation d'une clinique voisine ont été nécessaires à Monsieur C. pour la stabilisation de son état de santé de que nous pourrions décrire de la façon suivante :

¹. Hanna Arendt, *Eichmann à Jérusalem – Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, « Folio – Histoire », 2002, p. 495.

Coma vigil, trachéotomisé, alimenté par une sonde de jéjunostomie, sonde urinaire et voie veineuse par jugulaire externe.

Après de nombreuses tentatives de placement, Monsieur C. arrive au Service de Soins de Longue Durée (assimilé à la maison de retraite de l'Hôpital.)

Actuellement infecté, il est placé en procédure d'isolement ce qui nécessite des mesures d'hygiène de haute protection à chaque fois qu'il faut rentrer dans sa chambre (surblouses, gants, chaussons, protocoles d'hygiène spécifiques.)

Si la journée, le service est sectorisé en quatre parties sur deux niveaux d'étages avec des équipes autonomes, il n'en est pas de même pour la nuit où une seule infirmière et trois aide-soignants sont responsables des quatre secteurs auxquels s'ajoute le service de Moyen Séjour, soit un total de 112 lits. La charge de travail de nuit consiste grossièrement à distribuer les médicaments aux résidents, faire les nursings et mises en confort pour la nuit des résidents dépendants (pratiquement la totalité) et assurer les soins techniques liés aux thérapeutiques en cours quelques fois lourdes comme les soins de fin de vie.

L'infirmière de nuit, excédée par la situation à l'arrivée de Monsieur C. dans le service, m'interpelle et me demande de venir constater les faits.

A mon arrivée dans le service, l'infirmière m'invite à la suivre dans la chambre de Monsieur C. L'infirmière, épuisée, m'explique la lourdeur du service, ses craintes de ne pas pouvoir surveiller correctement Monsieur C. et les risques qu'il encourt aux vues de sa pathologie actuelle qui fragilise encore plus son état. En entrant dans sa chambre, nous eûmes juste le temps de pratiquer en urgence une aspiration trachéale pour aspirer le liquide alimentaire que le patient vomissait et inhalait à grands flots.

Je passe sur les détails de la fenêtre thérapeutique mise en place pour la nuit par le médecin de garde et qui permet à Monsieur C. de finir sa nuit plus confortablement.

Le lendemain soir, je prends des nouvelles de Monsieur C., l'infirmière me dit que tout va pour le mieux, il est calme et dort tranquillement.

A la question « Quelle orientation thérapeutique le médecin a-t-il prise ? » L'infirmière me répond que Monsieur C. est désormais « sous seringue électrique » : dans les détails elle m'explique que l'alimentation est arrêtée, que la perfusion en jugulaire externe a été remplacée par une voie veineuse simple d'hydratation à laquelle est branchée une seringue électrique diffusant en continue un produit hypnotique et un morphinique.

A la question « est ce que Monsieur C. est considéré en fin de vie ? » L'infirmière hésite, cherche sur le dossier du patient et ne trouve aucune indication d'orientation thérapeutique si ce n'est que les prescriptions dont les soins en cours font l'objet.

A la question « Sommes-nous dans une démarche avec un bénéfice thérapeutique attendu pour le patient ou bien sommes-nous dans un accompagnement de fin de vie ? » L'infirmière et le reste de l'équipe Aide-Soignante restent dubitatifs. Après réflexion, l'équipe « suppose » que le patient est en fin de vie.

Aux questions « A quel niveau de conscience est le patient ? A quel type de relation pouvons nous prétendre ? » L'équipe s'interroge et conclue à une divergence d'opinions entre eux : certains s'accordent à penser qu'il réagit à la douleur, donc peut-être au plaisir, d'autres qu'il est totalement déconnecté du monde sensible.

L'équipe exprime sereinement que de toute manière le patient est beaucoup mieux que la veille, qu'il n'est plus agité, que son état est moins stressant pour l'équipe et que de cette façon ils vont pouvoir *faire ce qu'ils ont à faire* sans se préoccuper de Monsieur C. plus que de quelqu'un d'autre. L'équipe insiste unanimement sur la lourdeur de la charge de travail qu'ils ont à effectuer et que personne ne la fera à leur place (110 changes complets pendant les horaires de nuit), que des patients comme Monsieur C. n'ont rien à faire dans un service de

Soins de Longue Durée et que l'effectif de personnel n'est pas prévu pour ça. Par conséquent, son état actuel de sédation est plus conforme au fonctionnement du service que son état de la veille.

Le travail de nuit oblige souvent les échanges épistolaires avec les personnels de jour.

Deux courriers successifs au médecin chef de service à 10 jours d'intervalle, dont le dernier avec accusé de réception, lui demandant très gracieusement¹ qu'il veuille bien nous éclairer sur les éléments médicaux et l'orientation thérapeutique que doit prendre la démarche de soins de l'équipe soignante. Ces deux courriers sont restés lettres mortes, aucune précision n'a été donnée aux soignants de jour comme de nuit leur permettant de se positionner.

Un courrier à l'administration hospitalière reprenant l'épisode de Monsieur C. pour argumenter un renfort en effectif dans ces services étoffa notre démarche.

17 jours après le premier événement, l'équipe me dit que l'alimentation entérale avait été reprise, mais nous ne savons toujours pas pourquoi. Les seringues électriques fonctionnaient toujours. Monsieur C. mourut le surlendemain. Il semble que les soignants comme la famille de Monsieur C. furent soulagés de son départ. Tant par la compassion d'une agonie épuisante que par les questions devenues insupportables qui planaient sur l'équipe soignante, questions qui désormais, rodent toujours comme des spectres, et qui hanteront désormais les situations analogues.

Comme la sagesse d'Arendt qui ne tire qu'une leçon du comportement d'Eichmann, je me garderai bien d'en conclure une théorie. Mon intention est de paralléliser deux phénomènes, d'en dessiner quelques similitudes sur le mode de réflexion constaté et d'imaginer la possibilité que la banalité du mal puisse s'immiscer jusque dans le soin lui-même.

Contrairement au portrait d'Eichmann, ce n'est pas l'ambition qui sera la cause d'absence de pensée mais bien la charge de travail, ici, qui provoque l'absence de considération morale. La fatigue physique (110 à 120 nursings) et psychologique (la responsabilité de la totalité des secteurs Soins de Longue Durée et Soins de Réadaptation pour 1 IDE et 3 AS) va cristalliser le devoir professionnel sur une forme de moindre mal, un « essentiel » qui consiste à penser qu'il y a un travail à faire : les 110 nursings, tous les soirs, et ne pas les finir trop tard pour ne pas trop empiéter sur la qualité du sommeil des résidents bien qu'à quatre agents, ils ne puissent pas finir plus tôt que 2h30 ou 3h du matin. Ajouter un problème éthique et des soins techniques autour d'une surveillance accrue sur un seul et même patient revient à bouleverser le schéma organisationnel du service et Monsieur C. devient ainsi, malgré lui, indésirable car inadapté au service et à ses prestations de soins. Devenu trop chronophage, il devient insupportable.

C'est là que la différence de ce patient commence à gêner l'organisation, le système l'impose dans un espace qui n'est pas adapté à lui et qui ne peut pas s'adapter à lui sans se modifier. L'infirmière subissant cet état de fait, va se réfugier dans une logique qui permet de ménager la chèvre et le chou : La sédation du patient le calme et renvoie une représentation de non-souffrance satisfaisante pour l'équipe par rapport à l'agitation de la veille, elle permet d'autre part à l'infirmière de pérenniser son organisation des soins et *faire ce qu'elle a à faire*, autrement dit les nombreux nursings.

¹. Très sincèrement, j'invitais le médecin à nous donner des éléments de compréhension non pour critiquer la démarche médicale mais bien pour donner du sens à la démarche de soins. Il est à noter que les relations avec ce médecin sont, d'ordinaire, très agréables.

Mon intention n'est pas de chercher un coupable au fait que ce patient différent se soit retrouvé isolé au point d'en devenir indésirable. Ce que je veux souligner ici c'est que la barbarie s'installe à force de charge de travail démesurée, de responsabilité disproportionnée, de mécanisation du soin. Ce système diminue la capacité et la liberté de pensée. La seule liberté qu'il reste au soignant est celle de ne plus vouloir penser car penser devient trop douloureux. Douloureux en termes d'organisation des soins et bien entendu douloureux en termes d'éthique. La bêtise du système trouve alors son terreau favori et les ingrédients nécessaires pour muter en barbarie :

Un univers clos non modifiable depuis l'extérieur qui aspire à un peu de tranquillité, un Autre différent, il dérange l'univers normatif, il est vulnérable...

Le mécanisme d'involution se met alors en œuvre dans le système qui se recroqueville sur lui-même et phagocyte la différence dérangeante, sans question, sans réponse, sans pensée ou plutôt en s'interdisant de penser.

C'est en cela, dans l'intention de ne pas vouloir penser que je rapprocherai cette histoire de celle d'Eichmann et où je reprendrai de la même façon l'analyse d'Arendt en y ajoutant la notion d'intention. Il s'agit là aussi de l'émergence de la barbarie par non pas seulement l'absence de pensée mais bien par l'intention de s'interdire d'aller plus loin dans la réflexion. Le paradoxe est donc campé, Le soin lui-même peut cacher un mal infini. Le système du « prendre soin », les acteurs de santé eux-mêmes peuvent faire le lit à la banalité du mal.

Je suis tenté, malgré tout ce que je m'interdisais plus haut, de chercher des coupables à ce manque de considération éthique. Il semble que ce soit le cloisonnement (tiens encore un mode de fermeture) et la fatigue qui soit pourvoyeurs de situations où l'homme ne pense plus ou ne veut plus penser dans ce que Heidegger pourrait appeler *gestell*, ce système où la technique encadre la nature et rend l'homme tel un *Horingen*¹ dans ce sens justement où « l'homme devient un " serf " qui écoute n'importe quoi et se laisse dominer par n'importe qui. » A ce moment là, privé de son libre arbitre ou plutôt se privant lui-même de son libre arbitre, l'homme se laisse noyer par la fatigue. De là, la fatigue mute inévitablement en négligence, celle qui défait le lien et nie l'altérité, la négligence en mépris, le mépris en maltraitance, la maltraitance en barbarie.

La fatigue est mère de négligence et elle est un démon qui guette les équipes de soins dans un contexte économique difficile favorisant la pénurie en personnel. J'insiste sur le fait que la fatigue érode les meilleures intentions, que les soignants qui tombent dans son piège ne sont pas les moins brillants, bien au contraire. La conscience professionnelle accrue, le zèle, le devoir, conduisent dans le contexte actuel à la fatigue, qu'elle soit physique ou morale. La fatigue est un frein, elle ralentit tout élan et le décourage. Elle anéantit toute volonté d'extériorisation, elle tasse l'être, elle le recroqueville et contribue au processus de fermeture ontologique. La fatigue ne prête pas à la réflexion, elle invite au sommeil de l'âme.

Si la fatigue endort l'âme, l'oisiveté ne la réveille pas forcément, mais il est possible d'avancer qu'il est plus facile de penser avec l'estomac plein et la tête reposée qu'avec la faim au ventre ou une journée d'usine (ou d'hôpital) dans les pattes et la tête cuite par la fatigue. Je crois difficile qu'une population qui crève de faim ou aliénée à des tâches laborieuses puisse se donner l'énergie de réfléchir à l'ouverture de la rencontre humaine. Autrui se trouve alors propulsé à des distances inaccessibles et il ne reste que le piège de la fatigue qui se referme sur soi.

La fatigue des soignants est encore outrageusement méprisée. Les listes d'attente de demandes de formations, autour de la gestion du stress au travail et des risques de *burn out*,

¹. Martin Heidegger, *Essais et conférences* – « La question de la technique », Paris, Gallimard, « collection tel », 2003, p. 33.

sont colossales. Hélas les rares élus pour ces formations reviennent plein d'espoir avec une poudre de Perlimpinpin qui ne fait que colorer la grisaille épaisse des nuages contextuels. Avec ceci, l'absentéisme ne fait que s'accroître, les hôpitaux sont eux-mêmes en souffrance et le venin de la fatigue s'imisce par toutes les brèches, favorisant ainsi le cloisonnement individuel pour se protéger et limitant de ce fait, de plus en plus, l'énergie d'ouverture nécessaire pour opérer notre mission primordiale de rencontre humaine. La fermeture s'opère, l'involution de l'âme initiée par la fatigue va augmenter les risques de négligences et en niant ce lien déontologique avec autrui, le soignant s'expose à produire du mépris. A ce stade là, la bêtise laisse le champ libre à la barbarie.

Comment ne pas penser que l'hôpital est devenu aujourd'hui un espace où les acteurs se barbarisent entre eux ? Par manque de cohésion nous nous trouvons tous différents, ces différences se dérangent entre elles à tel point qu'il faut un barbare à chacun de nous pour légitimer notre logique et la rendre viable. L'Autre n'est plus compréhensible, il n'est que différent. Il ne s'agit pas de chercher un bouc-émissaire pour passer sa colère, mais plus d'une logique où le système ne se comprend plus qu'en termes de rentabilité, de contrat d'objectifs et de moyens. Et le patient, au milieu de tout ce merdier cosmique, peut devenir, lui-même, indésirable, nié et objet de cette barbarie comme dans le cas que nous avons décrit précédemment.

Pour retrouver un ton plus humoristique, « La fatigue, dit Monsieur Fiat, c'est ce qui vous transforme un prince charmant en mari... »

Vu l'élégance de la formule, je ne résiste pas à la récupérer pour continuer le dérapage sans toutefois vouloir compromettre l'auteur de ce qui vient d'être dit dans le mauvais goût de ce qui va suivre :

La négligence et le mépris c'est ce qui vous transforme un mari en gros tas flatulent dans le lit conjugal.¹

Ceci pour dire l'enchaînement inexorable du mal, le pire est toujours à venir...

Il ne faut pas essayer de trouver une logique compréhensible dans l'expression de la barbarie puisqu'elle est par définition incompréhensible. Elle relève du principe du mal et ce principe n'est pas moral. Nous avons vu que la seule perspective de ce mal ne se projette que vers l'intérieur de l'être, ce mouvement de l'âme ne conduit que vers le soi. Dominique Folscheid pressent ce mouvement de l'âme et le décrit parfaitement avec des adjectifs on ne peut plus signifiants pour traduire l'involution et le processus de fermeture : « empli de soi – suffisant bouché – sphérique » le barbare serait le projet ultime de la bêtise, le *télos* du projet figé de Gabriel Liécéanu. La bêtise s'enivrerait ainsi dans un vertige dont la spirale ne mènerait qu'à l'intérieur de soi, où le soi se nourrirait encore de soi pour s'en emplir, s'en boursoufler et s'en suffire.

Plus on s'empli de soi et moins on laisse de la place pour l'altérité. C'est de cette façon que l'amplitude du soi implique le rejet de l'Autre. « Ce n'est pas un principe de mort, c'est un principe vital de dé-liaison. Un principe de déséquilibre, d'étrangeté et de complexité, un principe d'incompatibilité, d'antagonisme et d'irréductibilité.² » Ce que veut dire ici Jean Baudrillard, c'est que pour que la barbarie avance, qu'elle assure sa survie, elle doit nourrir ce principe vital pour elle-même qui passe par le rejet, la dé-liaison, l'élimination de l'Autre. Son principe de vie passe par un principe de mort d'autrui.

¹. J'invite là le lecteur à surseoir à la vulgarité pour y voir ...la métaphore du mépris de l'Autre par la « chambre à gaz ». Oui, bon, c'est pas très fin, je l'accorde mais ça aura le mérite d'illustrer bruyamment le mécanisme de mutation de la fatigue vers la barbarie...

². Jean Baudrillard, *La Transparence du Mal*, Paris, Galilée, « collection L'espace critique », 1990, p.112.

Un souci toutefois, La barbarie ne peut s'assigner qu'à l'accusatif comme le fait remarquer D. Folscheid, « le barbare a besoin qu'un autre le désigne, l'énonce et le dénonce comme barbare. Or, comme c'est le propre du barbare que d'accuser l'autre de barbarie, il s'ensuit que le barbare est toujours l'autre – mais pas le même. Il est donc mal aisé de faire le partage puisque dans la confrontation des accusations, la barbarie et son contraire sont indiscernables.¹ » En effet, ce n'est pas dans l'accusation qu'il suffira de juger et de se déterminer sur le choix du barbare, les pièges des jugements de valeurs, des idées reçues guettent l'innocent pour l'embrigader grâce à ce flou artistique entre le vrai et le faux. La bêtise joue beaucoup sur cette limite pour séduire l'indécis et développe une esthétique propre autour du vrai et du faux voilé par la complexité du beau et du laid, du bien et du mal. Barbariser l'Autre c'est l'enlaidir par rapport aux canons d'esthétique et d'éthique que nous reconnaissons dans notre culture. C'est le jeu de prédilection de la sphère politique. C'est le piège majeur pour l'indécis qui doit être différencié de l'opportuniste car ce dernier, lui, ne se décide qu'aux vues des résultats. Sur-le-champ de bataille, l'opportuniste se ralliera à la dernière bannière debout. La barbarie ne se dévoile que par la cruauté de ses actes et par l'intention avouée de ses projets et c'est bien en cela qu'elle sera jugée définitivement. Quand elle aura anéanti *son* barbare, ce dernier sera martyr et elle sera le Mal.

Une ambiguïté définitive

Jonas, en supprimant la dialectique entre l'homme et l'autre, réussit la réunification par la solidarité nécessaire, pas de vie sans l'un, pas de vie sans l'autre, car il est évident que l'un n'existe que par l'autre. Il faut élargir cette logique à la dialectique du bien et du mal, l'un ne va pas sans l'autre, et la transposer dans un mode de réflexion de perméabilité entre les deux. Plutôt que d'essayer de les séparer, il vaut mieux admettre leur intime affinité. Entre l'intelligence et la bêtise, le prendre-soin et la barbarie, nous avons vu que les frontières étaient mouvantes, que les bascules inimaginables prenaient des reliefs bien réels au cœur des meilleures intentions dans un univers du quotidien. Dominique Folscheid parle de « barbarie ordinaire » celle « qui est exempte de cette violence fauve qui nous fait crier à la barbarie, mais qui représente pour tous une tentation et un risque permanents.² » Je reconnais ici, entre *la tentation* et *le risque* ce tissage d'intime affinité dont je parlais et que rien ni personne ne peut défaire, inscrit au plus profond de l'être cette ambiguïté définitive nous constitue.

Machiavel avait pressenti cette rupture impossible entre l'homme et la bête, Il s'en servait pour illustrer ses stratégies : « Puis donc qu'un prince est obligé de bien savoir user de la bête, il doit parmi elle prendre le renard et le lion, car le lion ne se défend pas des rets, le renard ne se défend pas des loups. Il faut donc être renard pour connaître les rets et lion pour effrayer les loups.³ »

¹. Dominique Folscheid, *L'esprit de l'athéisme*, op. cit., p. 210.

². Ibid., p. 214.

³. Machiavel, *Le prince*, Paris, Flammarion, 1992, p.141-142.

Oui, une ambiguïté définitive qui est à la fois notre chance et notre malédiction, celle par qui s'éclaire notre chemin d'humanité en nous offrant le choix d'ouverture ou d'involution. Cette ambiguïté ondoie depuis le début de cette recherche entre l'homme et la bête, l'intelligence et la bêtise, le soin et la barbarie et finalement s'impose comme l'incontournable flottement de notre être. Le meilleur rapport d'appréhension ne serait donc pas dialectique mais davantage de confluence. En admettant l'inséparabilité de ces concepts nous restons ainsi dans l'univers du vivant. Insaisissable et imprévisible capable de déverser sur le monde les pires infamies et l'immonde, il reste au fond de l'homme, comme au fond de la jarre à Pandore, l'espérance. Celle qui permet à l'homme de surseoir à la damnation, celle qui lui permet encore, une dernière fois, le choix du rachat. L'ambiguïté permet donc d'admettre l'interpénétrabilité des concepts qui nous occupent, d'admettre que la barbarie est intégrée dans notre raison au même titre que le prendre-soin. Jean-François Mattéi pense que la barbarie a « infecté l'être » je ne le pense pas de cette façon, je crois que la barbarie y était déjà et qu'elle s'exprime quand une logique métastatique prend corps pour anéantir l'altérité.

Je puiserai chez Mattéi quelques arguments qui versent la barbarie comme une régression, un enfermement, ceci pour renforcer mon idée d'involution et de fermeture :

Il reprend l'ouvrage d'Henri Bosco, *Une ombre*, pour évoquer « la stérilité de la barbarie, enfermée en elle-même, qui a vu l'homme se détacher peu à peu de ses racines éthiques ou métaphysiques et se priver en toute conscience du sens. Le narrateur croit avoir découvert " la réalité suprême de ce monde " en se retirant dans un jardin mystérieux. Fermé de quatre hautes murailles, il lui paraît comme le jardin primitif, mais ce jardin terrestre qui n'est pas plus celui de la genèse que celui d'Homère ou celui d'Epicure, a arraché délibérément ses racines au ciel. C'est là que le narrateur, dont la retraite n'enveloppe que le néant, s'aperçoit qu'il n'est à son tour que néant, une ombre sans corps...¹ »

En fait, il s'agit bien là d'un repli sur soi, projet de vérité. Ce stade définit pleinement la bêtise jusqu'à ce que le désert se fasse et qu'il cède la place à un projet de boursoufflure dont l'altérité fera les frais. « Erigeant ainsi l'homme en sujet, le sujet en race, la doctrine nazie est fondamentalement barbare, avant même d'opérer ses actions criminelles, dans la mesure où, issue de l'humain, elle nie l'humain en l'homme et, par conséquent, en elle-même.² »

Voilà donc le résultat de la barbarie tel qu'il nous est désormais coutume de le constater. Une négation de l'altérité qui mène à la négation de soi. Se nier soi-même revient, par le processus d'involution, en un premier temps, à s'écarter du monde, puis jouir de sa propre présence et s'en suffire. Ensuite il faut écarter toute altérité qui viendrait troubler cet onanisme, il faut que l'Autre n'ait plus de sens. La négation s'abreuve du silence de l'Autre et se nourrit du bruit du Même. Ainsi, toute altérité anéantie ou identifiée comme Même, rend le soi sans repère, sans contact possible, sans idée. Alors, le miroir du soi ne renvoie qu'une image énigmatique, qui ne ressemble plus à rien et encore moins à personne. Que sommes-nous sans l'Autre qui nous oblige ? dirait Lévinas, la prison du Moi se referme, plus forte que la mort.

Je ne vois rien de pire que de ne pas exister dans les yeux de l'Autre. Sentir mon absence dans le regard d'autrui me renvoie directement à ma médiocrité. Je deviens négligeable et je m'efface. Le devoir de mémoire et de témoignage reste un moyen puissant pour éviter la récurrence de barbarie. Ceci doit rester inscrit comme un principe d'ouverture pour les soignants que nous sommes, nous perdrons notre dignité en occultant celle du

¹. Jean-François Mattéi, *La barbarie intérieure – Essai sur l'immonde moderne*, Paris, Presses Universitaires de France, « intervention Philosophique », 1999, p. 51.

². Ibid., p. 283.

patient. Si le patient ne se reconnaît pas comme étant le souci du soignant, le soignant perd son essence et, par-là, son éthique.

Je finirai en reprenant Mattéi qui cite Lévinas : « On peut appeler *inspiration*, cette intrigue de l'infini où je me fais l'auteur de ce que j'entends.¹ » et Mattéi ajoute : « Mais on doit appeler *conspiration* cette intrigue du sujet qui, refusant d'entendre ce dont il n'est pas l'auteur, conspire avec lui-même pour laisser le champ libre à l'*immonde*.² »

Vous l'aurez compris, ma qualité première n'est pas la légèreté... Mais il m'a semblé que pour étayer cette thèse de fermeture et d'involution de l'âme il valait mieux pécher par excès que par défaut, au risque de faire une bêtise. Mais si tel était le cas j'aurais, pour le moins, le bénéfice de rester dans le sujet...

J'ai cru un instant, malgré tout, que je pouvais traiter de la bêtise avec un peu de légèreté mais à mesure que je m'enfonçais dans ses rets, ce vieux goût de bile me montait aux lèvres et je tentais de réprimer la nausée qui s'accrochait et me soulevait le cœur.

De la connerie

Définir la connerie ce serait lui donner un statut, une assise, ce serait lui assigner une origine et une fonction. Or je la vois surtout proliférante et débordante, plutôt fatale que fonctionnelle. Elle pèse sur l'espèce entière comme un mauvais sort. Je souhaite qu'on ne la confonde pas avec la bêtise...

Georges Picard

Voilà donc un concept associé à la bêtise, sur lequel ne se sont pas jetés les auteurs, quelques courageux d'entre eux se sont laissés aller à certains traits d'humour qui l'impliquaient mais de là à y consacrer un ouvrage entier... Le sujet reste bizarrement sous-exploité. Par une sorte de fausse pudeur on le cantonne dans les départements périphériques et bas de l'esprit.

Fort heureusement, je retrouvais donc sur le thème de la connerie, avec un plaisir non dissimulé, la compagnie de Georges Picard qui déclare d'emblée que « la connerie, désolé, n'est pas une simple affaire de cons.³ »

Je ne peux à mon sens éviter d'aborder la connerie car si Picard dit que la connerie est différente de la bêtise elle n'en reste pas moins très apparentée. Néanmoins, une caractéristique sur le plan phénoménologique semble marquer la connerie, elle rêve d'être intelligente, le con aimerait à la fois duper plus et être moins dupe. Plus il rentre dans ce jeu et plus il est reconnaissable. « Une carapace insupportable sur un contenu flasque et délétère⁴ » c'est aussi en cela qu'une mince différence s'immisce entre bêtise et connerie, la, carapace de cette dernière porte un maillot fluo et à pois. Je crois que la connerie se conjugue plus au

¹. Emmanuel Lévinas, « Dieu et la philosophie », Le nouveau Commerce, n°31, printemps 1975, in J.-F. Mattéi, *La barbarie intérieure – Essai sur l'immonde moderne*, op. cit., p. 308.

². Jean-François Mattéi, *La barbarie intérieure*, op. cit., p. 308.

³. Georges Picard, op., cit., p. 10.

⁴. Georges Picard, *De la connerie*, Paris, José Corti, 2004, p. 101.

singulier que la bêtise qui, elle, aurait davantage la propension à se fondre dans la masse. On, parle d'ailleurs *d'un con* et pas *d'un bête*. La connerie est à ce point délétère qu'elle infecte l'hôte jusqu'à ce que ce dernier devienne le virus lui-même : le con.

Le con prend souvent la connerie pour votre réalité et vous y laisse, alors que la bêtise aura tendance à vous séduire pour vous happer dans ses rets. Si la connerie comme la bêtise jouit d'elle-même, la différence majeure semble être que la connerie a plus d'affinité avec l'absurde. C'est sûrement la raison pour laquelle, dans leur acception naturelle, ludique et divertissante, *une belle connerie* m'amuse plus qu'une *belle bêtise*.

Autant la connerie s'attrape comme un rhume, autant elle est insaisissable dès qu'elle vous habite : « Même s'il n'est pas dyspepsique ou ulcéreux, le con tient un peu de la plante venimeuse, de l'oursin ou de l'esquimaux fondant, on ne sait pas par où le prendre s'en risquer de se blesser ou de se souiller.¹ » Il est acquis que l'on est con à son corps défendant, on ne peut l'être volontairement, « l'accouplement paraît contre nature. »

Il n'est pas question ici de ceux qui jouent au con, car là il y a jeu, artifice, bonne conscience. « Ainsi je revêts l'habit du con pour mieux tromper ceux qui m'entourent et me gausser d'eux en douce, ce qui est passablement con mais d'une connerie hygiénique et jouissive.² »

Georges Courteline pense que la discrimination entre la bêtise et la connerie tiendrait en cette dernière dans un risque tragique³. Je ne peux souscrire à cette tentative de définition aux vues de tout ce qui vient d'être dit autour de la bêtise. On sait que la bêtise peut elle-même sombrer dans les abysses du tragique. Même dans sa forme naturelle, j'entends sans intention de mal, il se passe cette légère catastrophe de l'ordre du tragique qui distrait la logique.

Pour ceux qui souhaiteraient connaître le remède de la connerie il n'est de l'ordre ni de l'Alka Selzer ni du vaccin ni du préservatif, G. Picard nous invite à penser qu'il pourrait relever du silence. On sait qu'il vaut mieux se taire plutôt que de déblatérer trop de conneries, et c'est la raison pour laquelle je vais arrêter là ce chapitre.

Si la connerie ne manque pas d'attraits, je me contenterai d'en rester à cette tentative de comparaison avec la bêtise pour ne pas risquer la digression. Elle n'en reste pas moins pour moi, une fidèle amie avec il fait bon s'évader quelques fois (et plus qu'à mon tour) du triste et du trop sérieux.

¹. Ibid., p. 101.

². Ibid., p.63.

³. Georges Courteline, *Les gâtés de l'escadron*, in Paul Denis, *Eloge de la bêtise*, op. cit., p. 10

Le remède

S'interroger sur le remède de la bêtise revient à la verser, entière, dans le registre du mal, ce qui reviendrait à employer un pessaire pour cette merveilleuse bêtise naturelle sans laquelle l'homme ne pourrait prétendre à devenir léger et gai. Cette bêtise indispensable au divertissement, au jeu, à la récréation. Donc celle-ci laissons la tranquille car plutôt que d'y remédier, il faudra s'occuper de la nourrir.

Par contre nous pourrions examiner la bêtise nocive et ses déclinaisons en barbarie, définie de fait en tant que mal, et se demander si elle est aporétique, irrémédiable.

Philippe Choulet décrit ainsi cette bêtise à laquelle il faut s'efforcer de remédier : « on peut la saisir par quatre traits au moins, la passivité, la vanité, l'agressivité et la défensive.¹ » Elle résume bien les caractères d'involution. La bêtise à laquelle il faudrait remédier est celle qui ne joue pas, « celle de l'adhésion entière et totale, de l'adhérence même, (conviction, opiniâtreté) c'est le règne de l'esprit du sérieux, ..., une bêtise insoupçonneuse d'elle-même... elle n'accède pas à la négation² » Philippe Choulet nous dit que « quelque chose ferme et clôture l'esprit » ce qui étaye la thèse de fermeture et d'involution dans le sens où « la bêtise ne supporte pas la contradiction » Une façon de rejeter l'altérité et tourner le regard vers l'intérieur de soi. L'auteur définit le problème de la bêtise comme celui du rapport à l'Autre, une question d'intersubjectivité qu'il ne développe pas mais où l'on sent la problématique et fragile existence de l'altérité dissensuelle.

Face à la lourdeur de la bêtise nocive, celle qui est bête et méchante, Choulet finit par un diagnostic pessimiste : « Elle semble difficile à soigner, bloc impénétrable, imperméable, défensif, agressif, monolithique et monothéiste (adorateur, idolâtre d'une seule divinité : le moi). Comment dé-faire ce qui fut fait et noué si étroitement ? Problème de l'irréversible en nous.³ » Philippe Choulet pose ici le possible de la bêtise irrémédiable, et avec elle l'irréversibilité de l'intention, ce qui nous mène droit vers l'impardonnable. Dans la déclinaison de la bêtise en barbarie, la question du pardon avait déjà été posée. Elle intrigue l'auteur à juste titre mais elle devient alors un problème de limite. Quelle bêtise serait pardonnable et laquelle ne le serait pas.

La question du remède fait cercle, « il est bête de vouloir que la bêtise soit remédiable. La cure est infinie, interminable : soigner oui, mais guérir, ... à tout prix ? n'est-ce pas la terreur qui guette à vouloir l'intelligence à tout prix ? Gare à l'acharnement thérapeutique.⁴ »

Il est finalement d'une part rassurant de voir que l'intelligence n'est pas le remède à la bêtise. Cela nous laisse la chance de ne pas subir de vaccins ni de piqûre de rappels qui nous interdirait la liberté d'être bête. D'autre part, il est inquiétant de sentir l'irréremédiable et sa dangerosité. C'est dans cet irréremédiable que se tapit la barbarie, et pour elle, le remède majeur se pose en terme de devoir de mémoire et de témoignage. Ne pas oublier et transmettre

¹. Philippe Choulet, « la bêtise est-elle irrémédiable », sous la direction de Claude Beaune, *La philosophie du remède*, Paris, Champ Vallon, 1993, p. 324.

². Ibid., p. 325.

³. Ibid., p. 329.

⁴. Ibid., p. 332.

aux générations futures l'horreur de la barbarie reste un moyen puissant pour éviter la récédive.

Robert Musil, lui, fait confiance à la modestie comme meilleure arme contre la bêtise pour pallier les boursouflures de son égo. Jean Paul, lui considère la bêtise elle-même comme « un remède universel, celui contre toutes ces maladies qui ont peu ou prou le funeste appétit de connaissance qui nous a fait chasser du paradis. En un mot, la bêtise n'est rien d'autre qu'un antidote au péché originel.¹ »

Chez Michel Adam, le remède se traduit en attitude, « le remède contre la sottise est non seulement l'esprit critique, mais aussi la vivacité d'esprit, la pénétration, *acumen*, grâce à laquelle la pensée va droit à l'essentiel.² » Si remède il y a, c'est en terme de prévention qu'il doit se comprendre car la bêtise ne peut se critiquer elle-même, elle en est incapable.

Le devoir de mémoire et de témoignage reste un moyen puissant pour éviter la récédive de barbarie.

De la Sincérité

Cependant, j'aime tout ce qui n'est pas commun, même l'ignoble quand il est sincère. Mais ce qui ment, ce qui pose, ce qui est à la foi la condamnation de la Passion et la grimace de la Vertu me révolte par tous les bouts.³

Gustave Flaubert

Le choix de Flaubert était celui de l'authentique contre la copie. En tout. Le naturel contre la pose, le personnel contre le convenu, l'artiste contre le faiseur. N'être dupe de rien. Comment cela est-ce possible ? Si la nature est sincère et qu'elle ne porte pas de masque, il n'en est pas de même pour l'humanité et c'est en cela que l'homme s'est divisé de la nature. Il a fait de la pose l'idéal de l'anthropocentrisme.

La sincérité s'impose ici comme un préalable nécessaire pour recréer ce lien avec la nature. Elle devient, par l'écriture de soi la médiation nécessaire pour repositionner de façon éthique le rapport de l'homme avec la nature. Pour réussir notre humanité il ne convient pas d'agir *comme* un homme, il convient de le devenir. Nous avons trop longtemps fonctionné comme si l'humanité était une distance qui nous éloignait de la nature. Sans le principe de sincérité, nous faisons *comme* les autres sans *être* vraiment nous-mêmes. Il existe une connivence entre la sincérité et la bêtise quand cette dernière est naturelle comme nous l'avons vu dans cette *bêtise nécessaire* mais dès lors que la bêtise est nocive, la sincérité n'a plus cours. Pour être sincère il est obligatoire de considérer une altérité, l'écriture de soi n'a de sens que si elle est offerte à autrui. La sincérité initie l'intention d'ouverture.

« Se foutre d'être approuvé est un préalable si l'on veut un jour connaître la grâce d'être léger et gai.⁴ » nous dit Georges Picard, c'est d'une distance à l'Autre qu'il s'agit et que

¹. Jean Paul, *Eloge de la Bêtise*, op. cit., p. 3.

². Michel Adam, op. cit., p. 85.

³. Gustave Flaubert, *La Bêtise, l'art et la vie*, op. cit., p.93.

⁴. Georges Picard, op. cit., p. 14.

l'on peut traduire en terme de vulnérabilité. Etre sincère c'est se rendre vulnérable, se mettre à la merci d'autrui.

Nous sommes ici sur un palier intéressant pour le soignant, car concevoir de montrer sa propre vulnérabilité au patient nous mettrait en situation d'ouverture face à lui. La sincérité du soignant face au patient s'impose donc non pas comme une position sacrificielle mais bien comme une norme éthique. Elle passe par la reconnaissance de ses limites et oblige l'humilité. Elle transforme le pouvoir que le soignant détient sur la vulnérabilité du patient en vulnérabilité partagée. La sincérité accepte la réalité de l'Autre qui donne du sens à mon incomplétude, elle signe l'intention de transparence de soi, l'intention d'ouverture.

« La difficulté tient au caractère paradoxal de la notion. La sincérité ne supporte ni d'être demandée, ni d'être déclarée. Si je demande à autrui d'être sincère je ne recevrai tout au plus que des aveux ou des confessions. »¹

C'est dans cette fragilité conceptuelle que sourd la circulation de l'Ouvert.

Reconsidérer l'Autre

L'homme ne suffit pas à l'homme, il est temps et nécessaire qu'une prise de conscience se fasse et qui consiste à revisiter notre conception de l'Autre. L'Autre doit absolument déborder de la sphère humaine. L'autre n'est que trop considéré comme même ou comme différent. Ne pourrait-il pas être appréhendé simplement comme non-soi mais *essentiel* pour être soi ? Comment pourrions-nous être soi sans autre ? De cette question découle le devoir que nous avons de protéger la vie de l'Autre avant de protéger la nôtre sans quoi nous prendrions le risque nihiliste du soi. Dès lors, la vie d'autrui devient plus précieuse que la mienne. Baudrillard ajoute « Etre soi-même n'a pas de sens, tout vient de l'Autre. Rien n'est soi-même et n'a lieu de l'être.² » Sans animal et sans Dieu qui sommes-nous ? ou plutôt que sommes-nous ? sans autre rapport au monde qu'un rapport entre hommes, quel monde pourrions nous rêver au-delà d'une sphère inhumaine ? A force de chercher la nature de l'homme à l'intérieur de l'homme nous oublions que l'homme est dans la nature et c'est dans le devoir de la protéger que l'homme gagnera sa dignité. Le souci de l'autre dont parle Lévinas doit absolument être étendu au-delà de l'espèce humaine pour que justement l'homme mérite son humanité. Rien ne peut surgir de nous, le destin du soi ne passe que par l'Autre. L'Autre devient donc ma destinée et je suis la sienne. Il nous appartient pour ne pas sombrer inexorablement dans les pièges de la bêtise, de recevoir l'Autre en soi pour que nous puissions à notre tour être reçu par lui. Seulement de cette façon nous pourrions donner du sens au « vivre ensemble » dont parlait Hanna Arendt.

¹. Jean-François Chiantaretto, « de la parole à l'écriture : pour une approche de la sincérité. », *Ecriture de soi et sincérité*, Paris, In Press, 1999, p. 14.

². Jean Baudrillard, *La Transparence du Mal*, p. 147.

Vacuité, silence de l'Ouvert

Si on ferme la main on ne peut rien
recevoir. Quand on ouvre la main on peut tout obtenir.
Taisen Déshimaru

Là où il ne se passe rien, doit advenir l'Autre. C'est dans le silence qu'il faut voir une opportunité. Plutôt que de le fuir comme un symbole de mort, il faut y voir, en même temps, l'espoir et la crainte d'une advenue. Il s'agit d'un silence actif, d'un silence qui est celui de la nature, un silence qui écoute, une attention complète à l'environnement immédiat.

Ce silence oblige, en première intention, à se taire, à sortir son regard de soi pour le tourner vers l'extérieur et écouter.

Déchirure nécessaire, dé-fermeture, Sortir de soi comme de la caverne de Platon. Cette extraction se faisant ici par soi-même, comme d'une matrice, non pas vers la connaissance en tant que vérité, réalité, mais sortir de soi pour voyager dans la nature. Simplement s'insérer dans un espace libre en devenir, et devenir avec lui.

« L'animal relève entièrement d'un double mouvement d'écoulement du dehors vers le dedans et du dedans vers le dehors par lequel il s'assimile son milieu et se redonne à lui.¹ »

Rien n'est fermé, tout est ouvert, il n'y a que l'esprit qui peut se croire clos. La vie n'est qu'une succession d'échanges, une perméabilité des membranes que nous sommes. Quand l'esprit refuse cette porosité, cette myriade de possibilités d'ouverture, il impose l'involution de l'âme vers la bêtise et la barbarie. Quand l'esprit se donne le courage de l'Ouvert, nous retrouvons l'harmonie perdue d'un monde que nous pensions chaotique et que notre vanité croyait ordonner. Cette harmonie est celle de la nature.

Heidegger a tenté « la définition du concept d'"Ouvert" comme l'un des noms, ou plutôt le nom par excellence, de l'être et du monde.² » Ce concept vient de la huitième Elégie de Duino de Rainer-Maria Rilke que Heidegger a longuement parcourue :

« *Par tous ses yeux la créature
voit l'Ouvert. Seuls nos yeux sont
comme invertis et posés tout autour d'elle
tels des pièges qui cernent sa libre sortie.
...³ »*

Heidegger a été très préoccupé par ce concept. L'Ouvert qu'évoque Rilke et l'Ouvert que la pensée de Heidegger tente de restituer à la pensée n'ont rien de commun. Heidegger voit l'Ouvert comme ce seuil qui produit l'humain, que seul l'humain peut voir car seul l'humain possède le *logos*. Toutefois Heidegger accorde à l'animal l'état de stupeur qu'il

¹. Machiavel, *Discours*, op. cit., p. 206.

². Giorgio Agamben, *L'ouvert de l'homme et de l'animal*, op. cit., p.86.

³. Rainer Maria Rilke, *Elégies de Duino – Sonnets à Orphée*, Paris, Gallimard, 2001, p.89.

décrit comme « une ouverture plus intense et fascinante que toute connaissance humaine.¹ » Dans cette ambiguïté, entre Rilke et Heidegger, une proposition semble s'éclairer. En voulant l'homme en tant qu'homme, on le couronne d'or ou d'épine selon la logique à défendre. En replaçant l'homme *dans* la nature et non à côté ou au dessus ou encore au dessous, dans une logique bioncentrique, L'Ouvert devient accessible à tous, naturellement pour l'animal et de façon rééducative pour l'homme.

C'est dans le silence des énergies naturelles que peut se former les conditions d'intention d'ouverture. Le silence de l'Ouvert répond au nom de *vacuité*, il n'a rien à voir avec le vide tel que nous le concevons, à savoir constitué du néant. Au contraire, il faut le rapprocher de l'état qui permet d'accueillir l'altérité, qu'elle soit positive ou négative. Cette disposition est à la portée de chacun de nous et à l'image des vertus définie par Aristote, elle s'éduque, s'affine et c'est en la pratiquant que l'individu développe et enrichit son être de ce lien avec son extérieur.

Les Arts Martiaux pratiquent cette disposition empruntée au bouddhisme et la nomment en japonais *zanshin*, elle signifie « l'esprit qui demeure, sans attacher, et reste vigilant, attentif à l'instant présent et à celui qui le suit...² » Le *zanshin* requis, nécessite une adéquation entre ces trois paramètres que sont l'attitude du corps, l'attitude de la conscience et l'énergie, sans quoi il ne peut y avoir d'acte juste. Cette attitude réunit la légèreté d'esprit, la conscience nécessaire, la prise en compte de l'immédiat et la médiation (par l'Autre) dans un espace et un temps toujours en circulation.

Depuis trente cinq ans, la pratique des Arts Martiaux me permet une approche singulière de l'altérité dans le respect des valeurs du Budo (Système de valeurs qui fondent les Arts Martiaux). Ces valeurs sont très proches des vertus cardinales de la Grèce antique puisque nous y trouvons : La Politesse (marque le respect d'autrui) – Le Courage (faire ce qui est juste) – La Sincérité (s'exprimer sans déguiser sa pensée) – L'Honneur (être fidèle à la parole donnée) – la Modestie (parler de soi sans orgueil) – le Respect (sans respect aucune confiance ne peut naître) – le contrôle de soi (savoir se taire quand monte la colère) – l'Amitié (le plus pur des sentiments humains).³ On ne manquera pas de souligner que, comme Aristote, la philosophie orientale place l'Amitié au dessus de toute autre valeur.

C'est enrichi de cette tradition que je trouve dans l'étude des philosophes occidentaux une passionnante confluence. C'est aussi dans une forme de perméabilité entre les deux cultures que se construit une vision binoculaire pour la compréhension du monde. Voilà comment cette vacuité, que je traduis par le silence de l'Ouvert, correspond à cette attitude nécessaire contre l'involution de l'âme. Cette attitude de vacuité est pleine de ces valeurs en termes de vertus et elle est peut-être ce lien nécessaire qui rapprocherait notre humanité de la nature en vue d'un équilibre retrouvé.

Il ne s'agit pas d'une nouvelle Atlantide que je décris mais bien d'une attitude d'humanité qui prend conscience de sa force et de sa fragilité. Dans cette attitude, le silence de l'Ouvert replace notre humanité dans une position plus humble, à côté du reste et non au centre de tout. Une position d'ouverture qui intime la nécessité de toutes ces valeurs pour affronter l'extériorité dans ses rencontres heureuses comme malheureuses. Cette attitude permet de réagir au plus près de l'intention d'autrui. L'Ouvert ne présume rien de l'Autre dans le sens où il n'y a pas lieu de le préjuger. Par contre l'Ouvert permet de rester conscient de toutes les advenues possibles d'autrui.

¹. Martin Heidegger, *Parménides*, in Giorgio Agamben, *L'ouvert de l'homme et de l'animal*, op. cit., p.90.

². Taisen Deshimaru, *Zen & Arts Martiaux*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 95. comment ne pas faire le lien avec la définition que donne Dominique Folscheid du barbare particulièrement sur « l'adhérence » de ce dernier.

³. J'ai repris ici, les valeurs du Budo telles qu'elles sont inscrites et définies de façon populaire dans les dojos.

Machiavel lui par exemple, fonctionne au pire, c'est à dire qu'il « suppose tous les hommes méchants et toujours prêts à déployer ce caractère chaque fois qu'ils en trouveront l'occasion.¹ » De cette façon, il tient une attitude tant défensive qu'offensive, attitude stratégique efficace pour mener un état, mais peu satisfaisante pour la relation à autrui dans une acception humaniste.

L'Ouvert, lui, adopte une attitude positive envers autrui, il lui donne l'opportunité de venir en paix sans toutefois occulter sa part maudite. L'Ouvert est un état de lucidité tourné vers l'Autre, il l'envisage bon et mauvais à la fois, empreint de meilleur et de pire, ce pourquoi est requis une extrême attention. L'Autre doit être pris dans une vision holistique la plus complète possible (du moment) pour que les meilleures conditions de l'Ouvert soit réunies.

L'Ouvert n'exclut pas les erreurs, elles font partie de la nature, il s'en nourrit pour s'enrichir. C'est un devoir d'humanité qui oblige le lien, le respect et la conscience de la nature telle qu'elle est.

L'Ouvert consiste en une unité du corps et de l'esprit où ni l'un ni l'autre ne prend le dessus mais où tous deux, ensemble, sont à l'écoute du monde. Avoir confiance en soi en éduquant l'intuition, regarder avec les yeux de la conscience « l'instant présent et celui qui suit ». Un souci entier de l'environnement en tant qu'Autre pour réaliser le Soi.

J'entends par là qu'il s'agit d'un effort constant à fournir en terme de devoir. Comme le *conatus* de Spinoza, qu'il décrit comme un effort par lequel, « chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce (*conatur*) de persévérer dans son être », l'Ouvert est une attitude qui requiert une intention de progrès et un entraînement. L'Ouvert ne se pense qu'à partir du Soi puisque l'Autre est au centre de ses préoccupations.

L'Ouvert se conçoit donc comme une protension prospective critique : C'est une attitude silencieuse, un état de conscience positif humaniste dont la main tendue sur le temps pressent l'altérité pour adapter la distance entre un être et un autre. Je voudrais que ce silence soit compris comme une énergie qui circule à double courant, du dedans vers le dehors et vice versa. cette attitude relève d'une intention, celle de l'homme qui veut détourner le regard de lui-même pour l'orienter vers tout le reste. Elle ne définit pas l'humain, elle projette l'homme vers un idéal d'humanité. C'est pourquoi on ne peut s'appuyer sur son absence pour définir l'inhumain. Celui qui ne fournit pas cet effort d'ouverture n'en est pas moins homme, le barbare par exemple, n'exprime de son humanité que la part maudite. Il se trompe de chemin et son effort est involutif, il s'oriente vers l'intérieur, reste pour lui la question de réversibilité, un barbare peut-il prendre la voie de l'Ouvert ? Le rachat de la barbarie est-il possible ? C'est un autre débat...

Pour revenir sur l'histoire de ce patient en coma vigil, c'est l'Ouvert qui aurait pu donner des pistes de réflexion à tous les acteurs de cette pièce tragique. Il appartient au soignant d'adopter cette attitude d'ouverture, d'éviter de tomber dans les pièges des jugements de valeurs et des idées reçues. Une attitude d'ouverture aurait permis de détecter la haute vulnérabilité de ce patient, cela devait suffire à tous les acteurs de santé pour s'interroger sur la meilleure façon d'en prendre soin.

Le silence de l'Ouvert se trouve être le préalable à notre devoir d'humanité. Il est essentiel et nécessaire au voyage de l'homme, car nous avons en nous cette énergie qui nous pousse à la découverte. Le voyage est en nous, et c'est cette énergie que nous devons utiliser

¹. Machiavel, *Discours*, I, Paris, Berger-Levrault, 1980, p. 389.

pour nous porter à la rencontre d'autrui. La bêtise, elle, ne connaît pas ce voyage, elle se borne à l'exotisme.

Douter face à une personne qui n'a que des certitudes, lui rend la vie insupportable.

Dominique Folscheid dit que « non seulement les savoirs positifs ne sont pas un remède contre la barbarie et la bêtise des hommes mais ils en accroissent leur épaisseur et leur capacité de nuire.¹ » Cette remarque peut très bien illustrer le rapport à la science et à la technique que décrit Heidegger dans sa « question de la technique ».

Hanna Arendt dit que l'appartenance de l'être humain au monde humain se fait sur le mode de l'exception, non de l'unité numérique d'une espèce. L'individu exceptionnel est chacun, non seulement dès le moment où il se « donne à apparaître » par une démarche en quelque sorte volontaire – « Le courage d'apparaître » – mais dès qu'il apparaît en tant qu'il apparaît.² Il est temps d'étendre à la nature cette sémantique pour que prenne du sens la place de l'être humain dans la nature entendue comme *phusis*, c'est à dire non comme ce qui est mais comme ce qui croît. Si la nature est entendue comme en devenir, et si l'on veut redonner à l'homme cette dynamique interactive prospective, il faut que cette croissance mutuelle se fasse sans que l'un des acteurs n'ait à en souffrir, ni que la croissance de l'un se fasse au détriment de celle de l'autre.

Il existe des comportements surprenants chez les fourmis par exemple. Alors qu'elles semblent toutes « programmées en masse » pour le bien de la fourmilière, alors que la vie d'un individu semble négligeable et vouée à un bien supérieur, on s'aperçoit que le cadavre de l'une d'entre elle ne sera pas abandonné mais recueilli et emporté en un lieu réservé à ce type d'occurrence. Je ne cherche pas à démontrer quoi que ce soit avec cet exemple, simplement que la vision et la compréhension du monde que nous avons est quelques fois dérangée par un doute... Si l'on accepte une fourmi comme singulière, peut-être y arriverons-nous avec ceux de notre espèce. Accepter l'autre comme singulier et non comme unité numérique ni comme particulier (faisant parti d'un tout) exception et non-reproduction, nous commencerons ce travail d'ouverture qui nous incombe. Une nécessité s'impose d'accepter chaque élément singulier de la nature comme autre pour arriver à nous caler à notre place et accéder à la croissance. « Qui peut le plus peut le moins » dit l'adage et il se confirme dans le cas qui nous occupe : Celui qui, ouvert au monde, réussit à établir une relation à tout son environnement de la même façon pour chaque élément, se libère de la plus grande prison qui soit, celle de l'immonde, celle du Moi.

Le regard enfin tourné vers l'Oouvert, dans un silence prospectif critique, l'homme peut apparaître en tant qu'il apparaît.

« L'animal relève entièrement d'un double mouvement d'écoulement du dehors vers le dedans et du dedans vers le dehors par lequel il s'assimile son milieu et se redonne à lui.³ »

Rien n'est fermé, tout est ouvert, il n'y a que l'esprit qui peut se croire clos. La vie n'est qu'une succession d'échanges, une perméabilité des membranes que nous sommes. Quand l'esprit refuse cette porosité, cette myriade de possibilités d'ouverture, il impose l'involution de l'âme vers la bêtise et la barbarie. Quand l'esprit se donne le courage de l'Oouvert, nous retrouvons l'harmonie perdue d'un monde que nous pensions chaotique et que notre vanité croyait ordonner. Cette harmonie est celle de la nature.

¹. Dominique Folscheid, op. Cit., p. 216.

². Françoise Collin, « Agir et donné », in coordination scientifique Anne-Marie Roviello et Maurice Weyembergh, *Hanna Arendt et la modernité*, Paris, J. Vrin, 1992, p.45.

³. Machiavel, *Discours*, op. cit., p. 206.

J'ai essayé le plus souvent possible d'éviter, tout au long de ce mémoire, d'accorder à la bêtise une majuscule de crainte de déclencher chez elle un boursoufflement irréversible. Il s'est passé quelque chose en travaillant sur ce mémoire qui se cristallise à la fin de celui-ci, une forme de confluence vers une idée. Comme si tous les auteurs explorés, m'avaient aidé à articuler mon *crêdo*. Inexorablement la convergence s'effectuait d'un auteur à l'autre, des mécanismes de la bêtise à l'immonde de la barbarie. Tout m'a conduit vers ce concept de l'Ouvert qui mériterait encore tant d'attention. Hallucinant concept qui apparaît comme un principe de vie, naturellement fragile et puissant. Cette étude fut plusieurs fois angoissante de par la prise de conscience de ma propre porosité face à l'objet de recherche.

Toutefois, en regard du risque de fermeture et d'involution, la bêtise m'a conduit vers une nouvelle forme de responsabilité et de devoir d'humanité réalisable par une intention d'ouverture lucide, une vacuité dont l'unique objet est l'altérité. Une altérité à refondre pour qu'elle dépasse la confusion que nous faisons entre le Différent et le Singulier. Que cet Autre prenne désormais un relief qui déborde notre humanité pour rendre à la nature ce respect oublié. Rilke confiait à Frantz Xavier Kappus le 23 décembre 1903 que « tout ce qui arrive est toujours un commencement.¹ » Mattéi ajoute dans sa conclusion « Nous sommes tous un commencement. »

La modernité de *Bouvard et Pécuchet* nous jette à la figure l'absurdité du vouloir, il ne procède de rien et ne mène nulle part. La fin du roman ramène les deux copistes à leur fonction première penchés sur leur pupitre, copiant. Néanmoins, il me plaît à percevoir chez les deux personnages un sourire en coin, un sourire entendu qui dissimule un humble secret. Derrière l'échec de la science se cache peut-être la plus réussie des aventures, celle de l'Ouvert partagé, celle de l'Amitié.

Ce mémoire ne comporte pas de conclusion car conclure sur la bêtise voudrait dire que j'en ai fait le tour et je n'ai pas cette prétention. Je finirai donc par ce texte (écrit et mis en chanson par Brel) qui permet de rester léger et tragique à la fois pour conserver un flottement d'ambiguïté définitive propre à notre chère bêtise.

*Salut à toi Dame Bêtise
 Mais dis-le-moi comment fais-tu ?
 Pour que point l'on ne voie
 Le sourire entendu
 Qui fera de vous et moi
 De très nobles cocus,
 Pour nous faire oublier
 Que les putains, les vraies,
 Sont celles qui font payer
 Pas avant mais après,
 Pour qu'il puisse m'arriver
 De croiser certains soir
 Ton regard familial
 Au fond de mon miroir.*

Jacques Brel.

¹. Rainer-Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, in Jean-François Mattéi, *La barbarie intérieure*, op. cit, p. 308.

Index

Index rerum

a

- Adolf Eichmann**.....66
Agamben4, 78, 79
agapé23, 27
Alain Rey8, 30, 33, 54
Alain-Gérard Slama45, 51
Alexandre le Grand61
Alfred Binet.....28
aliéniste.....21, 42, 43
aliénistes30, 31, 32, 44
altérité....31, 35, 36, 40, 43, 46, 47, 48, 50,
51, 53, 54, 59, 63, 69, 70, 72, 75, 76, 79,
80
ambiguïté...2, 7, 10, 11, 22, 71, 72, 79, 82,
93
âme.5, 6, 12, 15, 18, 19, 24, 25, 26, 33, 36,
45, 52, 53, 54, 55, 61, 62, 63, 64, 66, 69,
70, 73, 78, 79, 81, 93
Anaxagore13
André Holley18
animal4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14,
15, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 26, 30, 39,
42, 62, 77, 78, 79, 81, 92
animalité....4, 6, 7, 8, 9, 10, 13, 15, 16, 17,
21, 22, 24, 26, 30, 54
anoëtos7
anthropocentrique..14, 18, 19, 26, 30, 42,
51
anthropocentrisme12, 17, 26, 76, 92
appétit.....23, 45, 76
Aristote4, 12, 13, 14, 15, 25, 35, 61, 79
Auschwitz59, 62
Autoboulos14
Autolykos14
Autre 13, 33, 44, 45, 46, 47, 50, 59, 60, 62,
63, 65, 69, 70, 71, 72, 75, 76, 77, 78, 79,
80, 92, 94
Baillière32
barbare5, 21, 31, 60, 64, 70, 71, 72, 79,
80
barbarie5, 9, 26, 30, 36, 43, 46, 55, 58,
59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 69, 70, 71,
72, 73, 75, 76, 78, 80, 81, 82, 93
beast7
Beatles.....7
Beau..... 46
Belfort 11
bestia..... 7
bestiaso 7, 8
bête .. 2, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 17, 18, 20, 24, 26,
30, 31, 32, 38, 39, 45, 48, 51, 59, 62, 71,
72, 74, 75
bêtise.... 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14,
15, 16, 17, 19, 21, 24, 26, 27, 28, 30, 32,
33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 44,
45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 56,
57, 58, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 69, 70, 71,
72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 81, 82,
91, 락92, 93
Bien..... 2, 7, 23, 63
bienveillance 7, 9, 13, 14, 20, 26, 39
Binet-Simon 28, 30
biocentrisme 17, 20, 26
Bouvard 2, 3, 5, 10, 12, 21, 24, 27, 29, 37,
82
Bucy..... 18
Buffon..... 4, 22, 23, 24, 28, 29
Canguilhem 11
Cervantes 3
Cesare Lombroso 31, 32
Charm el-Cheikh 65
Chavignolles 5
Cicéron..... 2, 8
Circé..... 14
Claire Ribaupierre..... 30, 31, 32
Cléante 43
con 65, 73, 74
connerie..... 3, 73, 74
consensus 2, 8, 18, 44
Copernic 11
crétin 28, 31, 34
Croisset 3, 56
d'Achille..... 61
d'Epiméthée..... 13
d'idiotisme 21
Dali 34, 35
Daniel Puymeges 11
Davis Hanson..... 61

- de Fontenay4, 12, 13, 16, 17
 De Graefe31
 débile.....28
 délétère34, 36, 42, 46, 55, 56, 73, 93
 dément31
 démocide.....63
 Denfert-Rochereau11
 Denis de Rougemont.....40
 Descartes39
 Dieu ..16, 18, 19, 23, 24, 25, 29, 32, 62, 73, 77, 92
 Dirty Sanchez.....49
 dissensus2
 Dominique Folscheid....17, 45, 60, 61, 64, 70, 71, 79, 81
 Don Quichotte3, 32
 Dorante43
 Doré10
dumm6
dummheit6
 Ecclésiaste16
 Edouard Seguin32
éducation.....21, 22, 29, 32, 65
 Elie Wiesel.....62
 élimination.....19, 26, 30, 54, 70
 éliminer.....9, 19, 45, 47, 59
êlitistes7
 Emmanuel Lévinas13, 17, 73
 Epicure72
 Ernst Bloch.....18
 Ernst Klee.....64
éros23, 27
 Esope.....10
 Esquirol30, 31
 esthétique.....46, 60, 71
 éthique2, 14, 17, 33, 36, 37, 41, 42, 44, 48, 51, 54, 56, 59, 60, 68, 69, 71, 73, 76, 77, 92
 fatigue64, 68, 69, 70
 fermeture.....43, 52, 53, 54, 55, 63, 69, 70, 72, 73, 75, 93
 Fernando Savater33
 Ferry28, 29
 Fiat38, 39, 40, 70
 foi23, 24, 62, 76
 François Ansermet31
 Françoise Collin.....81
 Frantz Xavier Kappus82
 Gabriel Liicéanu5, 43, 70
 Garnier33, 47
 Gaza 61
 Gengis Khan 63
 génocide 59, 61, 63
 Georges Courteline 74
 Georges Picard 3, 73, 76
Gestell 5, 29
 Gosciny 45
 Grandville 10
 Gryllos..... 14, 16
 Gustave Flaubert . 3, 5, 10, 12, 19, 21, 29, 37, 50, 56, 76
 Hanna Arendt..... 5, 66, 77, 81
 Hans Jonas..... 13, 14, 18, 19, 37, 62
 Heidegger 5, 16, 44, 69, 78, 79, 81
 Henri Bosco 72
 Heysel 64
 Hitler 64
 Homère..... 15, 72
 Homère le Corinthien 15
 homme. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 50, 53, 54, 55, 56, 60, 61, 62, 63, 66, 69, 71, 72, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81
 idiot.... 7, 18, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 42, 47, 92
 Ignacio Ramonet 61, 63
 ignorance 2, 3, 5, 7, 8, 33, 38, 50, 59
 imbécile 6, 7, 14, 15, 23, 24, 28, 30, 31, 33, 34, 37, 42, 92
intelligence .. 2, 3, 8, 14, 16, 17, 22, 28, 33, 34, 35, 42, 44, 45, 46, 55, 71, 72, 75
 intelligent 2, 13, 14, 45, 64
 intention 2, 7, 8, 21, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 46, 47, 48, 50, 54, 59, 60, 61, 63, 64, 66, 68, 69, 71, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80
 involution.... 53, 54, 55, 59, 62, 64, 66, 69, 70, 72, 73, 75, 78, 79, 81
 Itard 21, 22, 32, 33
 Iznogoud 45
 Jackass 49
 Jacques Brel 82
 Jacques Semelin 63
 Jacques Testard 55
 Jean Baudrillard 64, 65, 70, 77
 Jean Hatzfeld..... 63
 Jean Paul..... 47, 54, 76
 Jean-François Bouvet 18
 Jean-François Chiantaretto 77

Jean-François Mattei	5	normalité.....	26, 28, 32, 46, 65
Jean-François Mattéi	72, 73, 82	onanisme	31, 72
jeu.....	28, 49, 71, 73, 74, 75	<i>ontique</i>	9
<i>Jeufroy</i>	10	Ouvert	77, 78, 79, 80, 81, 82
Josué	61	ouverture	13, 20, 26, 54, 59, 69, 70, 72, 76, 77, 78, 79, 80, 81
Jourdain	35, 43	P.-J. Proudhon	35
Kant	33, 38	Pandore	35, 72
Klüver	18	Papez	18
Koroïbos	14, 15	Paré	24, 25
l'authenticité	38	Paris ..	3, 4, 5, 8, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 28, 31, 32, 33, 35, 43, 45, 47, 48, 51, 54, 59, 61, 62, 65, 66, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 77, 79, 80, 81, 94
<i>l'Aveyron</i>	20, 21	Paul Denis	48, 74
l'humanimalité.....	10	Paul Ricœur	59
La Fontaine	10, 47, 50	péché.....	17, 18, 19, 26, 60, 76
Lacaune	21	Pécuchet	3, 5, 10, 12, 21, 24, 27, 29, 37, 82
Laid	46	Peter Singer	16
Larrey	21	Philippe Barthelet	54
Las Casas.....	61	Philippe Choulet.....	10, 75
Le Bras-Chopard.....	4	<i>philos</i>	23
léger	28, 38, 75, 76, 82	Pierre Dac	38
légèreté.....	6, 7, 38, 39, 54, 73, 79	Pierre DAC	20
Léo Ferré.....	60	Pinel.....	21, 33
Lévi-Strauss	20	Plutarque .	4, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 25, 26
Lucien Malson	20, 21	Pol Pot	63
M. Onfray.....	55	politicide.....	63
Machiavel	35, 50, 71, 78, 80, 81	Polyphème	14
Mal.....	35, 51, 70, 71, 77	Porphyre	16
Mallarmé	55	pouvoir ..	2, 3, 5, 10, 14, 19, 20, 26, 31, 36, 45, 46, 47, 48, 50, 55, 57, 58, 63, 64, 65, 66, 67, 77, 92
maniaque	31	prendre soin.....	26, 69, 80
Marcel Aymé.....	3	Prince	35, 45
Marcel Gottlib	22	projet figé.....	5, 43, 70
masturbation.....	31	Prométhée	13
méchanceté.....	7, 43, 59, 60	psychanalyse.....	49
mépris .	8, 30, 32, 33, 46, 58, 60, 64, 69, 70	psychanalytique.....	48
mesure	5, 11, 30, 31, 35, 36, 42, 44, 45, 50, 62, 72, 73	Pythagore.....	14
Michael Youn	49	Rainer-Maria Rilke	78, 82
Michel Adam.....	2, 35, 58, 59, 76	<i>raison</i> .	2, 6, 7, 8, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 24, 26, 42, 44, 45, 51, 64, 72, 74
Milhaud	11	Raymond Devos	34
modernité	16, 32, 81, 82	rédemption.....	5, 8, 19, 20, 22
Moïse.....	61	religion	18, 19
monstre	31, 46, 49	remède.....	42, 63, 74, 75, 76, 81, 93
Montaigne	2, 15, 16, 17, 36, 60, 61	rencontre humaine.....	5, 34, 58, 69, 70
Montesquieu.....	39	René Zazzo	28
<i>narr</i>	6		
nature.....	2, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 39, 40, 42, 44, 50, 54, 56, 62, 63, 69, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 81		
nazis	64		
non-malfaisance	37, 39		
non-pensée.....	66		

repli.....	53, 54, 72	stupide.....	6, 31, 66
responsabilité	9, 18, 20, 26, 37, 43, 48, 57, 63, 68, 69	Tabary.....	45
Robert Musil	2, 3, 48, 51, 76	Taisen Déshimaru	78
Rodez	21	technique.....	13, 19, 26, 32, 44, 69, 81
Rouen.....	19, 50	télévision	64
saint Julien	19	<i>Telliamed</i>	10
Saint-Affrique	21	Termann	28
Saint-Exupéry	35	Teste	3
sauvage	7, 19, 20, 21, 22, 31, 60	Thomas Bernhard.....	10
science	2, 12, 16, 19, 22, 26, 31, 35, 39, 47, 48, 81, 82	<i>to téron</i>	7
Seguin	32, 33, 39	tragique.....	39, 49, 65, 74, 80, 82
Serge Gainsbourg	46	Trotebê.....	49
<i>sérieux</i>	35, 36, 37, 57, 75, 92	Ulysse	14
silence.	3, 12, 35, 50, 55, 56, 57, 62, 72, 74, 78, 79, 80, 81, 93	utilitariste.....	11, 26
sincérité	39, 40, 76, 77	<i>vacuité</i>	79
Smadja.....	59	Véronique Mauron	30, 31, 32
Soclarus	14	Vésale	11
Soi.....	53, 80	<i>Victor</i>	20, 21, 22, 33, 61, 92
sottise	6, 7, 14, 59, 76	Victorine	21
Sparte.....	23	visage.....	13, 17, 32, 36, 62
Spinoza	80	vulnérabilité.	33, 37, 46, 58, 59, 64, 77, 80
		Wechsler	28
		Wundt	28
		Zeus	16

Index nominum

Achille.....	66	Cervantes (de) Miguel	3
Adam Michel.....	3, 39, 63, 65, 83	Charm el-Cheikh.....	71
Agamben Giorgio	4, 5, 86	Chavignolles	6
Alexandre le Grand.....	66	Chiantaretto Jean-François	84
Anaxagore	14	Choulet Philippe.....	11, 82
Ansermet François	35	Cicéron.....	2, 8
Arendt Hanna	6, 72, 73, 85, 89	Circé.....	16
Aristote	4, 13, 14, 15, 16, 17, 27, 39, 66, 86, 87	Cléante	48
Auschwitz	64, 68	Collin Françoise	89
Autoboulos	15	Copernic.....	12
Autolykos.....	16	Croisset	3, 61
<i>Aveyron</i>	22, 24	Dac Pierre	22, 42
Aymé Marcel.....	3	Dali Salvador	38, 39
Baillière J.-B.	36	de Fontenay Elisabeth	4, 14, 18, 19
Barthelet Philippe.....	60	de Rougemont Denis	44
Baudrillard Jean.....	71, 77, 85	Denfert-Rochereau.....	13
Beatles.....	7	Denis Paul.....	53, 54, 81
Belfort.....	13	Descartes René	43
Bernhard Thomas	11	Devos Raymond.....	38
Binet Alfred.....	32	Dieu .	18, 20, 22, 26, 27, 28, 32, 36, 68, 80, 85
Binet-Simon.....	31, 32, 33	Dirty Sanchez	54
Bloch Ernst.....	2	Don Quichotte	3, 36
Bosco Henri.....	79	Dorante	47
Bouvard François	2, 3, 4, 6, 11, 13, 23, 27, 30, 32, 41, 90	Doré Gustave	10
Bouvet Jean-François.....	21	Ecclésiaste	17
Brel Jacques	91	Eichmann Adolf	72
Bucy	20	Elie Wiesel	68
Buffon	4, 25, 26, 27, 31, 32	Epicure.....	79
Canguilhem.....	12	Epiméthée	14
		Esope	10
		Esquirol Jean-Etienne	33, 34

- Ferré Léo66
 Ferry Jules31, 32
 Fiat Eric.....42, 44, 77
 Flaubert Gustave3, 4, 6, 11, 13, 21, 23,
 32, 41, 56, 61, 83
 Folscheid Dominique....19, 50, 66, 70, 77,
 78, 87, 89

 Gainsbourg Serge51
 Garnier37, 52
 Gaza66
 Gengis Khan.....69
 Georges Courteline.....81
 Georges Picard.....3, 80, 81, 84
 Gosciny René50
 Gotlib Marcel.....25
 Grandville10, 11, 91
 Gryllos16, 18

 Hanson Davis66
 Hatzfeld Jean69
 Heidegger Martin6, 18, 49, 76, 86, 89
 Heysel.....71
 Hitler Adolf70
 Holley André.....20, 21
 Homère le Corinthien.....16
 Homère16, 79

 Itard Jean23, 24, 25, 36
 Iznogoud.....50

 Jackass.....54
 Jeufroy.....11
 Jonas Hans15, 20, 21, 41, 68
 Josué67
 Jourdain39, 47

 Kant Emmanuel.....37, 42
 Kappus Frantz Xavier90
 Klee Ernst.....70
 Klüver20
 Koroïbos16

 La Fontaine (de) Jean10, 52, 55
 Lacaune23
 Larrey Hippolyte23
 Las Casas.....67
 Le Bras-Chopard Armelle4
 Lévinas Emmanuel.....14, 19, 80

 Lévi-Strauss Claude.....23
 Liicéanu Gabriel6, 47, 77
 Lombroso Cesare35, 36

 Machiavel.....39, 40, 55, 78, 86, 87, 89
 Mallarmé.....61
 Malson Lucien22, 23, 24
 Mattéi Jean-François.....5, 78, 79, 80, 90
 Mauron Véronique33, 34, 35, 36
 Milhaud.....12
 Moïse67
 Montaigne (de) Michel...2, 17, 18, 19, 40,
 66, 67
 Montesquieu43
 Musil Robert.....3, 53, 56, 83

 Onfray Michel60
 P.-J. Proudhon.....39
 Pandore39, 78
 Papez20
 Paré Ambroise.....27, 28
 Paul Jean.....52, 60, 83
 Pécuchet Juste ...3, 4, 6, 11, 13, 23, 27,
 30, 32, 41, 90
 Pinel Philippe.....23, 24, 36
 Plutarque .4, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 27, 29
 Polyphème.....16
 Porphyre18
 Prométhée14
 Puymeges Daniel12
 Pythagore.....15

 Ramonet Ignacio67, 69
 Rey Alain9, 33, 37, 59
 Ribaupierre Claire.....33, 34, 35, 36
 Ricœur Paul.....64
 Rilke Rainer-Maria.....86, 90
 Rodez.....23
 Rouen21, 55

 saint Julien.....21
 Saint-Affrique.....23
 Saint-Exupéry.....39
 Savater Fernando.....37
 Seguin Edouard.....36
 Seguin.....36, 43
 Semelin Jacques69
 Singer Peter18
 Slama Alain-Gérard50, 56
 Smadja David64

Soclarus	15
Sparte.....	26
Spinoza Baruch.....	88
Tabary	50
Taisen Déshimaru.....	85
Telliamed.....	11
Termann.....	32
Testard Jacques	60
Teste.....	3
Trotebê	54
Ulysse	16
Vésale.....	12
Victor	22, 23, 24, 25, 36, 66
Victorine.....	2
, 3	
Wechsler	32
Wundt.....	32
Youn Michael.....	54
Zazzo René	32
Zeus.....	18

Le chemin de la bêtise nous conduit-t-il droit sur l'histoire de l'humanité ou sur celle de l'inhumain ?

Cette part maudite nous vient-elle de la bête ou constitue-t-elle notre nature profonde ?

C'est en se frottant à cette ambiguïté entre l'ignorance et le Mal et au-delà de la dialectique homme-animal, que cette étude tente de dévoiler les mécanismes de l'objet de recherche. Une étude où l'on rentre avec des patins pour ne pas salir et d'où l'on ressort en s'essuyant les pieds, de peur d'en avoir encore un peu sous les chaussures...

D'Aristote et Plutarque à Montaigne et Agamben, des passerelles se tendent pour la quête d'une idée sans cesse malmenée, la chute de l'anthropocentrisme au profit du biocentrisme. Le centre du monde restant une place enviable, l'homme n'hésite pas à se la disputer. C'est alors qu'un processus de fermeture s'engage orchestré par la bêtise qui n'aura de cesse d'écarter, de faire taire voire d'éliminer l'Autre devenu dérangeant.

Le passage à l'acte se nomme barbarie et celle-ci ne s'exprime pas chaque fois à grands coups de fusils ou de machettes, elle peut sourdre au milieu des soins, à l'hôpital, dans cet espace que l'on veut éthique.

Un tel paradoxe, où le soignant devient source de Mal, pose la question de l'intention et de l'attitude dans la considération de l'Autre. C'est dans une nouvelle acception et un rapport nouveau à l'altérité que la bêtise nocive trouvera peut-être son remède.

Sommaire

– Première partie – Cadre théorique de la Bêtise

Si vous avez manqué le début.....	2
Socle épistémologique	2
Processus de réflexion	5
Recherche atavique autour de la bêtise.....	6
Quid de la bêtise à l'étranger ?	6
homme : animal snob	9
L'anthropocentrisme se porte bien, merci !	12
Et Dieu dans tout ça ?	18
Victor de l'Aveyron	20
Où l'imbécile n'est rien d'autre qu'un animal.....	23
Et la bêtise nous donna des ailes	26
Mesure de la bêtise	28
L'idiot et l'imbécile, beati pauperes spirit.....	30
Le sérieux des intentions	35
Apologie de la bêtise nécessaire	38

–Deuxième partie –

La bêtise : une pathologie éthique ?

De la bêtise nocive	42
Le calcul de la bêtise	44
La place de l'Autre	45
Le paradoxe de la bêtise : Un parfum de Narcisse.....	47
L'age bête.....	48
Du pouvoir et de la bêtise.....	49
La bêtise intelligente.....	51

–Troisième partie –

Processus de fermeture : Involution de l'âme

L'effondrement intrinsèque	53
L'effet délétère de la bêtise	55
Le syndrome de Cassandre	57
Quand la bêtise déchaîne la barbarie	59
De la barbarie	60
Barbarie familière	64
De la barbarie du soin	66
Une ambiguïté définitive	71
De la connerie.....	73
Le remède	75
De la Sincérité.....	76
Reconsidérer l'Autre.....	77
Vacuité, silence de l'Ouvert.....	78
Index rerum.....	84
Index nominum.....	87
Illustrations non référencées dans le texte et Annexes.	90

Illustrations non référencées dans le texte

Page 1 bis : Honoré Daumier, *Don Quichotte*, 1868, huile sur toile, 46 x 32 cm, Neue Pinakothek, Munich, ARTHOTEK, WEILHEIM.

Page 17 bis : Frédéric Deligne, (*PRIEZ AVEC DELIGNE*, paru dans *Panorama de 1999 à 2003*, Paris, Bayard, 2004, p. 26.

Page 82 bis : photo prise par Gerry Ellis Minden, « posture de repos ou pensée profonde ? », illustration de l'article de Pascal Picq, « Une innovation évolutive » in *Sciences et Avenir*, Hors série Les animaux ont-ils un sens moral ?, juin-juillet 2004.

Annexes

Page 91 : Marcel Gotlib, *Rubrique à Brac, tome 3*, Paris, Dargaud Editeur, 1979, p. 20.

Page 92 : Taizen Deshimaru, *Idéogrammes de l'esprit et de l'océan d'énergie Zen & Arts Martiaux*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 141 et 127.

Page 93-94 : Georges-François-Marie Gabriel, *Têtes d'aliénés*, cahier de dessins reliés, 26 x 16.7 cm, Bibliothèque nationale de France, Paris. In Véronique Mauron et Claire Ribaupierre, *Les figures de l'idiot*, op. cit. p. 86 et 143.

Page 95-96-97-98 : Grandville, Illustrations de l'atricle de Philippe Choulet « La bete a bon dos, caricature et métamorphose chez Grandville. » *Milieux*, n° 26, Le Creusot, Institut Dumay, octobre 1986, p. 15, 18,19,24.

**Université de Marne la Vallée
Institut Espace éthique et soins hospitaliers
de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris**

DESS d'éthique Médicale et hospitalière

Direction : Professeur Dominique Folscheid

**De la bêtise
La bonne, la brute et le remède**

Mémoire pour l'obtention du DESS d'éthique médicale et hospitalière

Deuxième année

Présenté par Christophe Pacific

septembre 2004

**Université de Marne la Vallée
Institut Espace éthique et soins hospitaliers
de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris**

DESS d'éthique Médicale et hospitalière

Direction : Professeur Dominique Folscheid

De la bêtise

La bonne, la brute et le remède

Mémoire pour l'obtention du DESS d'éthique médicale et hospitalière

Deuxième année

Présenté par Christophe Pacific

septembre 2004

A mes cinq petites bêtes préférées :
Marie, Thomas, Julien, Joy et Philo.

Note aux lecteurs :

Ce travail est réalisé dans le cadre du DESS d'éthique médicale et hospitalière de l'université de Marne –la Vallée, en partenariat avec l'Espace éthique de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris. Pour reproduire ou utiliser ce document, veuillez consulter l'auteur ou le maître de cours.